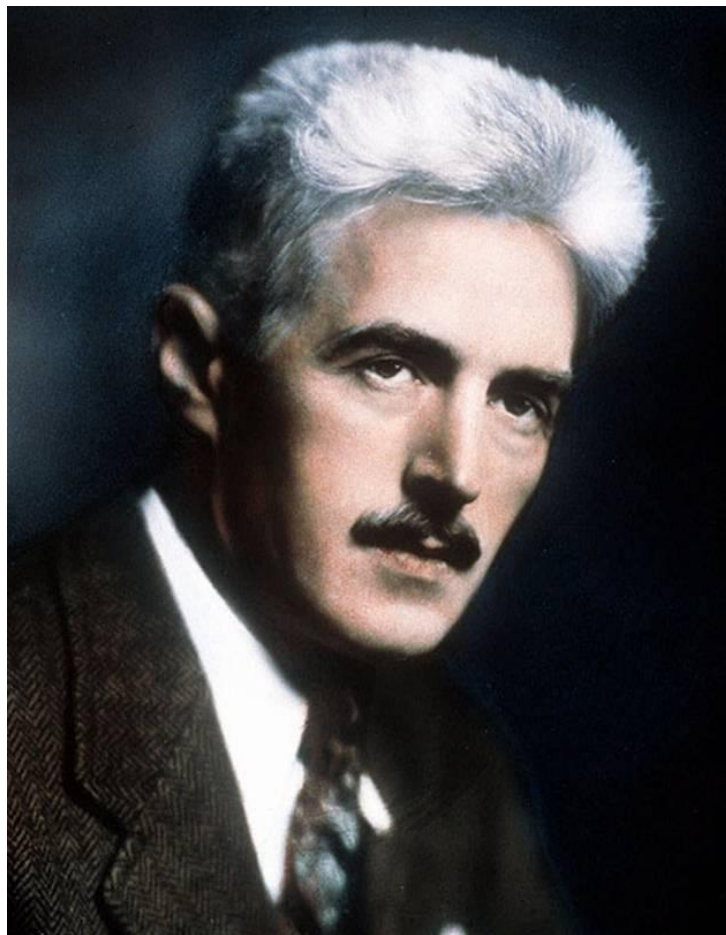




Dashiell Hammett

L'INTROUVABLE

The Thin Man

1934

Traduit de l'anglais par Édouard Michel-Tyl

Table des matières

I	4
II	8
III	12
IV	16
V	22
VI	31
VII	38
VIII	42
IX	52
X	63
XI	72
XII	87
XIII	94
XIV	103
XV	109
XVI	116
XVII	124
XVIII	127
XIX	139
XX	145
XXI	156
XXII	160

XXIII	173
XXIV	185
XXV.....	191
XXVI	209
XXVII.....	225
XXVIII.....	233
XXIX	241
XXX.....	251
XXXI	260
À propos de cette édition électronique	269

I

Adossé au bar, dans un « speakeasy » de la Cinquante-deuxième rue, j'attendais Nora qui courait les magasins pour ses achats de Noël, quand une très jeune femme, assise à une table avec trois autres personnes, se leva et vint vers moi. Elle était petite, blonde, jolie, vêtue d'un tailleur bleu.

— N'êtes-vous pas Nick Charles ? me dit-elle.

— Si.

Elle me tendit sa petite main ouverte.

— Je m'appelle Dorothy Wynant. Vous m'avez sans doute oubliée, mais vous devez vous souvenir de mon père, Clyde Wynant ; vous...

— Certainement, coupai-je, et je me souviens aussi de vous ; vous étiez alors une fillette de onze à douze ans, n'est-ce pas ?

— Oui, il y a huit ans de cela ; vous me racontiez des histoires merveilleuses. Étaient-elles vraies ?

— J'en doute. Comment va votre père ?

Elle éclata de rire.

— C'était la question même que j'allais vous poser ! dit-elle. Ma mère a divorcé et nous n'entendons plus parler de lui – sauf quand les journaux citent son nom. Mais ne l'avez-vous pas rencontré ?

Mon verre était vide. Je demandai à la jeune fille ce qu'elle aimerait prendre. Un whisky and soda ? Bon, moi aussi. J'en commandai deux.

— Non, dis-je, répondant enfin à sa question. Je n'étais pas à New-York mais à San Francisco.

— Je voudrais tant le revoir, dit-elle, lentement. Maman serait furieuse si elle savait, mais j'ai tant envie de le revoir. Il n'habite plus la maison de Riverside Drive ; il ne figure pas dans l'annuaire du téléphone...

— Essayez d'interroger son avocat ? suggérai-je.

Le visage de Dorothy s'éclaira.

— Vous le connaissez ? demanda-t-elle, les yeux brillants.

— C'était un certain Mac... Mac-quelque chose ; j'y suis : Macaulay ; Herbert Macaulay. Il habitait Singer Building.

— Voulez-vous me prêter une pièce de cinq *cents*, dit-elle.

Elle marcha rapidement vers la cabine téléphonique.

— Je l'ai trouvé, dit-elle en revenant, son bureau est au coin de la Cinquième Avenue.

— Votre père ?

— Non, l'avocat ; il dit que mon père n'est pas à New-York. Je vais tout de suite voir Mr. Macaulay.

Elle leva son verre.

À ce moment, Asta, la chienne de ma femme, bondit sur moi et posa ses pattes sur ma cuisse. Nora tirait, à l'autre bout de la laisse.

— Asta s'est beaucoup amusée, dit-elle. Elle a renversé un comptoir de jouets, chez Lords et Taylor ; elle a fait peur à une grosse dame en lui léchant les mollets, et trois policemen l'ont gentiment caressée...

Je fis les présentations.

— Ma femme ; miss Dorothy Wynant ; son père était l'un de mes clients quand Dorothy était haute comme ça, Wynant est un chic type, un peu timbré !

— Il a toujours exercé sur moi une sorte de fascination, dit la jeune fille, me désignant d'un mouvement du menton, avec le récit de ses exploits de détective. Je le suivais toujours pour qu'il me contât de nouvelles histoires. Bien entendu, il ne me racontait que des mensonges, mais je croyais tout...

— Tu parais lasse ! dis-je à Nora.

— Je le suis, répondit-elle ; asseyons-nous.

Dorothy était obligée de retourner à la table de ses amis. Elle serra la main de Nora. Nous serions les bienvenus chez elle, chez sa mère plutôt – qui s'appelait maintenant M^{rs} Jorgensen – ils étaient au *Courtland*. Nous répondîmes que nous serions heureux de les recevoir ; nous étions au *Normandie* pour une semaine, deux peut-être. Dorothy caressa la chienne et nous quitta. Nous trouvâmes une table.

— Elle est jolie ! dit Nora, quand nous fûmes assis.

— Si l'on aime ce genre de femme ! observai-je.

— Ah, fit Nora en riant, et quel est ton genre ?

— Le tien, ma chérie : brune, fausse maigre, avec un air un peu canaille.

— Pourquoi, alors, as-tu filé hier soir avec cette rouquine que nous avons rencontrée chez les Quinn ?

— C'est tout différent, expliquai-je ; elle voulait me montrer des eaux-fortes du XVIII^e.

II

Le lendemain, Herbert Macaulay m'appela au téléphone.

— Allo ! J'ignorais que vous fussiez revenu à New-York, dit-il. C'est Dorothy Wynant qui me l'a appris. Voulez-vous déjeuner avec moi ?

— Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Onze heures et demie. Est-ce que je vous ai réveillé ?

— Oui, mais ça va. Si vous veniez déjeuner ici ? Je suis un peu fatigué et je n'ai pas envie de sortir. Qu'en dites-vous. Une heure, ça va ? Entendu !

Je bus un whisky en compagnie de Nora qui avait l'intention d'aller chez le coiffeur, puis, après une douche, un autre whisky. Je me sentais beaucoup mieux. La sonnerie du téléphone résonna de nouveau.

— Mr. Macaulay est-il chez vous ? interrogea une voix de femme.

— Pas encore.

— Voulez-vous être assez bon pour le prier de téléphoner à son bureau, dès qu'il arrivera : c'est très important.

Je promis.

L'avocat arriva dix minutes plus tard. Un homme corpulent, aux cheveux frisés, au teint rosé, beau garçon ; de mon âge – quarante et un ans – mais il paraissait plus jeune. Il passait pour un excellent avocat. J'avais travaillé avec lui quand

j'habitais New-York et nous avons toujours entretenu des rapports excellents.

Nous nous serrâmes la main, nous tapotant le dos, et il me demanda si j'étais content. Certainement. Lui aussi ? Bravo ! Je l'avertis qu'on le demandait à son bureau.

Il revint du téléphone, soucieux, les sourcils froncés.

— Wynant est en ville, dit-il ; il voudrait me voir.

J'étais penché sur un guéridon, préparant des cocktails. Je me retournai, un verre dans chaque main.

— Le déjeuner peut attendre, dis-je.

— Wynant aussi, coupa Macaulay.

Il prit le verre que je lui tendais.

— Est-ce qu'il est toujours un peu braque, votre ami Wynant ? demandai-je.

— Ce n'est pas une plaisanterie, répondit-il gravement. Savez-vous qu'il a passé près d'un an dans un sanatorium, en 29 ?

— Non ?

Il fit oui de la tête, puis s'assit, posa son verre sur une table, près de lui et se pencha vers moi.

— Qu'est-ce que Mimi peut bien comploter, Charles ? me demanda-t-il.

— Mimi ? Ah, oui, la femme de Wynant ; son ex-femme plutôt. Je ne sais pas. Pourquoi comploterait-elle ?

— C'est son habitude, dit-il, un peu sèchement ; puis, à voix basse, il ajouta : je croyais que vous étiez au courant.

— Mac, répondis-je, je ne suis plus détective... depuis 1927.

Il me regarda, étonné.

— C'est la vérité, repris-je. Un an après mon mariage, mon beau-père est mort, laissant à Nora une scierie, avec un chemin de fer à voie étroite et d'autres choses encore. J'ai liquidé mon agence pour diriger ces affaires. En tout cas, je n'aurais jamais travaillé pour Mimi Wynant ou Mimi Jorgensen ; elle ne m'aime pas et je le lui rends bien.

— Je ne savais pas... fit Macaulay avec un geste vague.

Il saisit son verre.

Quand il le reposa sur la table, il dit :

— Je cherche à comprendre ; Mimi m'a téléphoné, il y a trois jours, pour me demander où était Wynant ; hier, Dorothy m'appelle à l'appareil disant que vous lui aviez donné mon adresse ; elle est venue me voir. Alors, j'ai cru que vous étiez toujours détective et je désirais savoir...

— Mais, ne les avez-vous pas interrogées ?

— Si. Elles prétendent éprouver le besoin de le revoir, en souvenir du passé... Je me méfie.

— Vous vous méfiez toujours, vous autres avocats. C'est peut-être la vraie raison ; ou bien une question d'argent. Mais pourquoi tant d'histoires. Est-ce que Wynant se cache ?

Macaulay haussa les épaules.

— Vous en savez autant que moi, dit-il ; je ne l'ai pas vu depuis le mois d'octobre.

Il but encore une gorgée.

— Combien de temps resterez-vous à New-York ? demanda-t-il.

— Jusqu'aux premiers jours de janvier.

J'allai au téléphone demander que l'on servît le déjeuner.

III

Ce soir-là nous assistâmes, Nora et moi, à la première de *Honeymoon*, au Little Theatre, puis à une « party » donnée par des gens qui s'appelaient Freeman, ou Fielding, je ne sais plus. Le lendemain matin je n'étais pas très dispos quand Nora me réveilla. Elle me tendit une tasse de café et un journal.

— Lis ça, dit-elle.

Je déchiffrai patiemment deux ou trois paragraphes, puis je posai la feuille pour avaler une gorgée de café.

— C'est bien joli, dis-je, mais je préférerais à toutes ces histoires d'élections du maire de New-York un bon whisk...

— Pas là, imbécile, fit Nora. Ici.

Elle posa son doigt sur un article.

LA SECRÉTAIRE D'UN INVENTEUR ASSASSINÉE
CHEZ ELLE. LE CORPS DE JULIA WOLF EST DÉCOUVERT
CRIBLÉ DE BALLES. LA POLICE RECHERCHE
L'INVENTEUR : CLYDE WYNANT.

« Le corps criblé de balles de Julia Wolf, trente-deux ans, secrétaire de Clyde Wynant, l'inventeur bien connu, a été découvert hier, vers la fin de l'après-midi ; dans l'appartement que la victime occupait au n° 411 de la Cinquante-quatrième rue, par M^{rs} Christian Jorgensen, épouse divorcée de Clyde

Wynant. M^{rs} Jorgensen s'était rendue chez la secrétaire de son ex-mari pour demander l'adresse de celui-ci.

« M^{rs} Jorgensen, qui est revenue lundi matin d'Europe, où elle a séjourné six ans, a déclaré à la police qu'elle avait entendu des gémissements à l'instant même où elle sonnait à la porte de Miss Wolf. Elle avait aussitôt averti le garçon de l'ascenseur, Mervin Holly, qui avait immédiatement prévenu Mr. Walter Meany, le gérant de l'immeuble. Miss Wolf était étendue sur le plancher de la chambre, blessée à la poitrine par quatre balles de pistolet automatique, calibre 32. Elle était morte sans avoir repris connaissance, avant l'arrivée du médecin et de la police, mandés en toute hâte.

« Mr. Herbert Macaulay, avocat de Wynant, avait déclaré qu'il n'avait pas vu son client depuis le mois d'octobre. L'inventeur avait appelé Macaulay au téléphone, la veille du meurtre, lui demandant un rendez-vous auquel il n'était pas venu. L'avocat ne connaissait pas la résidence de Wynant. Il savait que Miss Wolf avait été au service de l'inventeur pendant huit ans. Il ignorait tout de la famille et des affaires personnelles de la victime.

« L'aspect même des blessures...

Le reste de l'article contenait les renseignements habituels communiqués par la police...

— Penses-tu qu'il l'ait tuée ? demanda Nora quand je posai le journal.

— Wynant ? Ce ne serait pas surprenant. Il est fou.

— Connaissais-tu miss Wolf ?

— Oui, mais j'ai bien soif.

— Comment était-elle ?

— Pas mal : du bon sens et du sang-froid, deux qualités indispensables pour qui voulait vivre avec Wynant.

— Elle vivait donc avec lui ?

— Oui, mais donne-moi à boire. Elle vivait avec lui quand je les ai connus.

— Pourquoi ne déjeunes-tu pas avant de boire ? Est-ce qu'elle l'aimait ou bien était-ce seulement...

— Je n'en sais rien, mais il est trop tôt pour déjeuner.

Quand Nora ouvrit la porte pour quitter la chambre, la chienne se précipita dans la pièce, posa ses pattes de devant sur le bord du lit et poussa sa tête poilue et son museau frais contre ma joue. Je lui grattai le front, tentant de retrouver ce que Wynant m'avait dit une fois à propos des femmes et des chiens. Impossible de me rappeler cette réflexion qui me semblait présenter en ce moment une certaine importance.

Nora revint avec deux whisky and soda et une autre question.

— Comment est-il, ce Wynant ?

— Très grand, plus de six pieds, et l'un des hommes les plus minces que j'aie jamais vus. Il doit avoir cinquante ans ; il avait déjà, quand je l'ai connu, les cheveux tout blancs, une moustache hérissée ; il se ronge les ongles.

Je repoussai doucement la chienne pour prendre mon verre.

— Il est charmant, murmura Nora ; qu'as-tu fait pour lui ?

— Un type qui travaillait pour Wynant l’a accusé d’avoir tenté de lui voler une idée, une invention. Le type s’appelait Rosewater. Il avait menacé Wynant de le tuer, de lancer des bombes dans sa maison, d’égorger sa femme ! Mais il n’a rien fait du tout. Nous ne l’avons pas retrouvé. Il avait dû prendre peur.

— Mais, est-ce que Wynant avait réellement volé cette invention ? demanda Nora, reposant son verre sur la table.

— Ta, ta ! dis-je. C’est la veille de Noël, n’ayons que des pensées charitables pour notre prochain.

IV

Dans l'après-midi, je sortis pour promener Asta ; j'expliquai à deux curieux que c'était une « Schnauzer » et non pas le résultat d'un croisement entre un terrier écossais et un irlandais. Je m'arrêtai au bar de Jim pour y prendre un ou deux whiskys. J'y rencontrai Larry Crowley que je ramenai au *Normandie*. Nous trouvâmes Nora qui servait des cocktails. Les Quinn étaient là, avec Margot Innes et un inconnu dont je ne retins pas le nom ; il y avait aussi Dorothy Wynant.

Dorothy me dit qu'elle voulait me parler et nous gagnâmes la chambre, verre en main.

Elle alla droit au fait.

— Croyez-vous que mon père l'ait tuée, Nick ? demanda-t-elle.

— Non, dis-je, je n'ai pas de raison de le croire.

— La police en a. Elle était sa maîtresse, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je, au moins quand je les ai connus.

— C'est mon père, dit-elle, les yeux fixés sur son verre. Je ne l'aime pas ; je n'ai jamais aimé maman.

Elle leva les yeux sur moi.

— Je n'aime pas non plus Gilbert, ajouta-t-elle.

Gilbert était son frère.

— Ne vous inquiétez donc pas, dis-je. Il y a beaucoup de gens qui n'aiment pas leurs parents.

— Les aimez-vous ? demanda-t-elle.

— Les miens ?

— Non, les miens.

Elle me regardait, les sourcils froncés.

— Et puis, ajouta-t-elle, ne vous moquez pas de moi ; ne me parlez pas comme à une fillette de douze ans.

— Ce n'est pas ça, dis-je, c'est tout simplement que je dois commencer à être un peu « bu ».

— Ah ! Ah, fit-elle en riant.

— Vous avez raison, dis-je, hochant tristement la tête, vous n'êtes qu'une enfant gâtée.

— Mais dites-moi ce que vous pensez de mes parents.

— Des tas de choses. Votre...

Harrison Quinn ouvrant la porte nous interrompit.

— Venez donc, Nick, dit-il ; on vous attend pour une partie de ping-pong.

— Tout à l'heure.

— Amenez l'enfant blonde, ricana Quinn avant de refermer la porte.

— Je ne pense pas que vous connaissiez Jorgensen ? reprit Dorothy.

— J'en connais un qui s'appelle Nels Jorgensen.

— Il y a des gens qui ont de la veine ! Le nôtre, c'est Christian Jorgensen. Maman quitte un fou pour épouser un gigolo !

Elle s'interrompit, les yeux embués de larmes. Un sanglot montait dans sa gorge.

— Que vais-je faire, Nick ? dit-elle d'une voix d'enfant qui a peur.

J'entourai ses épaules de mon bras et je tentai de la rassurer. Elle se mit à pleurer contre ma poitrine. La sonnerie du téléphone résonna. Dans le salon, la radio jouait *Rise and Shine*. Mon verre était vide.

Elle sanglotait de plus belle.

— Lâchez-les, dis-je enfin. Filez !

— On ne peut filer toute seule ! dit-elle.

— Supposons que je n'aie pas compris ce que vous venez de dire ! remarquai-je.

— Ne me taquez pas, murmura Dorothy, humblement.

Nora entra pour répondre au téléphone. Elle me regarda, les sourcils levés, d'un air interrogateur. Je clignai de l'œil par-dessus la tête de la jeune fille. Quand Nora dit : Allo ! l'enfant sursauta et recula d'un pas, confuse.

— Pardon, bégaya-t-elle... je...

Nora sourit d'un air sympathique. Dorothy tira son mouchoir et s'essuya les yeux.

— Oui, disait Nora au téléphone ; je vais voir s'il est ici. C'est de la part de qui, s'il vous plaît ?

Elle mit une main sur le microphone.

— C'est un Mr. Norman. Veux-tu lui parler ?

Je pris l'appareil.

— Allo ?

Une voix un peu rauque demanda :

— Mr. Charles ? Mr. Charles, vous avez dirigé la Trans-American Detective Agency, n'est-ce pas ?

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Albert Norman ! Mr. Charles, mais mon nom ne peut vous apprendre grand'chose. J'ai une proposition à vous faire. Je suis sûr...

— Quel genre de proposition ?

— Je ne puis vous en parler au téléphone, Mr. Charles, mais si vous voulez me recevoir et me consacrer une demi-heure, je vous promets...

— Je regrette, coupai-je, je suis très occupé...

— Mais, Mr. Charles, il s'agit...

Il y eut brusquement à l'autre bout du fil un bruit assez fort : une détonation ou bien le bruit de la chute d'un objet. Je répétais « allo » trois ou quatre fois sans obtenir de réponse et je raccrochai.

Nora avait mené Dorothy devant une glace. La jeune fille se poudrait.

— Encore un assureur ! dis-je, et je passai dans le salon pour remplir mon verre.

Le nombre des invités s'était accru. Je parlai à plusieurs d'entre eux. Harrison Quinn en me voyant, se leva du canapé où il était assis.

— Si on jouait au ping-pong ! dit-il.

Asta me sauta aux jambes. J'arrêtai la radio et me versai un cocktail. L'homme dont je n'avais pas retenu le nom disait :

— Quand viendra la révolution, on va tous nous aligner contre le mur ! Pan ! Pan !

Cela avait l'air de l'amuser.

Quinn remplissait son verre. Il fit un signe de tête, vers la porte de la chambre.

— Où avez-vous découvert la jolie blonde ? me demanda-t-il.

— Je l'ai fait sauter, toute jeune, sur mes genoux, répondis-je.

— Lequel ?

Nora et Dorothy sortaient de la chambre. Je vis un journal du soir posé sur le meuble de la radio et je le pris. Il y avait une manchette importante.

JULIA WOLF A EU DES RELATIONS AVEC UNE BANDE DE GANGSTERS. ARTHUR NUNHEIM IDENTIFIE LE CADAVRE. WYNANT N'A PAS ÉTÉ RETROUVÉ.

Tout près de moi, Nora murmura :

— Je lui ai demandé de rester ; elle dînera avec nous ; sois gentil avec cette enfant (Nora a vingt-six ans), elle est bouleversée.

— Comme tu voudras ! dis-je.

Je me retournai. Dorothy riait, écoutant Quinn. Elle vint vers moi.

— Si vous vous mêlez des affaires des autres, ne venez pas me chercher pour soigner vos blessures, lui dis-je.

— Non, répondit-elle, vous êtes un vieux fou sympathique. Mais... ne lisez pas ça maintenant.

Elle prit le journal et le glissa derrière l'appareil de radio.

V

Nora eut beaucoup de peine à s'endormir, ce soir-là. Elle lut longtemps les mémoires de Chaliapine. Comme j'étais sur le point de m'assoupir, elle me demanda :

— Tu dors ?

Je répondis que je dormais.

Alors, elle alluma une cigarette qu'elle me tendit, puis une pour elle.

— N'as-tu jamais pensé, dit-elle, à reprendre ton ancienne profession pour quelque temps... pour te distraire, quand une affaire exceptionnelle comme celle de Lindb...

— Chérie ! coupai-je, Wynant l'a tuée et la police arrêtera l'inventeur sans avoir besoin de mes services. D'autre part, cette affaire ne m'intéresse pas.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, reprit Nora...

— Et puis, je n'ai pas le temps, j'ai trop à faire pour conserver intacte la fortune pour laquelle je t'ai épousée !

Je m'interrompis pour l'embrasser en riant.

— Ne crois-tu pas qu'un whisky nous aiderait à nous endormir ?

— Non, merci, pas pour moi, dit-elle.

— Je crois que cela me ferait du bien ! insistai-je.

Quand je revins, rapportant mon verre, Nora, les sourcils froncés, regardait fixement le plafond.

— Elle est gentille, cette petite, dis-je, mais un peu « piquée », la vraie fille de son père. On se demande si ce qu'elle dit correspond à ce qu'elle pense et combien de ce qu'elle pense correspond à la réalité. Elle me plaît, cependant, et...

— Elle ne me plaît pas beaucoup, coupa Nora, pensive ; si le quart de ce qu'elle dit est vrai, c'est une petite garce.

— Je ne puis rien pour elle, en tout cas, remarquai-je.

— Ce n'est pas son avis.

— Je sais, ni le tien ; ce qui prouve que, quoi que l'on pense, on trouve toujours quelqu'un qui vous approuve.

Nora poussa un soupir.

— Je voudrais que tu ne fusses pas toujours à moitié saoul ! et que je puisse te parler sérieusement.

Elle se pencha pour saisir mon verre et avala une gorgée de whisky and soda.

— Je veux bien te donner tout de suite ton cadeau de Noël, dit-elle..., si tu me donnes le mien.

Je secouai négativement la tête.

— Non, demain matin, à l'heure du petit déjeuner.

— Mais c'est déjà Noël, protesta-t-elle.

— Au petit déjeuner !

— Zut ! fit-elle, quoi que tu me donnes, j'espère que ça ne me plaira pas !

— À ton aise, mais tu devras « les » garder, car l'homme de l'Aquarium m'a bien expliqué qu'il ne « les » reprendrait pas...

— Tout de même ! murmura-t-elle, cela te serait si facile de l'aider. Elle a une si grande confiance en toi !

— Tout le monde a confiance dans la sagesse des Grecs !

— Quoi ?

— Tu te mêles toujours de choses qui ne te regardent pas.

— Je voudrais seulement que tu me dises si sa femme savait que la secrétaire était sa maîtresse.

— Je n'en sais rien. Mimi détestait Miss Wolf.

— Comment est-elle, Mimi ?

— Une femme !

— Jolie ?

— Elle a été très jolie.

— Quel âge ?

— Quarante, quarante-deux, mais laissons cela, Nora. Occupons-nous de nos affaires et que les Wynant se débrouillent.

Elle bouda pendant quelques secondes.

— Je crois, dit-elle enfin, qu'un whisky me ferait du bien.

Je me levai. Quand je rentrai dans la chambre, la sonnerie du téléphone vibrait. Je regardai ma montre sur la table de nuit : il était cinq heures du matin.

Nora avait pris le récepteur :

— Allo, oui !

Elle me jeta un regard de côté. Je fis non de la tête.

— Oui... mais certainement... oui... certainement.

Elle posa l'écouteur et me regarda en souriant.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demandai-je.

— Dorothy. Elle vient. Elle paraît bien saoule !

— Bravo ! dis-je d'un air dégoûté, prenant une robe de chambre sur une chaise ; je craignais d'être forcé de m'endormir !

À plat-ventre sur le lit, Nora, penchée, cherchait ses mules. Puis elle se leva.

— Est-ce qu'elle a aussi peur de sa mère qu'elle veut bien le dire ? demanda-t-elle.

— Comme je la comprends ! répondis-je : Mimi est un poison !

Nora me regarda, les sourcils froncés, puis dit, lentement :

— Toi, tu me caches quelque chose !

— Allons, puisqu'il faut tout te raconter, dis-je, excédé, voici la vérité. Dorothy est ma fille. Je ne savais pas ce que je faisais ce soir-là, Nora. C'était le printemps... Venise... j'étais jeune... le clair de lune...

— Ça va, ne cherche pas à te rendre intéressant. Tu n'as pas faim ?

— Si, et il y a dans le building un restaurant ouvert toute la nuit. Que veux-tu ?

— Des sandwiches au filet de bœuf et du café.

Dorothy arriva quand je téléphonais. Je la trouvai dans le salon. Elle se tenait difficilement debout.

— Pardonnez-moi, Nick, dit-elle, je vous rase, je le sais bien, mais je ne puis retourner à la maison dans cet état. J'ai peur ! Ne m'obligez pas à rentrer !

Elle était abominablement ivre. Asta, inquiète, reniflait ses chevilles.

— Bon ! dis-je, vous allez rester ici. Asseyez-vous. On va nous monter du café. Où avez-vous ramassé cette magnifique cuite ?

Elle s'assit et secoua gravement la tête.

— Je ne sais pas. Je suis allée un peu partout, en sortant d'ici. Voyez ce que je rapporte.

Elle se leva et tira un pistolet automatique de la poche de son manteau.

— Regardez-ça ! dit-elle.

Elle brandissait l'arme. Asta, joyeuse, sautait après le pistolet. Nora s'arrêta de respirer et, pendant une fraction de seconde, j'éprouvai une sensation de froid à la nuque. J'écartai la chienne et saisis l'automatique.

— Doucement ! dis-je, qu'est-ce encore que cette histoire ? Asseyez-vous.

Je mis le pistolet dans la poche de ma robe de chambre.

— Ne me grondez pas, Nick ! balbutia la jeune fille. Vous pouvez garder le pistolet ; je ne veux pas faire de bêtises.

— Où l'avez-vous eu ? demandai-je.

— Dans un « speakeasy » de la Dixième Avenue ; je l'ai échangé contre mon bracelet d'émeraudes et de diamants.

— Et vous avez regagné le bracelet à la passe anglaise, sans doute, dis-je, car il est toujours à votre poignet.

— Tiens ! j'aurai cru !... dit-elle considérant son poignet d'un air ahuri.

Hochant la tête, je regardai Nora.

— Ne la rudoie pas ! dit-elle.

— Il ne me rudoie pas ! s'écria la jeune fille. Il est le seul en qui j'aie confiance ; mon unique ressource !

Je songeai que ma femme n'avait pas touché à son whisky et je passai dans la chambre où je vidai le grand verre. Quand je revins, Nora était assise sur le bras du fauteuil de Dorothy et tenait aux épaules la jeune fille qui reniflait nerveusement.

— Mais non, ma chérie, disait Nora, Nick n'est pas fou ! Il vous aime beaucoup !

Dorothy leva les yeux vers moi.

— Vous n'êtes pas fou, n'est-ce pas, Nicky ? demanda-t-elle.

— Non, un peu fâché, voilà tout. Où avez-vous eu cet automatique, Dorothy ?

— Un homme me l'a donné, je vous l'ai déjà dit.

— Quel homme ?

— Je vous l'ai dit – dans un « speakeasy » !

— Et vous lui avez donné un bracelet ?

— Je le croyais, mais il est encore à mon poignet.

— Je m'en suis aperçu.

Nora tapota doucement l'épaule de Dorothy.

— Mais oui, ma chérie, dit-elle ; vous avez encore votre bracelet.

— Quand le garçon apportera le café je vais lui demander de rester, dis-je. Je ne veux pas demeurer seul avec deux...

Nora fronça les sourcils et dit à la jeune fille.

— Ne l'écoutez-pas. Il a été ainsi toute la nuit !

— Il pense que je ne suis qu'une petite sotte, abominablement ivre !

Nora serra Dorothy contre elle.

— Que vouliez-vous faire d'un pistolet ? demandai-je.

Elle me regarda fixement, les yeux écarquillés.

— C'est lui, dit-elle, j'avais peur de lui, parce que j'étais ivre, et puis j'ai eu peur de faire une bêtise... et je suis venue.

— Qui, lui ? votre père ? demanda Nora, essayant de dissimuler sa curiosité.

La jeune fille secoua négativement la tête.

— Non, dit-elle, pas mon père. L'autre – mon beau-père.

— Oh ! fit Nora. Pauvre enfant !

— Si nous buvions, dis-je.

— Pas moi, fit Nora soucieuse, et je ne pense pas que Dorothy ait soif.

— Si, répondis-je, cela l'aidera à s'endormir.

Je versai dans un verre du whisky pur ; elle l'avala et s'endormit quelques minutes plus tard comme l'on apportait le café et les sandwiches.

— Es-tu content, maintenant ? demanda Nora.

— Oui ; si nous la couchions, avant de manger ?

Je l'emportai dans la chambre où j'aidai Nora à la déshabiller. Elle avait un corps splendide.

Revenu dans le salon, j'examinai l'automatique. Il portait des traces de coups. Il y avait une cartouche dans la chambre, une autre dans le chargeur.

— Que vas-tu faire ? demanda Nora.

— Rien, jusqu'à ce que j'aie vérifié si c'est l'arme qui a tué Julia Wolf. C'est un calibre 32.

— Mais, elle a dit...

— Oui, coupai-je, elle a dit qu'elle l'avait eu dans un « speakeasy » contre un bracelet. J'ai entendu.

Nora se pencha vers moi, les yeux brillants.

— Crois-tu qu'elle le tient de son beau-père ?

— Oui, répondis-je gravement – trop gravement.

— Tu n'es qu'un sale Grec pouilleux, ricana Nora. C'est possible après tout, tu n'en sais rien. Et tu ne crois pas qu'elle ait dit la vérité ?

— Écoute, chérie, je t'achèterai demain matin une douzaine de romans policiers, mais pour l'instant, ne te pressure pas le cerveau à propos de mystères ! Dorothy a voulu dire qu'elle avait peur de Jorgensen. Il voudrait sans doute la fille après la mère et cette petite a craint de rentrer. Elle est trop saoule pour pouvoir lui résister.

— Mais, sa mère !

— Sa mère ? C'est une drôle de famille ! On ne...

Je m'interrompis. Dorothy Wynant était debout sur le seuil, en chemise de nuit, battant des paupières à la lueur des lampes électriques.

— Est-ce que je puis venir ? demanda-t-elle. J'ai peur, seule, dans cette chambre !

— Mais oui, venez.

Elle se blottit contre moi sur le canapé pendant que Nora allait lui chercher une robe de chambre.

VI

Nous prenions tous les trois notre petit déjeuner – vers deux heures de l’après-midi – quand les Jorgensen se firent annoncer. Nora répondit au téléphone et revint en tentant manifestement de dissimuler sa satisfaction.

— C’est votre mère, dit-elle à Dorothy. Elle est en bas. Je lui ai dit de monter.

— Zut ! fit la jeune fille ; si j’avais su je ne l’aurais pas appelée tout à l’heure au téléphone.

— Nous pourrions peut-être nous installer dans les couloirs avec nos bagages, murmurai-je, les yeux au plafond.

— N’écoutez pas ce qu’il dit, protesta Nora ; il n’en pense pas un mot.

Elle tapota doucement l’épaule de Dorothy.

La sonnette d’entrée vibra. J’allai à la porte.

Huit ans écoulés n’avaient pas altéré la beauté de Mimi. Elle m’apparut au contraire plus mûre, plus complètement épanouie. Elle était plus grande que sa fille et plus blonde. Elle se mit à rire en me voyant et me tendit ses deux mains.

— Joyeux Noël, s’écria-t-elle ; comme je suis heureuse de vous revoir après tant d’années. Je vous présente mon mari, Chris. Chris ! – Mr. Charles !

— Je suis ravi de vous revoir, dis-je à Mimi.

Je serrai la main de Jorgensen. Il paraissait plus jeune que sa femme – d’au moins cinq ans – grand, mince, brun,

remarquablement habillé, les cheveux collés, une petite moustache noire. Il s'inclina, tout d'une pièce.

— Très heureux, Mr. Charles, dit-il, avec un accent un peu lourd, aux sonorités allemandes.

Sa main était maigre et musclée.

Mimi, quand les présentations furent faites, pria Nora de l'excuser pour cette intrusion un jour de Noël.

— Mais je désirais tant voir votre mari, ajouta-t-elle ; et puis, le seul moyen d'amener cette écervelée de Dorothy quelque part, c'est de l'y porter à bras le corps.

Elle se retourna et sourit à sa fille.

— Vous devriez vous habiller, chérie, dit-elle.

Chérie, la bouche pleine, grogna qu'elle ne voyait pas pourquoi l'on gâcherait l'après-midi à aller voir tante Alice.

— Je parie que Gilbert a refusé d'y venir ! fit-elle.

Mimi s'extasia sur Asta et me demanda si je savais où était son ex-mari.

— Non.

Elle continua de jouer avec la chienne.

— Il est fou ! absolument fou ! dit-elle. Disparaître dans des circonstances pareilles ! Il n'est pas étonnant que la police ait d'abord songé qu'il était mêlé à ce crime.

— Ah ! dis-je. Et qu'est-ce que la police pense maintenant ?

Elle leva les yeux sur moi.

— Vous n’avez donc pas lu les journaux ?

— Non.

— C’est un certain Morelli, un gangster, qui l’a tuée. Il était son amant.

— L’a-t-on arrêté ?

— Pas encore, mais c’est lui le coupable. Je voudrais bien retrouver Clyde. Macaulay refuse de m’aider. Il dit qu’il ignore où il est ; c’est ridicule ! Il a une procuration générale signée de mon mari et je sais bien qu’ils sont en rapport constant. Croyez-vous que ce Macaulay soit digne de confiance ?

— C’est l’avocat de Wynant, dis-je. Il n’y a pas de raison pour que vous vous fiez à lui.

— C’est bien mon avis !

Elle me fit une place près d’elle sur le canapé.

— Asseyez-vous. J’ai un million de questions à vous poser.

— Un whisky, d’abord ?

— Tout ce que vous voudrez excepté un « egg-nog », à cause de mon foie.

Quand je revins, portant les verres pleins sur un plateau, Nora et Jorgensen s’efforçaient péniblement d’échanger quelques phrases en français. Dorothy mangeait gravement, et Mimi jouait avec la chienne. Je distribuai les verres avant de m’asseoir près de Mimi.

— Votre femme est charmante ! dit-elle.

— Je l’aime beaucoup !

— Dites-moi la vérité, Nick : pensez-vous que Clyde soit vraiment fou ? Je veux dire assez fou pour qu'il soit nécessaire d'intervenir ?

— Comment le saurais-je ?

— Je m'inquiète au sujet des enfants, dit-elle. Je n'ai plus rien à réclamer à mon mari – il y a eu un règlement de comptes au moment du divorce – mais les enfants ont, encore des droits. Nous n'avons plus d'argent et, s'il est fou, il va tout dissiper, laissant Dorothy et Gilbert sans un sou. Que dois-je faire ?

— Vous voudriez sans doute qu'il fût interné ? demandai-je.

— Non, dit-elle, lentement, mais j'aimerais lui parler.

Elle mit une main sur mon bras.

— Je suis sûre que vous pourriez le retrouver, murmura-t-elle.

Je secouai la tête.

— Vous ne voulez donc pas m'aider, Nick. Nous avons été de si bons amis ?

Ses yeux bleus étaient doux et suppliants.

Dorothy, toujours assise devant la table, nous surveillait d'un air méfiant.

— Mais, Mimi, dis-je, il y a, à New-York, des centaines de détectives. Vous avez le choix. J'ai abandonné la profession.

— Je sais, fit-elle... Est-ce que Dorothy était très saoule, hier soir ?

— Je devais être moi-même assez « ému », car elle m’a paru normale.

— Elle sera très jolie, n’est-ce pas ? dit la mère.

— Elle l’est déjà.

Mimi demeura quelques secondes, pensive.

— C’est encore une enfant, Nick ! Dorothy, si vous vous prépariez ?

La jeune fille maugréa de nouveau qu’elle ne comprenait pas que l’on gâchât une après-midi pour aller voir tante Alice.

Jorgensen se tourna vers sa femme.

— M^{rs} Charles a la bonté de nous demander de ne pas...

— Oui, coupa Nora, pourquoi ne pas rester ? Nous allons recevoir tout à l’heure quelques amis ; ce ne sera peut-être pas très amusant, mais... cela aidant...

Elle leva son verre.

— Nous resterions avec le plus grand plaisir, dit Mimi lentement, mais, j’ai peur qu’Alice...

— Excusez-nous par téléphone ! suggéra Jorgensen.

— J’y vais ! dit Dorothy.

— Soyez gentille ! supplia Mimi.

La jeune fille passa dans la chambre. Nora me regarda et cligna de l’œil.

— Vous désirez vraiment nous garder ? demanda Mimi.

— Certainement ! répondis-je.

— Comme vous mentez bien ! Vous aimiez beaucoup cette pauvre Julia, n'est-ce pas ?

— Oui. Je m'étonne de vous entendre dire : pauvre Julia.

Mimi posa de nouveau une main sur mon bras.

— Certes, elle a brisé ma vie, murmura-t-elle, et je l'ai détestée ; mais il y a si longtemps ! Je ne lui en voulais plus quand je suis allée la voir l'autre jour. Je l'ai vue mourir, Nick ! Elle ne méritait pas cette mort, cette mort horrible ! Je n'ai plus ressenti pour elle que de la pitié. Pauvre Julia !

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir, dis-je. Ni vous, ni les autres.

— Comment ? Est-ce que Dorothy a...

La jeune fille sortait de la chambre.

— C'est arrangé ! dit-elle.

Elle embrassa sa mère sur la bouche et s'assit auprès d'elle.

Mimi tira sa boîte à poudre de son sac et regarda dans la minuscule glace si son rouge n'avait pas été enlevé.

— Tante Alice n'a pas trop protesté ? demanda-t-elle.

— Non, c'est arrangé. Qu'est-ce qu'on fait dans cette maison quand on a soif ?

— On se lève, répondis-je, on va vers la table où sont les bouteilles et la glace et on se sert !

— Vous buvez trop, chérie ! remarqua Mimi.

— Pas tant que Nick ! répliqua la jeune fille se dirigeant vers la table.

Mimi hocha la tête.

— Ah, ces enfants ! Alors, vous aimiez bien Julia ?

— Vous avez soif, Nick ? cria Dorothy.

— Oui, merci ! Puis à Mimi : j'aimais en effet beaucoup Julia.

— Vous répondez toujours de façon évasive ! soupira Mimi. Est-ce que vous l'aimiez autant que... moi ?

— Vous voulez parler de ces deux ou trois après-midis que nous avons passés ensemble... à tuer le temps ?

Elle éclata de rire.

— Voilà encore une réponse !

Elle se retourna. Dorothy apportait des verres pleins sur un plateau.

— Il faudra vous commander une robe de ce bleu-là, comme la robe de chambre de Nora, dit Mimi à sa fille. Cela vous va très bien.

Je vidai mon verre et demandai la permission d'aller m'habiller.

VII

Quand je sortis de la salle de bains, Nora et Dorothy étaient dans la chambre. Ma femme se coiffait. La jeune fille, assise sur le bord du lit, examinait l'un de ses bas de soie.

Nora m'envoya un baiser, dans la glace. Elle semblait très heureuse.

— Vous aimez beaucoup Nick, n'est-ce pas, Nora ? demanda Dorothy.

— C'est un vieux Grec pouilleux, dit Nora, mais je me suis accoutumée à ses manières.

— Charles n'est pas un nom grec !

— C'est en réalité Charalambides, expliquai-je ; quand mon père est venu aux États-Unis, le fonctionnaire du service de l'immigration, à Ellis Island, prétendit que Charalambides c'était beaucoup trop long – trop long à écrire – et il réduisit le nom à celui de Charles. Mon père s'en moquait : on aurait bien pu l'appeler X, si cela avait été nécessaire !

Dorothy me regarda fixement.

— Je ne sais jamais s'il ment ou s'il dit la vérité, murmura-t-elle. Qu'est-ce que maman vous veut ? ajouta-t-elle en mettant son bas.

— Me tirer les vers du nez ! répondis-je. Elle voudrait bien savoir ce que vous avez fait et pensé hier soir.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que pouvais-je lui répondre. Vous n'avez rien dit ni rien fait.

Le front de Dorothy se plissa et elle demeura quelques secondes silencieuse. Quand elle parla, ce fut d'autre chose :

— J'ignorais qu'il y ait eu une petite affaire entre vous et maman, dit-elle. Il est vrai que j'étais très jeune et que je n'aurais rien compris même si j'avais remarqué quelque chose. J'ignorais en tout cas que vous vous appeliez Nick et Mimi.

Nora se retourna en riant.

— Nous allons tout savoir, dit-elle, agitant son peigne vers Dorothy. Continuez, chérie !

— Je ne savais rien, rien ! dit gravement la jeune fille.

— Et maintenant, que savez-vous, dis-je, enlevant avec application les petites épingles avec lesquelles la blanchisseuse avait fixé les plis de la chemise que je voulais mettre.

— Rien, répondit-elle lentement, mais je devine.

Elle rougit et se pencha pour achever de tirer son bas.

— C'est bon, grommelai-je ; supposez ce que vous voudrez, mais ne prenez pas un air aussi godiche. Si vous avez l'esprit mal fait, ce n'est pas votre faute.

Elle leva la tête et se mit à rire.

— Croyez-vous que je ressemblerai à ma mère ?

— Je n'en serais pas surpris !

— Le pensez-vous ?

— Vous voulez que je vous dise non ? Eh bien, non !

— Voilà comment il est, soupira Nora. Et je dois vivre tous les jours de l'année avec cet homme. Il est impossible !

Je fus prêt le premier. Quand je pénétrai dans le salon, Mimi était assise sur les genoux de Jorgensen. Elle se leva.

— Quel cadeau avez-vous reçu pour Noël ? me demanda-t-elle.

— Nora m'a donné une montre, dis-je, la tirant de mon gousset.

Elle l'admira.

— Et vous ? Que lui avez-vous donné ?

— Un collier.

— Puis-je me servir à boire ? dit Jorgensen, se levant et allant vers la table.

La sonnette vibra. J'allai ouvrir aux Quinn et à Margot Innes et je les présentai aux Jorgensen. Nora et Dorothy arrivèrent enfin. Immédiatement, Quinn s'attacha aux pas de la jeune fille. Larry Crowley, quelques minutes plus tard, amena une amie, Miss Denis ; puis Mr. et Mrs Edge arrivèrent. Je gagnai trente-deux dollars à Margot au « backgammon ». Miss Denis dut s'allonger quelque temps sur notre lit. Alice Quinn, aidée de Margot sépara son mari de Dorothy, vers six heures et l'emmena : ils étaient invités quelque part. Puis les Edge s'en allèrent. Mimi demanda à son mari et à sa fille de se préparer...

— Il est peut-être trop tard pour vous inviter, mais pourriez-vous dîner avec nous demain soir ? demanda-t-elle.

— Avec plaisir, répondit Nora.

Après des congratulations et mille amabilités ils s'en allèrent.

Nora ferma la porte derrière eux et, tournée vers moi, s'appuya au battant.

— Jésus ! que ce type est beau ! murmura-t-elle.

VIII

Quand nous entrâmes chez Reuben, avant d'aller nous coucher, le lendemain – le surlendemain, puisqu'il était près de quatre heures du matin – tandis qu'avec Nora nous prenions une tasse de café, je dépliai un journal du soir et je découvris, dans une série d'échos, les lignes suivantes :

« Nick Charles, ancien directeur de la Trans-American Detective Agency, est venu de Californie pour enquêter sur la mort mystérieuse de Julia Wolf. »

Deux heures plus tard, j'ouvrais les yeux, dans mon lit. Nora me secouait violemment. Un homme était debout sur le seuil de la chambre. Il tenait un automatique à la main.

L'inconnu était jeune, brun, assez corpulent, la mâchoire large, les yeux rapprochés. Il portait un chapeau mou et un pardessus noirs, un complet sombre et des chaussures noires qui lui allaient comme s'il venait d'acheter le tout un quart d'heure auparavant. L'automatique, un 38 à reflets bleus, n'était pas pointé vers moi.

— Il m'a forcé de lui ouvrir, disait Nora. Il prétend que...

— Je voudrais vous parler, coupa le nouveau-venu.

Sa voix était basse, un peu rauque.

J'étais alors entièrement réveillé ; je regardai Nora. Elle semblait nerveuse, un peu excitée, comme si elle voyait un

cheval sur lequel elle avait parié débouler le long de la ligne droite avec une courte tête d'avance.

— Allez-y, dis-je, mais inutile de garder votre joujou à la main. Ma femme n'a pas peur, mais c'est pour moi...

Il sourit. Sa lèvre inférieure seule bougea.

— Je sais que vous avez du cran, dit-il, mettant l'arme dans la poche de son pardessus. Je suis Shep Morelli.

— Je ne vous connais pas !

Il fit un pas en avant et se mit à dodeliner de la tête.

— Je n'ai pas tué Julia, dit-il, lentement.

— C'est possible, mais vous vous trompez de guichet, garçon. Je ne m'occupe pas de cette affaire.

— Je ne l'ai pas vue depuis trois mois, insista-t-il.

— Racontez ça à la police.

— Je n'avais aucune raison de lui faire de mal, nous nous entendions très bien.

— Tant mieux, mais je vous répète que vous vous trompez de guichet.

— Écoutez-moi, fit-il, avançant d'un autre pas ; Studsy Burke m'a dit que vous étiez « O.K. ». C'est pour ça que je suis venu.

— Comment va Studsy ? Je ne l'ai pas vu depuis 23 ou 24.

— Ça va. Il aimerait vous voir. Il tient un « speakeasy » dans la West quarante-deuxième rue : le Pigiron Club. Mais,

pourquoi la police croit-elle que j'ai tué Julia ? Les flics sont-ils sincères, ou bien est-ce un truc qu'ils veulent me mettre sur le dos ?

Je hochai la tête.

— Je vous le dirais si je le savais, répondis-je. Ne vous laissez pas impressionner par les journaux. Quant à moi, je ne suis pas dans le coup. Demandez à la police.

Sa lèvre inférieure bougea de nouveau, ébauchant un sourire.

— Ce serait du propre ! dit-il. J'ai envoyé un capitaine de police à l'hôpital pour trois semaines, à la suite d'une petite discussion, et les inspecteurs rigoleraient bien si j'allais leur poser des questions.

Il étendit le bras et ouvrit sa main, la paume en dessus.

— Je viens vous voir parce que Studsy dit que vous êtes O.K. Alors, dites-moi.

— Je vous dirais tout ce que je sais... si je savais quelque chose.

Quelqu'un frappa à la porte du couloir, trois fois, sèche-ment. L'automatique de Morelli était dans sa main avant que le bruit eût cessé. Son regard fit rapidement le tour de la pièce.

— Eh bien ! fit-il, d'une voix sèche, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas ! répondis-je, me mettant sur mon séant.

Je lui montrais du geste son revolver.

— C'est sans doute vous que l'on cherche !

Le canon de l'arme était pointé vers ma poitrine. Le sang me battait aux tempes à grands coups. Mes lèvres étaient sèches.

— Il n'y a pas d'échelle d'incendie par où vous puissiez vous sauver, dis-je.

Je glissai mon bras vers Nora, assise dans le lit, à ma gauche.

On frappa de nouveau à la porte, puis une voix dit :

— Ouvrez. Police !

La lèvre inférieure de Morelli bougea en une moue et recouvrit sa lèvre supérieure ; le blanc de ses yeux parut s'agrandir.

— Salaud ! dit-il, doucement, avec une sorte de pitié.

Une clef grinça dans la serrure.

Je frappai Nora de toute ma force, du poing gauche, l'envoyant rouler dans la pièce. Presque en même temps je lançai, de la main droite, vers le pistolet de Morelli, le traversin qui me parut léger comme une plume. Le bruit de la détonation éclata, assourdissant. Je ressentis un choc, à mon côté gauche et je me lançai hors du lit, saisissant Morelli par la cheville. Nous roulâmes sur le tapis, il me frappait, dans le dos, de la crosse de son arme tandis que, de ma main libre, je cognais où je pouvais.

Les hommes qui venaient d'entrer nous séparèrent.

Nora mit cinq bonnes minutes à reprendre connaissance. Elle s'assit sur le lit, tenant une main contre sa joue et jeta un regard autour d'elle. Morelli, les menottes aux poignets, était

debout entre deux inspecteurs, qui l'avaient passé à tabac, histoire de s'amuser. Son visage était en piteux état. Nora se tourna vers moi.

— Idiot ! dit-elle, tu n'avais pas besoin de me mettre « knock-out ! » Je savais bien que tu l'aurais, mais je voulais voir !

L'un des policiers éclata de rire.

— Jésus, s'écria-t-il, voilà une femme qui a du poil...

Nora sourit, se leva et me regarda.

— Nick, cria-t-elle, tu es...

— Ce n'est rien ! dis-je.

J'ouvris ce qui restait de ma veste de pyjama déchirée. La balle avait entamé la chair sur une longueur de deux ou trois pouces le long du téton gauche. La blessure saignait abondamment mais n'était pas profonde.

— Pas de veine ! dit Morelli. Deux pouces plus à gauche et ça y était.

Le policier qui avait admiré le courage de Nora, un colosse d'une cinquantaine d'années, portant un complet gris, ferma la bouche de Morelli d'un coup de poing.

Keyser, le directeur du *Normandie*, dit qu'il allait envoyer chercher un médecin et se mit en devoir de téléphoner. Nora rapportait des serviettes de toilette de la salle de bains.

J'en posai une, pliée, sur ma blessure et je m'étendis sur le lit.

— Ça va, dis-je, n'en parlons plus ; nous verrons quand le docteur sera là. Comment êtes-vous venus jusqu'ici ? demandai-je aux policiers.

Celui qui avait frappé Morelli parla :

— Nous savions que la femme et les enfants de Wynant venaient souvent vous voir et nous avons surveillé l'hôtel. Ce matin, Mack, qui était de garde, a vu ce type-là entrer et il nous a avertis. Nous sommes arrivés à temps. Vous avez eu de la chance.

— J'en aurais eu bien davantage si vous n'étiez pas venus, remarquai-je, car je n'aurais pas été blessé.

L'inspecteur me regarda, méfiant.

— C'est un copain ? demanda-t-il.

— Je ne l'ai jamais vu, répondis-je.

— Que voulait-il ?

— Me dire qu'il n'avait pas tué Julia Wolf.

— Qu'est-ce que cela pouvait bien vous faire ?

— Rien.

— Pourquoi vous a-t-il déclaré ça ?

— Demandez-lui, je n'en sais rien.

— C'est à vous que je le demande.

— Alors, continuez.

— Je vais vous demander autre chose, reprit le policier, c'est de porter plainte contre Morelli.

— Ça, c'est une autre affaire et je réserve ma réponse. Il a peut-être tiré par mégarde.

— Bien ! Nous avons tout le temps ! mais je crois que je serai forcé de vous poser un certain nombre d'autres questions.

Il se tourna vers l'un de ses compagnons.

— Nous allons fouiller l'appartement ! dit-il.

— Pas sans un mandat de perquisition ! déclarai-je tranquillement.

— C'est comme tu dis, mon vieux ! ricana-t-il. Allons-y, Andy.

Ils passèrent dans la pièce voisine.

Le médecin, un petit homme fluet, incolore, qui reniflait sans cesse, entra, renifla de plus belle en regardant ma blessure, arrêta l'hémorragie et fit un pansement. Rien de grave si je gardais le lit pendant un jour ou deux. La police refusa de donner au médecin le moindre renseignement et lui interdit de soigner Morelli. Il s'en alla plus fluet et plus incolore que jamais.

L'inspecteur au complet gris revint du salon, tenant sa main droite derrière le dos. Il attendit que le médecin fût sorti puis me demanda :

— Avez-vous un port d'armes ?

— Non.

— Alors que faites-vous de ceci ?

Il me montra, dans sa main droite, l'automatique que j'avais pris à Dorothy Wynant.

Je n'avais rien à répondre.

— Vous connaissez la loi, reprit-il.

— Oui.

— Alors, vous savez ce qui vous attend ?

— Non.

— À qui appartient ce pistolet ?

— J'essaierai de me rappeler le nom du propriétaire.

Il mit l'arme dans sa poche et s'assit sur une chaise, près du lit.

— Écoutez, Mr. Charles, dit-il, je crois que nous faisons tous deux fausse route. Je ne veux pas être désagréable avec vous et je suis persuadé que vous n'avez pas non plus l'intention de me tromper. Cette éraflure dans votre côté ne vous incline pas aux confidences, aussi ne tenterai-je pas de vous importuner davantage aujourd'hui ; reposez-vous. Un peu plus tard, nous reprendrons cette conversation.

— C'est ça, dis-je, soulagé, si nous buvions un coup ?

— Bien sûr, fit Nora qui se leva.

L'inspecteur la suivit des yeux, hochant la tête. Quand elle eut quitté la pièce, il dit, gravement :

— Vous êtes un veinard, monsieur !

Il me tendit brusquement sa main ouverte.

— Je m'appelle Guild, déclara-t-il, John Guild.

— Et vous savez mon nom ! répondis-je, lui serrant la main.

Nora revenait, portant sur un plateau un siphon, une bouteille de whisky et des verres. Elle essaya de donner à boire à Morelli, mais Guild l'en empêcha.

— Vous êtes trop bonne, M^{rs} Charles, dit-il, mais la loi interdit de donner à un prisonnier des boissons ou des médicaments qui ne sont pas ordonnés par un docteur. C'est vrai, n'est-ce pas ? dit-il, se tournant vers moi.

Oui, c'était vrai. Les autres policiers se joignirent à nous et nous bûmes. Puis, Guild posa son verre vide sur le plateau et se leva.

— Je dois emporter cet automatique, dit-il, mais ne vous inquiétez pas. Nous reparlerons de tout cela quand vous irez mieux.

Il prit la main de Nora et s'inclina gauchement devant elle.

— J'espère que je ne vous ai pas offensée, tout à l'heure, dit-il, quand j'ai dit que vous aviez du... je voulais dire...

Nora peut sourire très gracieusement quand elle veut.

— Offensée ? dit-elle, ravie, mais non, vous m'avez fait grand plaisir.

Elle ouvrit la porte aux policiers qui emmenèrent leur prisonnier ; Keyser était déjà sorti.

— Il est gentil, ce gros-là ! dit-elle en revenant. Tu as mal ?

— Non.

— C'est ma faute, n'est-ce pas ?

— Mais non, verse-moi un autre whisky.

Elle obéit.

— À ta place, dit-elle, je n'abuserais pas du whisky en ce moment.

— Entendu, répondis-je ; j'ai faim. Nous voici tranquilles pour quelques jours. Dis que l'on nous amène la chienne et n'oublie pas de prévenir la téléphoniste que nous n'y sommes pour personne. Dans dix minutes, gare aux reporters !

— Que vas-tu raconter à la police pour le pistolet de Dorothy ?

— Je n'en sais rien.

— Dis-moi, Nick, j'ai été sotte, n'est-ce pas ?

— Mais non, un tout petit peu seulement !

Elle éclata de rire.

— Sale Grec, sale pouilleux, cria-t-elle.

Et elle alla téléphoner.

IX

— Tu veux crâner, voilà tout, dit Nora. Pourquoi ? Je sais que les balles glissent et ricochent sur toi. Inutile de me le prouver une fois de plus.

— Cela ne me fera pas de mal de me lever, protestai-je.

— Et cela te fera le plus grand bien de rester au lit un jour de plus, répondit-elle ; le docteur a dit...

— Le docteur ! s'il connaissait son métier il se guérirait de cette espèce de reniflement qui le tient !

Je me mis sur mon séant et tournant sur moi-même, je posai mes pieds sur le tapis. Asta se précipita pour me lécher les mollets.

Je me levai avec précaution. Tout allait bien si je ne bougeais pas mon bras gauche et si j'évitais les bonds désordonnés de la chienne.

— Sois raisonnable, Nora, dis-je. Ce n'est pas moi qui me suis jeté dans cette affaire, mais je ne puis, maintenant, me retirer ainsi, sans savoir.

— Laisse l'affaire tranquille, dit-elle. Allons faire un petit voyage, une semaine ou deux, à la Havane, ou aux Bermudes, ou bien retournons en Californie.

— Il faudrait tout de même raconter à la police une histoire au sujet de l'automatique de Dorothy. Suppose que l'on découvre que c'est l'arme du crime ?

— Tu crois que c'est...

— Une simple supposition. Nous irons dîner ce soir chez les Jorgensen.

— C'est impossible ! Es-tu devenu complètement fou ? Si tu veux voir quelqu'un je le ferai venir ici.

— C'est tout différent, dis-je, entourant les épaules de Nora de mon bras droit. Ne t'inquiète donc pas pour cette égratignure ; je ne sens plus rien.

— Tu crânes, répondit-elle. Tu veux montrer aux gens que tu es une sorte de héros que les balles sont impuissantes à arrêter.

— Ne sois pas méchante !

— Je serai méchante si ça me plaît ; je n'ai pas envie de...

Je lui mis une main sur la bouche pour la faire taire.

— Il faut que je voie les Jorgensen ce soir, chez eux. Je veux aussi voir Macaulay et Studsy Burke. J'ai été poussé trop avant dans cette affaire pour n'en pas voir la fin.

— Tu es têtu comme une mule, soupira Nora. Il n'est que cinq heures ; étends-toi au moins jusqu'à l'heure du dîner.

Je m'installai sur le canapé du salon pour parcourir les journaux du soir. Morelli, semblait-il, avait tiré sur moi deux balles – selon l'un des journaux, trois si l'on en croyait l'autre, – tandis que je tentais de l'arrêter pour le meurtre de Julia Wolf. J'étais trop gravement atteint pour voir personne ou même être transporté à l'hôpital. En première page, l'une à côté de l'autre, je pus contempler une photographie récente de Morelli et une autre de moi-même, vieille de treize ans où je portais un drôle de petit chapeau. Cette photographie remontait à l'époque où je m'étais occupé de l'explosion de

Wall Street. La presse ne donnait que de vagues nouvelles concernant la mort de Julia.

Je lisais quand Dorothy Wynant arriva. Je l'entendais qui parlait à Nora, dans le couloir.

— On n'a pas voulu m'annoncer par téléphone, disait-elle, alors j'ai fait le tour par l'escalier de service. Ne me renvoyez pas ; je vous aiderai à soigner Nick.

— Entrez, dit Nora, dès qu'elle put placer un mot.

La jeune fille s'arrêta brusquement devant moi.

— Mais... mais... bégaya-t-elle, les journaux disent...

— Est-ce que j'ai l'air de me préparer à mourir ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Sa lèvre inférieure était enflée et meurtrie, sa joue, écorchée, portait des traces de coups d'ongles. Ses yeux étaient rouges et gonflés.

— Maman m'a battue, dit-elle. Regardez !

Elle laissa tomber son manteau sur le tapis ; dégrafa sa robe, sortit son bras droit de la manche et découvrit son dos. Le bras était couvert de bleus ; des traînées rouges marquaient les épaules. Elle se mit à pleurer.

— Vous voyez ! gémit-elle.

Nora la prit dans ses bras.

— Pauvre petite !

— Pourquoi vous a-t-elle battue ? demandai-je.

Elle s'agenouilla près du canapé. Asta vint se pelotonner près d'elle.

— Elle a cru que j'étais venue vous parler de papa et de Julia ! C'est pour cela qu'elle est venue aussi – pour savoir. Vous lui avez laissé croire que vous ne vous intéressiez pas à cette histoire et elle s'est calmée. Puis, elle a vu les journaux ; elle a compris que vous aviez menti. Elle m'a battue pour me faire avouer ce que je vous avais dit.

— Et vous, que lui avez-vous dit ?

— Rien. Je ne pouvais rien dire. Je ne pouvais pas lui parler de mon beau-père.

— Il était là ?

— Oui.

— Il vous a laissé frapper sans intervenir ?

— Il n'intervient jamais.

Je regardai Nora.

— Donne-nous à boire, dis-je.

Elle ramassa le manteau de Dorothy, le jeta sur une chaise et sortit.

— Laissez-moi rester ici, Nick. Je serai bien sage. Vous m'avez dit vous-même que je ferais bien de les quitter. Je ne sais où aller. Je vous en supplie, Nick !

— Doucement ! Il faut réfléchir à tout cela. J'ai peur de votre mère, tout autant que vous. Qu'est-ce qu'elle s'imagine que vous m'avez dit ?

— Elle doit savoir quelque chose – à propos du crime – et s’imagine que je le sais aussi. Mais je ne sais rien, Nick, je le jure !

— Tout cela ne nous avance à rien, dis-je. Écoutez-moi, petite fille ; il y a des choses que vous savez et c’est par là que nous allons commencer. Dites la vérité ou bien... je ne joue plus !

— Je le jure ! déclara-t-elle.

— Bien. Buvons.

Nous prîmes chacun un verre sur le plateau qu’apportait Nora.

— Vous avez dit à votre mère que vous sortiez ? demandai-je après avoir bu.

— Non, elle croit peut-être que je suis encore dans ma chambre.

— Tant mieux.

— Vous n’allez pas me renvoyer là-bas ?

— Cette enfant ne peut pas rester dans une maison où on la bat ! intervint Nora.

— Ta-ta-ta, je ne sais pas, dis-je. Je pensais que puisque nous dînions chez Mimi, il vaudrait peut-être mieux qu’elle ne sût pas...

Dorothy me regardait bouche bée, les yeux écarquillés.

— Si tu crois que tu m’amèneras là-bas, maintenant, grommela Nora.

— Mais maman ne vous attend pas, dit Dorothy. Elle ne sera peut-être pas à la maison ; les journaux disaient que vous étiez mortellement blessé ; elle ne croit pas que vous viendrez dîner.

— Tant mieux ; ce sera une surprise !

Elle approcha son visage pâle, tout contre le mien, renversant une partie du contenu de son verre sur ma manche.

— N'y allez pas ! s'écria-t-elle. Vous ne pouvez pas y aller ! Écoutez-moi. Écoutez Nora. C'est impossible ! N'est-ce pas, ajouta-t-elle, se tournant vers ma femme, il ne peut pas y aller !

Nora ne me quittait pas des yeux.

— Attendez, Dorothy, dit-elle. Il sait mieux que nous ce qu'il faut faire.

— Dorothy peut rester ici, répondis-je, après quelques secondes ; elle couchera sur le canapé, avec Asta. Mais laissez-moi la paix pour ce qui me concerne personnellement. J'ignore encore ce que je ferai, car j'ignore ce que l'on a voulu me faire. Il faut que je procède à une petite enquête, à ma façon.

— Nous ne nous en mêlerons pas, n'est-ce pas, Nora, dit Dorothy.

— Où avez-vous eu ce pistolet ? demandai-je à la jeune fille, et, cette fois, pas de contes de fées.

Elle rougit et passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Attention, dis-je. Si c'est encore un bateau, je téléphone à Mimi de venir vous chercher.

— Laisse-la respirer, intervint Nora.

Dorothy toussota.

— Puis-je vous raconter, dit-elle, quelque chose qui m'est arrivé quand j'étais petite ?

— Est-ce que ça se rapporte au pistolet ?

— Pas exactement, mais vous comprendrez mieux...

— Une autre fois ! coupai-je ; où avez-vous eu le pistolet ?

— Laissez-moi vous dire...

— Où avez-vous eu le pistolet ? répétai-je.

— Un homme me l'a vendu, dans un speakeasy.

— Où ?

— Je ne sais pas, quelque part dans la Dixième Avenue. Votre ami Mr. Quinn doit le connaître ; c'est lui qui m'y a amenée.

— Vous l'avez vu après être sortie d'ici, le soir de Noël ?

— Oui.

— Par hasard, sans doute ?

Elle me regarda d'un air de reproche.

— Je m'efforce de vous dire la vérité, Nick. J'avais promis de le rencontrer au Palma Club ; il avait écrit l'adresse sur un carré de papier. Après vous avoir dit bonsoir, je l'ai rejoint là et nous avons visité plusieurs bars et dancings, échouant finalement au speakeasy où j'ai eu le pistolet : un endroit

terrible ! Vous pourrez demander à Quinn si je n'ai pas dit la vérité.

— C'est Quinn qui vous a procuré le pistolet ?

— Non. Il s'était endormi, la tête sur la table. Je l'ai laissé là. Le garçon m'a dit qu'on le ramènerait chez lui.

— Et le pistolet ?

— J'y viens, dit-elle en rougissant. Nous étions venus là parce que Quinn m'avait déclaré qu'on y rencontrait des gangsters. Quand il s'endormit je parlai avec un homme qui n'avait pas très bonne mine... et, pendant tout le temps, je sentais en moi le désir de ne pas rentrer à la maison, de revenir chez vous, mais je n'avais pas de prétexte.

Dorothy était très rouge maintenant et parlait de façon embarrassée.

— Alors, reprit-elle, j'ai pensé que si... si j'étais dans une situation... dramatique, vous me diriez de rester. Ainsi j'ai demandé à l'homme s'il pouvait me vendre un automatique ou me dire où je pourrais en acheter un. D'abord, il a éclaté de rire, puis, voyant que j'insistais, il s'est levé en disant qu'il allait essayer. Il est revenu, me disant que c'était possible. Combien pouvais-je payer ? Je n'avais pas beaucoup d'argent et j'offris mon bracelet. Méfiant, il dit qu'il fallait payer en espèces et je lui donnai ce qui me restait – douze dollars ; j'en gardai un pour le taxi. Alors il m'a donné l'automatique ; je suis venue et je vous ai raconté que j'avais peur de Chris...

Elle s'interrompt, poussant un soupir, heureuse d'en avoir fini.

— Ainsi, Chris ne vous a jamais importunée ?

— Si, mais il n’a pas insisté.

Elle posa ses deux mains sur mon bras et approcha son visage du mien.

— Il faut croire ce que je dis, Nick, murmura-t-elle. Je ne vous raconterais pas toutes ces choses humiliantes pour moi, si vous ne m’aviez pas demandé la vérité. Cela n’aurait aucun sens.

— Si je n’y crois pas, cela a pour moi un sens beaucoup plus sûr, répondis-je. Douze dollars pour un pistolet, ce n’est pas cher ! Mais laissons cela. Saviez-vous que Mimi devait voir Julia l’après-midi où la jeune fille a été assassinée ?

— Non. J’ignorais même que maman tentât de retrouver mon père. Ils ne m’ont pas dit, ce jour-là, qu’ils sortaient.

— Ils ?

— Oui. Chris est parti avec elle.

— À quelle heure ?

— Vers trois heures. Certainement après deux heures et demie car je me rappelle que j’avais un rendez-vous avec Elsie Hamilton et que je suis arrivée en retard.

— Sont-ils revenus ensemble ?

— Je ne sais pas. Ils étaient rentrés avant moi.

— À quelle heure êtes-vous rentrée ?

— Un peu après six heures. Nick, vous ne pensez pas qu’ils... Oh, je me souviens de quelque chose qu’elle a dit pendant que je m’habillais. Chris lui parlait et elle a répondu : « Si

je le lui demande, elle me le dira ! » de ce ton arrogant qu'elle prend quelquefois, comme si elle était reine de France.

— Que vous a-t-elle dit du meurtre ?

— Qu'elle avait découvert Julia mourante, qu'elle était bouleversée...

— Était-elle vraiment bouleversée ?

Dorothy secoua la tête.

— Non, un peu excitée seulement ; vous la connaissez.

Elle me considéra un moment en silence, puis :

— Vous ne pensez pas qu'elle ait été mêlée à ce meurtre ? dit-elle.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Je n'y avais pas songé ; je pensais plutôt à mon père. S'il l'a tuée c'est qu'il est fou.

— Il n'y a aucune raison pour que le meurtrier soit votre père... ou votre mère ; la police a l'impression que Morelli est coupable. Pourquoi Mimi voulait-elle retrouver votre père ?

— Pour lui demander de l'argent. Nous sommes ruinés : Chris a tout dépensé. Sans doute l'avons-nous tous aidé, mais il a eu la grosse part. Maman a peur qu'il la quitte si elle n'a plus d'argent.

— Comment le savez-vous ?

— Je les ai entendus se disputer.

— Croyez-vous qu'il l'abandonnerait ?

— J'en suis sûre.

Je tirai ma montre.

— Nous reprendrons cette conversation une autre fois, dis-je. Vous pouvez rester ici ce soir. Installez-vous et faites-vous monter à dîner. Il vaut mieux que vous ne sortiez pas.

Elle me regarda tristement, sans rien dire. Nora lui mit une main sur l'épaule.

— J'ignore quelles sont les intentions de Nick, Dorothy, dit-elle, mais s'il croit que nous devons aller dîner là-bas, c'est que cela vaut mieux. Il connaît son métier...

Dorothy sourit et se releva d'un bond.

— Certainement, s'écria-t-elle. Je ne serai plus aussi sotte. C'est idiot !

Je téléphonai au bureau pour que l'on montât le courrier. Deux ou trois lettres pour Nora, une pour moi, des cartes de Noël, une liste des personnes qui avaient téléphoné et un télégramme de Philadelphie.

NICK CHARLES.

The Normandie, New-York.

METTEZ-VOUS EN RAPPORT AVEC HERBERT MACAULAY POUR DISCUTER À QUELLES CONDITIONS VOUS CHARGERIEZ ENQUÊTE ASSASSINAT JULIA WOLF – STOP – J'ENVOIE À MACAULAY INSTRUCTIONS DÉTAILLÉES – STOP – SALUTATIONS.

CLYDE WYNANT.

Je plaçai le télégramme dans une enveloppe avec quelques lignes expliquant que je venais de le recevoir et je l'envoyai par messenger spécial au Bureau Central de Police.

X

— Es-tu sûr d'être assez bien pour aller là-bas ? me dit Nora dans le taxi.

— Sûr ! Qu'est-ce que tu penses de cette histoire que nous a racontée la petite ?

Elle hésita.

— Tu n'y crois pas ? dit-elle.

— Non... tant que je ne l'aurai pas vérifiée.

— Tu sais ce que tu as à faire, mais, personnellement, je crois qu'elle a tenté de dire la vérité, reprit Nora.

— Les gens qui essayent de dire la vérité racontent souvent les plus belles blagues, dis-je. Il n'est pas facile d'éviter le mensonge quand on s'y est habitué. Acheter un automatique dans un speakeasy, pour douze dollars ! Hum !

Nous demeurâmes silencieux pendant quelques secondes.

— Qu'est-ce qu'elle a cette petite ? demanda enfin Nora.

— Son père est fou, répondis-je, alors elle croit qu'elle est folle comme lui.

— Qu'en sais-tu ?

— Tu m'interroges : je réponds.

— Tu veux dire que tu fais cette supposition ?

— Je veux dire que c'est là mon idée : j'ignore si Wynant est réellement fou et si la petite a hérité sa folie, mais je suis

sûr que, dans son cœur, Dorothy répond oui aux deux questions, voilà !

Quand nous nous arrê tâmes devant le Courtland, Nora soupira :

— C'est terrible, Nick ! Quelqu'un devrait...

Je l'interrompis. Dorothy avait peut-être raison. Sans doute, en ce moment, faisait-elle une poupée de chiffons pour jouer avec Asta.

Nous nous fîmes annoncer par le téléphoniste et, après quelques minutes, on nous pria de monter. Mimi nous attendait sur le palier, devant l'ascenseur.

— Ces journaux, cria-t-elle ; j'étais affolée à l'idée que vous étiez mortellement blessé, Nick ! J'ai téléphoné deux fois : le standardiste n'a pas voulu me mettre en communication avec votre appartement ni me dire comment vous alliez !

Elle me tenait les mains.

— Je suis si heureuse que tout cela soit faux, Nick, mais naturellement, nous ne vous attendions pas ce soir... Vous êtes encore tout pâle ! Avez-vous vraiment été blessé ?

— Ce n'est rien, dis-je, une égratignure.

— Et vous êtes venu quand même ? C'est très flatteur, mais d'une imprudence folle !

Elle se tourna vers Nora.

— Êtes-vous sûre qu'il n'aurait pas dû garder le lit ?

— Il a insisté ; il voulait venir, répondit ma femme.

— Que les hommes sont idiots ! soupira Mimi, m’entourant les épaules de son bras. Ou bien ils font des montagnes de rien, ou bien ils n’attachent aucune importance aux choses sérieuses ! Entrez. Laissez-moi vous aider, Nick !

— Je n’en suis pas encore là ! protestai-je, mais elle insista pour m’installer dans un grand fauteuil, avec des coussins.

Jorgensen entra, me serra la main et me félicita d’avoir échappé si heureusement à la mort. Il se pencha et baisa la main de Nora.

— Je vais terminer les cocktails, dit-il, excusez-moi une minute.

— Je ne sais pas où est Dorothy, dit Mimi : elle doit bouder dans quelque coin. Vous n’avez pas d’enfants, n’est-ce pas ?

— Non, dit Nora.

— Vous ignorez de grandes joies, soupira-t-elle..., et tout le reste. Sans doute ne suis-je pas assez sévère pour les miens. Quand je gronde Dorothy, elle me regarde comme un monstre. Et voici l’autre. Gilbert ! vous vous souvenez de Mr. Charles ?

Gilbert Wynant avait deux ans de moins que sa sœur : un pâle jeune homme de dix-huit ans, blond, menton insignifiant, lèvres molles ; des yeux bleus très grands, aux longs cils, qui lui donnaient un air efféminé. J’espérais qu’il n’était plus le gamin pleurard que j’avais connu.

Jorgensen entra portant ses cocktails. Mimi insista pour que je raconte la scène de l’agression.

— Mais pourquoi est-il venu ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien ; la police non plus.

— J'ai lu quelque part, dit Gilbert, que, quand un criminel est accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis, il est beaucoup plus bouleversé qu'une autre personne. Est-ce vrai, Mr. Charles ?

— C'est vraisemblable.

— Excepté, reprit le jeune homme, quand il s'agit d'un crime important, qu'il serait fier d'avoir commis.

Je répondis que c'était probable.

— Ne vous croyez pas obligé de répondre à Gilbert, Nick, dit Mimi ; il passe son temps à lire.

Nora et Jorgensen étaient dans un coin, cherchant dans une pile de disques de gramophone.

— J'ai reçu un télégramme de Wynant, dis-je à Mimi.

Elle regarda autour d'elle pendant une ou deux secondes, puis se pencha vers moi.

— Qu'est-ce qu'il dit ? murmura-t-elle.

— Il veut que je me charge de l'enquête. Le télégramme a été envoyé de Philadelphie, cet après-midi.

Elle respirait péniblement.

— Allez-vous accepter ?

— J'ai envoyé le télégramme à la police.

Gilbert revenait, agitant à son tour le shaker, et nous versa des cocktails. Nora et Chris avaient placé sur l'appareil

un disque de Bach : *Petite fugue*. Mimi vida son verre et le présenta à Gilbert pour qu'il le remplît. Puis, le jeune homme s'assit près de moi.

— Est-ce que l'on peut reconnaître facilement les gens qui prennent des stupéfiants ? me demanda-t-il.

— Ce n'est pas toujours facile.

— Même s'ils sont intoxiqués ?

— Il y a plus de chances dans ce cas, mais l'on n'est pas toujours sûr qu'il s'agit de stupéfiants.

— Autre chose, dit-il. J'ai lu que lorsque l'on est frappé avec un couteau ou un poignard, l'on ne sent d'abord qu'un choc. Est-ce vrai ?

— Oui, si le coup est fort et le poignard aigu. Même chose pour une balle : on ressent d'abord comme un coup de poing ; la douleur vient quand l'air pénètre dans la plaie.

Mimi avala son troisième cocktail et dit :

— Gilbert, vos questions sont ridicules et déplacées après ce qui est arrivé aujourd'hui à Nick. Essayez plutôt de retrouver votre sœur. Vous connaissez ses amis, téléphonez.

— Elle est chez nous ! dis-je.

— Chez vous ?

La surprise de Mimi était presque naturelle.

— Elle est venue tout à l'heure nous demander si elle pouvait rester quelque temps au Normandie.

Mimi sourit et hocha la tête.

— Ces enfants ! murmura-t-elle en souriant.

Mais son sourire disparut tout de suite.

— Quelque temps ! reprit-elle.

Je fis oui de la tête.

Gilbert, qui attendait sans doute l'occasion de me poser quelque nouvelle question, ne s'intéressait pas à notre conversation.

Mimi sourit de nouveau.

— Je regrette que cette enfant soit venue vous importuner, mais je suis rassurée en sachant qu'elle est chez vous et non pas Dieu sait où. Elle aura fini de boudier quand vous rentrerez. Voulez-vous avoir la bonté de me la renvoyer.

Elle emplît mon verre.

— Vous avez été tous deux si gentils pour elle.

Je ne répondis pas.

— Mr. Charles, est-ce que les criminels, demanda Gilbert, les vrais criminels...

— La paix, Gilbert ! dit Mimi. Vous renverrez Dorothy, n'est-ce pas, Nick ?

Elle parlait d'un ton plaisant mais qui me fit penser tout de même à la réflexion de Dorothy sur la reine de France.

— Elle peut rester, si elle veut, dis-je ; Nora l'aime beaucoup.

Mimi me menaça de l'index.

— Vous la gâtez ! dit-elle. Je suppose qu'elle vous a raconté toutes sortes d'histoires sur sa mère ?

— Je crois qu'elle a parlé d'une... correction.

— Voilà ! dit Mimi tranquillement, comme si ma réponse apportait la preuve qu'elle attendait. Non, il faudra me la renvoyer, Nick !

Je vidai lentement mon verre.

— Alors ? fit Mimi.

— Alors, répondis-je, elle peut rester avec nous si ça lui plaît, Mimi.

— C'est ridicule ; sa place est ici ; je désire qu'elle revienne. Vous ne devriez pas encourager de pareilles sottises !

La voix était devenue plus sèche.

— Je n'interviendrai pas, dis-je : si elle veut rester, elle restera.

Les yeux bleus de Mimi étaient bien beaux quand elle était en colère.

— C'est ma fille, dit-elle ; elle est mineure ; vous avez été très gentil pour elle, mais vous ne l'êtes pas pour moi. Si vous ne la renvoyez pas, je ferai le nécessaire pour qu'elle revienne. Je préférerais n'en être pas réduite à cette extrémité, mais – elle se pencha vers moi et scanda les mots – elle reviendra !

— Vous voulez donc me chercher querelle, Mimi ? demandai-je.

Elle me regarda comme si elle allait me dire : je vous aime, murmurant :

— Est-ce une menace ?

— Faites-moi arrêter pour avoir séquestré votre enfant, pour détournement de mineure, dis-je.

— Et puis, fit-elle brusquement, d'une voix sourde, dites à votre femme de ne pas serrer Chris d'aussi près !

Nora, cherchant un disque avec Jorgensen, lui avait posé une main sur le bras. Ils se retournèrent tous deux, surpris.

— Nora, dis-je, M^{rs} Jorgensen ne veut pas que tu touches à son mari.

— Pardon, dit Nora.

Elle sourit à Mimi, me regarda et dit d'une voix très calme.

— Oh Nick, tu es tout pâle. Excusez-moi, M^{rs} Jorgensen, mais je crois qu'il est préférable que je ramène mon mari au Normandie. Il sera mieux dans son lit. Vous nous excuserez, n'est-ce pas ?

Mimi répondit qu'elle comprenait parfaitement. Pendant une demi-minute une exquise politesse régna dans la pièce.

— Eh bien, dit Nora, dans le taxi, que veux-tu maintenant ? Rentrer et dîner avec Dorothy ?

— Non, j'ai assez des Wynant pour le moment. Allons chez Max : j'ai envie d'escargots.

— Entendu. Tu as appris quelque chose ?

— Rien.

— Ce Chris est beau ! murmura Nora, beau ! que c'en est honteux !

— Comment est-il ?

— Une grande poupée !

Nous dînâmes chez Max. Quand nous rentrâmes au Normandie, Dorothy n'était plus là : je m'y attendais un peu.

Nora demanda au standard si elle avait laissé un message. Rien.

— Alors ? dit-elle.

Il n'était pas dix heures.

— Ce n'est rien, dis-je, elle va arriver sur le coup de trois heures du matin... avec une mitrailleuse, cette fois, qu'elle aura achetée chez Childs.

— Qu'elle aille au diable, dit Nora. Couche-toi !

XI

Ma blessure allait beaucoup mieux quand Nora m'éveilla, le lendemain matin, vers midi.

— Notre ami de la police est ici, dit-elle ; il t'attend. Comment vas-tu ?

— Mal. Il y a bien trois mois que je ne me suis pas couché sans être complètement saoul ; ce doit être ça !

Guild, un verre en main, se leva quand j'entrai au salon, et sourit.

— Eh bien, Mr. Charles, vous avez l'air en forme, ce matin ?

Je lui serrai la main. Oui, je me sentais bien mieux.

— Tout de même, dit-il, les sourcils froncés, vous n'auriez pas dû me jouer un tour pareil...

— Quel tour ?

— Vous êtes sorti hier soir pour aller voir des gens alors que j'avais remis notre entretien pour ne pas vous fatiguer. Je croyais que vous me réserviez la priorité.

— Je n'y ai pas pensé, dis-je, excusez-moi. Avez-vous vu le télégramme de Wynant ?

— Oui. On recherche l'homme à Philadelphie.

— Quant à l'automatique, expliquai-je je...

Il m'arrêta.

— Quel automatique ? Ce n'en est pas un : le percuteur est brisé, l'intérieur est rouillé. On ne s'est pas servi de cette arme depuis au moins six mois... ou je suis le pape de Rome ! Ne perdons pas notre temps à parler de ça.

J'éclatai de rire.

— Cela explique pas mal de choses, m'écriai-je. J'ai enlevé ce pistolet à un ivrogne qui prétendait l'avoir acheté dans un speakeasy, pour douze dollars. Je comprends maintenant.

— Que votre ami se méfie : la prochaine fois on lui vendra sans doute l'Hôtel de Ville ! Mr. Charles, entre nous, est-ce que vous allez vous occuper de l'affaire Wolf, oui ou non ?

— Vous avez vu le télégramme de Wynant ?

— Oui, alors vous ne marchez pas ?

— Je ne suis plus détective.

— Je sais, mais je pose de nouveau la question : oui ou non ?

— Non.

Il demeura quelques secondes pensif.

— Alors je vais poser la question d'une autre façon : est-ce que l'affaire vous intéresse ?

— Oui, puisqu'il s'agit de personnes que je connais.

— C'est tout ?

— Oui.

— Et vous ne consentiriez pas à vous en occuper... plus activement.

La sonnerie du téléphone vibra. Nora se leva pour répondre.

— En fait, dis-je, je n'en sais rien. Si l'on continue à me poursuivre ainsi, je ne vois pas où cela va s'arrêter.

— Je le vois, fit Guild, hochant la tête, j'aimerais vous voir intervenir, du bon côté, s'entend !

— Vous voulez dire que je ne devrais pas travailler pour Wynant ? Est-il coupable ?

— Je n'en sais rien, Mr. Charles, mais il ne paraît pas disposé à nous aider.

— Téléphone, Nick ! appela Nora.

Herbert Macaulay était à l'autre bout du fil.

— Allo, Charles. Comment allez-vous ?

— Mieux, merci.

— Avez-vous reçu des nouvelles de Wynant ?

— Oui.

— J'ai une lettre de lui. Il dit qu'il vous a télégraphié. Êtes-vous assez bien pour...

— Oui, je suis levé ; si vous êtes à votre bureau cet après-midi je passerai.

— Entendu, je serai ici jusqu'à six heures.

Je retournai au salon. Nora invitait Guild à luncher tandis que nous prendrions notre petit déjeuner. Il accepta. Je réclamai un whisky. Nora alla téléphoner pour le déjeuner et me versa à boire.

— Vous avez là une femme de premier ordre, Mr. Charles, dit le policier.

J'approuvai de la tête.

— Si les circonstances vous poussent dans cette affaire, comme vous dites, reprit Guild, j'aimerais vous voir travailler d'accord avec nous.

— Moi aussi.

— C'est entendu. Vous ne vous souvenez pas de moi, Mr. Charles ; quand vous étiez à New-York, j'étais simple policeman, dans la Quarante-troisième rue.

— Je me disais bien que je vous avais vu quelque part ! répondis-je poliment. Vous portiez l'uniforme, c'est pour cela que je ne vous ai pas reconnu tout de suite.

— Sans doute. J'espère, en tout cas, que vous ne me cacherez rien de ce que vous savez sur cette affaire.

— Je n'en ai pas l'intention ; je ne sais pas grand'chose et j'ignore jusqu'où vous avez poussé votre enquête. Je n'ai pas vu Macaulay depuis le jour du meurtre et je n'ai pas lu les journaux.

Le téléphone sonna de nouveau et Nora alla répondre.

— Ce que nous savons n'a rien de mystérieux, reprit le policier, et, si vous avez la patience de m'écouter, je vous dirai tout. Mais, auparavant, je voudrais vous poser une question. Quand vous avez vu M^{rs} Jorgensen, hier soir, lui avez-vous parlé du télégramme de son mari ?

— Oui, et j'ai ajouté que je l'avais envoyé au Bureau Central de Police.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Rien. Elle m'a posé des questions. Elle voudrait retrouver Wynant.

Guild ferma un œil et pencha sa tête sur l'épaule.

— Est-ce que vous pensez que ces deux-là sont d'accord ? dit-il.

Il leva la main.

— Comprenez-moi bien, ajouta-t-il, j'ignore pourquoi ils le seraient ; je vous pose simplement la question.

— Tout est possible, dis-je, mais j'ai l'impression qu'ils ne sont pas d'accord.

— Je suis de cet avis, reprit Guild, mais il y a pourtant deux ou trois points délicats... comme dans toute affaire de ce genre, M^r Charles.

Il soupira.

— En bref, voici ce que nous savons. Si vous pouvez ajouter quelques petits renseignements, ne craignez pas de m'interrompre, je vous en serai très reconnaissant.

« Vers le 3 octobre dernier, Wynant a informé Macaulay qu'il devait quitter New-York. Il n'a pas dit à l'avocat où il allait mais celui-ci pense que l'inventeur est parti pour travailler à quelque nouvelle découverte, dans un coin tranquille. Julia Wolf a confirmé le fait et déclaré que Wynant s'était retiré quelque part dans les montagnes Adirondacks. Un peu plus tard, elle a prétendu qu'elle n'en était pas sûre du tout.

— Savait-elle de quelle invention il s'agissait ?

Guild secoua négativement la tête.

— Non, dit-il ; si l'on en croit Macaulay, il était question d'une découverte nécessitant des frais importants puisque Wynant avait demandé à son avocat de liquider pour lui des titres et de déposer les sommes correspondantes dans une banque.

— Macaulay a sans doute une procuration générale ?

— Oui, et quand Wynant voulait de l'argent il demandait que l'avocat l'envoyât en espèces.

— L'homme est un peu piqué, remarquai-je.

— Tout le monde le dit, mais il semble qu'il désirait couvrir ses traces : donc, pas de chèques. C'est aussi pour cette raison qu'il n'a pas emmené sa secrétaire et qu'il ne lui a pas révélé son adresse.

— Alors, il était dans la montagne, dans les Adirondacks ?

— Je dis ça, parce que, avec Philadelphie, ce sont les deux seules pistes que nous puissions suivre. L'homme est peut-être en Australie !

— Est-ce que Wynant a demandé de grosses sommes ?

— Je puis vous donner tous les détails.

Il tira de sa poche un paquet de papiers salis et froissés, choisit une enveloppe un peu plus sale que le reste et remit la liasse dans sa poche.

— Le jour qui a suivi son entretien avec Macaulay, reprit Guild, il a touché lui-même, à la banque, cinq mille dollars en espèces. Le 28 octobre, Macaulay touche encore cinq mille,

et deux mille cinq cents le 6 novembre, mille le 15, sept mille cinq cents le 30, mille cinq cents le 6 décembre, mille le 18 et cinq mille le 22, la veille du jour où Julia Wolf a été tuée.

— Une trentaine de mille, dis-je, ce n'est pas mal !

— Vingt-huit mille cinq cents exactement, répondit le policier en remettant l'enveloppe dans sa poche. Mais tout cet argent n'était pas disponible à la banque. Après le premier prélèvement, Macaulay a vendu des titres appartenant à son client pour alimenter le compte. J'ai la liste de ces titres, si ça vous intéresse ?

— Non. Comment remettait-il l'argent à Wynant ?

— Celui-ci écrivait à Julia quand il avait besoin d'une certaine somme et la jeune fille la demandait à l'avocat qui a des reçus signés de la secrétaire.

— Mais comment faisait-elle parvenir les sommes à son patron ?

Guild hocha la tête.

— Elle déclarait à Macaulay que Wynant lui fixait des rendez-vous, mais l'avocat est persuadé que Julia connaissait l'adresse de Wynant malgré qu'elle l'ait toujours nié.

— Peut-être avait-elle encore le dernier versement de cinq mille dollars quand elle a été tuée ? demandai-je.

— Cela pourrait nous faire penser au vol comme mobile du crime, dit Guild fermant les yeux – excepté si Wynant l'a tuée en venant prendre la somme.

— Ou si quelqu'un – ayant assassiné Julia pour une autre raison – a trouvé l'argent et a pensé qu'il valait mieux ne pas le laisser traîner, suggérai-je.

— Oui, fit le policier, ces choses-là arrivent. Parfois même la personne qui découvre le cadavre le fouille avant de donner l'alarme...

Il leva la main.

— Bien entendu ! s'écria-t-il, avec une dame comme M^{rs} Jorgensen, il n'en est pas question et j'espère que vous n'allez pas penser...

— Elle n'était d'ailleurs pas seule ! interrompis-je.

— Le téléphone ne fonctionnait pas et le garçon de l'ascenseur a ramené le gérant au rez-de-chaussée pour qu'il pût téléphoner de son bureau. M^{rs} Jorgensen a donc été seule pendant quelques minutes, mais je ne veux pas dire qu'elle ait rien fait d'irrégulier. Une dame comme elle...

— Pourquoi l'appareil téléphonique était-il hors d'usage ? demandai-je.

La sonnette de la porte vibra.

— C'est assez étrange, répondit le policier. L'appareil...

Il se tut : un garçon apportant la table servie.

— Le récepteur, reprit Guild quand le garçon eut quitté la pièce, était fracassé par une balle, à la base, près du micro.

— Un accident ?

— Je ne sais pas. Le projectile était un 32 comme ceux qui avaient tué Miss Wolf. L'assassin a-t-il d'abord manqué sa

victime ? Ou bien avait-il l'intention de rendre l'appareil inutilisable ? C'est, en tout cas, un moyen un peu bruyant.

— Mais cela me fait penser que l'on a dû entendre les détonations.

— Ah oui ! soupira le policier ; l'immeuble est plein de types qui affirment aujourd'hui avoir entendu. Seulement ils n'ont pas bougé ce jour-là et Dieu sait quelles contradictions se dégagent de leurs dépositions à retardement.

— C'est toujours la même chose, dis-je.

— Je le sais bien, reprit Guild qui parlait la bouche pleine. Où en étais-je ? Ah, oui ! je parlais de Wynant. Il a donné congé de son appartement et a déposé tout ce qu'il possédait au garde-meuble. Nous avons vainement examiné tout ça, sans résultat ; rien qui pût nous aider à trouver où il était allé et dans quelle intention. Même résultat dans son magasin de First Avenue qui a été fermé depuis le jour de son départ, excepté que Julia s'y rendait une ou deux fois par semaine pour voir s'il y avait du courrier dans la boîte. Celui qui a été reçu depuis l'assassinat de Miss Wolf ne nous apprend rien.

Il sourit en regardant Nora.

— Tout ceci doit vous paraître bien ennuyeux, M^{rs} Charles.

— Pas du tout ! protesta Nora, j'écoute avec le plus grand intérêt ; ne voyez-vous pas que je suis assise au bord de ma chaise, tant cela...

— Je croyais que les femmes aimaient surtout dans les enquêtes policières, un peu plus de couleur, le côté mystère et roman. En tout cas, nous n'avons pas retrouvé Wynant qui a téléphoné à Macaulay vendredi dernier, lui donnant rendez-

vous à deux heures dans le hall du Plaza. Macaulay n'étant pas à son bureau, il a prié qu'on lui transmitt le message.

— Macaulay était ici, dis-je, il déjeunait avec moi.

— C'est ce qu'il m'a dit aussi. Quand il est arrivé au Plaza, vers trois heures, Wynant n'était plus dans le hall ; il n'était pas inscrit sur le registre de l'hôtel. L'avocat a tenté de le décrire au personnel mais personne ne l'a vu. Macaulay téléphone à son bureau : Wynant n'a pas donné signe de vie. Alors il téléphone à Julia Wolf qui prétend ignorer que Wynant soit à New-York. L'avocat pense qu'elle ment car il lui a remis la veille cinq mille dollars pour son patron et qu'il imagine que celui-ci est venu chercher l'argent. Alors il raccroche et va à ses affaires.

— Quelles affaires ? demandai-je.

Guild s'arrêta de mâcher.

— Cela pourrait nous intéresser, dit-il, je m'en occuperai. Rien ne semblait indiquer qu'il pût être compromis mais il vaut mieux connaître l'alibi de tous ces gens-là.

— Je ne vois rien de compromettant, repris-je, mais il est l'avocat de Wynant, et il en sait probablement beaucoup plus long qu'il n'en veut déclarer.

— Sûr, fit Guild, je comprends ça, c'est son métier. Revenons à la jeune fille. Peut-être Julia Wolf n'était-il pas son véritable nom ? Nous avons fait des recherches et découvert que ce n'était pas le genre de femme à qui l'on confie le manie-ment de sommes importantes – mais Wynant ignorait peut-être cela.

— Déjà condamnée ?

— Deux ans avant d'être engagée par Wynant elle a été condamnée à six mois, à Cleveland, sous le nom de Rhoda Stewart.

— Est-ce que l'inventeur était au courant ?

— Sais pas. Non, sans doute, puisqu'il lui a confié tant d'argent, mais sait-on jamais. Il était fou d'elle ! D'autre part elle courait pas mal avec Shep Morelli et sa bande.

— Avez-vous quelque preuve contre Morelli ?

— Pas pour le meurtre de Julia, dit-il comme à regret, mais nous le recherchions pour d'autres affaires.

Il fronça les sourcils.

— Je voudrais bien savoir, murmura-t-il, ce qui l'a poussé à venir vous voir.

— Je vous ai dit tout ce que je savais, répondis-je.

— Je n'en doute pas, allez-vous porter plainte contre lui ?

— Non, à moins que cela vous soit utile.

Il secoua la tête et me regarda curieusement.

— Non, nous avons pour le moment assez de griefs contre lui.

— Vous parliez de Julia Wolf, dis-je.

— Oui. Nous avons découvert qu'elle découchait assez souvent, parfois deux ou trois nuits de suite. Peut-être était-ce quand elle rencontrait Wynant. Nous l'ignorons, mais il nous a été impossible de rien trouver infirmant la déclaration de Morelli qui prétend n'avoir pas vu Julia depuis près de trois mois. Qu'en pensez-vous ?

— Qu'il y a trois mois environ que Wynant est parti, répondis-je. Cela peut être une coïncidence ou un indice.

Nora entra. Harrison Quinn m'appelait au téléphone.

Il me parla de titres que je l'avais chargé de vendre.

— Avez-vous vu Dorothy Wynant ? demandai-je.

— Non, mais j'ai rendez-vous avec elle au Palma, cet après-midi. Elle m'a dit de ne pas vous en parler. Et l'affaire que je vous ai proposée, Nick ? Vous perdez de l'argent. Nous allons à l'inflation, paraît-il et ce sera un fait acquis dès la réunion du Congrès.

— Entendu ; achetez-moi des Dome Mines à 12 et demi.

Il se souvint brusquement que les journaux avaient parlé de ma blessure.

— Pas de ping-pong avant quelques jours, alors, dit-il. À propos, vous deviez aller à une générale ce soir ; si vous ne faites rien de vos cartes...

— Si, nous y allons, répondis-je, merci tout de même !

Il éclata de rire, dit au revoir et raccrocha.

Un garçon emportait la table du déjeuner quand je revins au salon. Guild était confortablement installé sur le canapé, écoutant Nora.

— ... Obligés de partir chaque année pour Noël, parce que ma famille nous importune à cette époque-là et Nick est furieux ! disait ma femme.

Asta léchait ses pattes dans un coin.

Guild tira sa montre.

— J’abuse, dit-il, je n’avais pas l’intention...

— Nous en étions au meurtre, coupai-je, m’asseyant près de lui.

— Oui ; il s’accota contre les coussins ; c’était le vingt-trois, un vendredi, un peu avant trois heures de l’après-midi puisque c’est à cette heure-là que M^{rs} Jorgensen a trouvé Julia. Il est difficile de savoir depuis combien de temps la jeune fille était là en train de mourir. Elle a répondu au téléphone – qui fonctionnait – vers deux heures trente, quand M^{rs} Jorgensen l’a appelée et elle était encore indemne vers trois heures quand Macaulay a téléphoné à son tour.

— J’ignorais que M^{rs} Jorgensen ait téléphoné, dis-je.

— Nous l’avons vérifié, dit le policier, l’employé du standard du Courtland a inscrit la communication de M^{rs} Jorgensen à trois heures.

— Qu’est-ce que Mimi a déclaré ?

— Qu’elle a demandé à Julia où était Wynant, que Miss Wolf a répondu qu’elle l’ignorait, que, croyant à un mensonge, elle lui avait demandé si elle pouvait venir la voir, et que Julia avait accepté. Elle y est donc allée. Le personnel de l’immeuble ne se souvient pas d’avoir vu quelqu’un entrer ou sortir de chez Miss Wolf. L’arme n’a pas été retrouvée. Aucun signe d’effraction. Pas de désordre dans la pièce. Julia portait au doigt une bague, ornée de diamants, qui vaut plusieurs centaines de dollars. Son sac contenait un peu d’argent. Les valets de l’étage connaissent Wynant et Morelli : ils déclarent n’avoir vu ni l’un ni l’autre depuis longtemps. L’échelle de sûreté pour l’incendie ne paraît pas avoir été utilisée. Voilà !

Il étendit les mains, la paume vers le plafond.

— C'est tout, dit-il.

— Pas d'empreintes, digitales ?

— Les siennes, celles des domestiques.

— Aucun renseignement par les amis de Julia ?

— Elle ne semblait pas en avoir.

— Et Nunheim, celui qui l'a reconnue comme étant amie de Morelli ?

— Il la connaissait de vue, il a remarqué la photographie dans les journaux.

— Qui est ce Nunheim ?

— Nous le connaissons bien.

— Vous ne me cachez rien, j'espère, dis-je, après m'avoir fait promettre que je vous dirais tout.

— Si vous voulez garder cela pour vous, je puis vous dire que Nunheim travaille pour nous, de temps à autre.

— Ah !

— Voilà, soupira le policier, nous ne savons pas autre chose. Est-ce suffisant ?

— Non.

Il me regarda quelques secondes sans parler.

— Quoi encore ? fit-il enfin.

— Cette bague, demandai-je, était-ce une bague de fiançailles ?

— Elle la portait à l’annulaire, en tout cas, répondit-il. Pourquoi ?

— Il serait intéressant de savoir qui l’a achetée. Je vais voir Macaulay cet après-midi. S’il y a du nouveau je vous téléphonerai. Tout cela a l’air d’accuser Wynant...

— Hum ! grogna Guild.

Il serra la main de Nora, la mienne, et nous remercia longuement pour le whisky, le déjeuner, notre hospitalité, notre gentillesse, etc....

Puis il s’en alla.

— Je ne voudrais pas suggérer que c’est à cause de ton charme qu’il s’est mis en frais, dis-je à Nora, mais j’ai l’impression que ton amoureux se fout de nous.

— Alors, dit-elle, tu en es là ! Jaloux d’un policier !

XII

La lettre de Clyde Wynant à Macaulay était longue, dactylographiée sur des feuillets de papier blanc sans en-tête et datée de Philadelphie, le 26 décembre 1932.

« Cher Herbert,

« Je télégraphie à Nick Charles qui, vous vous le rappelez sans doute, a travaillé pour moi il y a quelques années. Il est en ce moment à New-York et je lui demande de se mettre en rapport avec vous au sujet de l'horrible mort de Julia. Je désire que vous fassiez tout ce qui sera possible (ici une ligne avait été effacée par des x et des m et il était impossible de la déchiffrer) pour le persuader de rechercher et de découvrir le meurtrier. Acceptez ses conditions, quelles qu'elles soient.

« Voici quelques détails qui pourront être utiles à Charles. Je ne suis pas d'avis qu'il en informe la police mais il en fera à sa tête : je lui donne carte blanche, j'ai en lui la plus grande confiance. Peut-être même serait-il préférable de lui montrer cette lettre que je vous demande de brûler ensuite.

« Voici les faits :

« Quand j'ai rencontré Julia, jeudi soir, pour qu'elle me remît les mille dollars que j'avais demandés, elle m'avertit qu'elle désirait me quitter. Elle prétendit que son état de santé l'inquiétait et que son médecin l'avait engagée à se reposer, ce qu'il lui était possible de faire maintenant, puisque la succession de son oncle venait d'être liquidée. Elle ne m'avait jamais auparavant entretenu de l'état de sa santé et je pensai qu'elle me cachait la vraie raison qui motivait son départ. J'ai

vainement tenté de la faire parler mais elle a répété les mêmes raisons. J'ignorais que son oncle fût mort, à Chicago. Sans doute est-il possible de vérifier le fait. J'ai dû abandonner tout espoir de la faire rester et il fut entendu entre nous qu'elle quitterait son emploi à la fin du mois. Elle m'a paru inquiète et apeurée malgré ses protestations. Je fus tout d'abord contrarié de la voir me quitter, puis, à la réflexion, je me dis que je ne pourrais plus désormais avoir confiance en elle puisque j'avais l'impression qu'elle mentait.

« Je voudrais que vous disiez également à Charles que, quoi que l'on en puisse penser, Julia et moi (*ne sommes* était légèrement raturé) *n'étions* plus l'un pour l'autre, au moment de sa mort, qu'un patron et une secrétaire et ceci, depuis plus d'un an, d'un commun accord.

« D'autre part, j'aimerais qu'une enquête discrète fût menée pour tenter de découvrir la résidence et les faits et gestes de Victor Rosewater avec qui j'ai eu, il y a quelques années, les difficultés que vous savez. D'autant que les expériences que je poursuis actuellement ont quelque rapport avec l'invention dont il a réclamé les droits. Je crois que cet homme est assez fou pour avoir tué Julia si celle-ci a refusé de lui dire où j'étais.

« Quatrièmement, et ceci est très important, est-ce que mon ex-femme a rencontré Rosewater ? Comment a-t-elle appris que je poursuivais les expériences que j'avais entreprises jadis avec l'aide de Rosewater ?

« Cinquièmement, la police doit être convaincue sans retard que je ne puis rien lui apprendre sur l'assassinat de façon qu'elle ne tente pas de me retrouver – ce qui me gênerait extrêmement dans mon travail. Le moyen le plus efficace

d'éviter toute enquête me concernant consiste donc à élucider le mystère de l'assassinat dès que possible.

« Je resterai en rapport avec vous et si, entre temps, quelque circonstance fortuite nécessite de votre part une communication impérative, insérez dans le *Times* les trois mots suivants :

« *Abner : Oui : Bunny.*

« Je ferai immédiatement le nécessaire pour communiquer avec vous. J'espère que vous comprenez toute l'importance qu'il y a à persuader Charles de s'occuper de cette affaire, puisqu'il connaît déjà Rosewater et la plupart des personnes qui y ont été mêlées.

« Votre dévoué

CLYDE WYNANT. »

Je posai la lettre sur le bureau de Macaulay.

— Je ne me souviens pas des griefs de Rosewater, dis-je.

— Il s'agissait d'un système de cristallisation. Je puis vérifier, j'ai le dossier, répondit Macaulay, examinant, les sourcils froncés, le premier feuillet de la lettre.

« Wynant dit qu'elle lui a remis mille dollars ce soir-là et je lui en avais donné cinq mille pour lui ; c'est la somme qu'elle m'avait réclamée de sa part.

— Quatre mille dollars pour la succession de l'oncle de Chicago, suggérai-je.

— Ça en a tout l'air. Je n'aurais jamais pensé qu'elle le volât ainsi. Il faudra que je vérifie pour les autres sommes que je lui ai versées.

— Saviez-vous qu'elle avait été condamnée, à Cleveland, pour je ne sais quelle escroquerie ?

— Non.

— C'est la police qui me l'a appris. Sous le nom de Rhoda Stewart. Où Wynant l'a-t-il connue ?

— Je n'en sais rien.

— Rien de ses origines, de ses parents ?

Il secoua négativement la tête.

— À qui était-elle fiancée ?

— Je ne savais pas qu'elle le fût, répondit l'avocat.

— Elle portait une bague ornée d'un diamant à l'annulaire.

— Je l'ignorais, dit-il.

Il ferma les yeux.

— Non, reprit-il, je ne me souviens pas d'avoir remarqué une bague de fiançailles.

Il posa les deux mains sur le dessus du bureau.

— En somme, y a-t-il quelques chances de vous décider à intervenir ?

— Bien peu ! répondis-je.

— Je m'en doutais, soupira Macaulay, tapotant la lettre du bout des doigts. Vous comprenez dans quel état il est. Qu'est-ce qui pourrait vous faire changer d'avis. Est-ce que, si je pouvais le persuader de vous voir, en insistant...

— Je veux bien le rencontrer, dis-je, mais il faudra qu'il parle plus franchement qu'il n'écrit.

— Vous voulez dire qu'il est peut-être l'assassin ? demanda Macaulay.

— Je n'en sais rien, répondis-je ; j'en sais moins que la police qui ne paraît pas avoir réuni assez de preuves pour l'arrêter.

— Le métier d'avocat n'est pas toujours plaisant, soupira Macaulay, je vais essayer de lui faire entendre raison, mais je sais bien qu'il m'enverra au diable !

— Où en sont ses finances ? demandai-je. Jouit-il de la même aisance qu'il y a quelques années.

— Presque. La crise ne l'a pas sérieusement affecté ; les pourcentages qu'il touche pour son procédé de fonte des métaux ont diminué mais sa « glassine » lui rapporte encore cinquante à soixante mille dollars par an...

Il s'interrompit pour demander brusquement.

— Est-ce que vous croyez qu'il n'est pas assez riche pour payer la somme que vous pourriez exiger ?

— Non.

Je pensais à autre chose.

— A-t-il des parents, en dehors de sa femme et ses enfants ?

— Une sœur, Alice Wynant, qui ne lui a pas adressé la parole depuis quatre ou cinq ans.

Je supposai qu'il s'agissait de la tante Alice que les Jorgensen n'étaient pas allés voir pour Noël.

— Pourquoi cette brouille ? demandai-je.

— Wynant avait déclaré au cours d'une interview que le Plan Quinquennal soviétique n'était pas nécessairement voué à l'échec. L'autre folle...

— Quelle famille ! m'écriai-je en riant.

— Oh, elle est encore plus folle que lui. Elle est incapable de se souvenir de la moindre chose. Quand son frère a été opéré de l'appendicite, Alice et Mimi allaient le voir à la clinique. Quelques heures après l'opération, quand elles virent en descendant du taxi, un corbillard qui sortait de la cour de la clinique, Alice devint très pâle, saisit le bras de Mimi : « Oh, s'écria-t-elle, j'espère que ce n'est pas... comment s'appelle donc votre mari ? »

— Où vit cette toquée ?

— Dans Madison Avenue. Vous trouverez son nom dans l'annuaire, mais...

— Je n'ai pas l'intention de la voir...

La sonnerie du téléphone m'interrompit.

Macaulay avait pris le récepteur.

— Allo, oui... lui-même !...

Les muscles de son visage s'étaient subitement tendus et ses yeux s'étaient ouverts un peu plus grands.

— Où ? Oui.

Il regarda sa montre-bracelet.

— Entendu, je vous verrai à la gare.

Il raccrocha.

— C'est le lieutenant Guild, dit-il. Wynant a tenté de se suicider à Allentown, en Pennsylvanie.

XIII

Dorothy et Quinn étaient assis devant le bar du Palma quand j'entrai. Ils ne me virent pas jusqu'à ce que je fusse derrière eux. Je criai : « Hello ! » Dorothy portait le tailleur bleu que je lui avais toujours vu.

Elle me regarda puis se tourna vers Quinn et rougit brusquement.

— Vous le lui avez dit ! fit-elle d'un ton de reproche.

— Elle est gentille, n'est-ce pas ! dit Quinn. J'ai acheté les actions dont vous m'avez parlé au téléphone. Vous allez me dire quels autres titres je dois vous acheter et ce que le barman va vous servir !

— Drôle d'invitée, murmurai-je, tourné vers la jeune fille. Vous filez sans laisser seulement un mot !

Elle me regarda en face : les égratignures qui marquaient son visage avaient pâli ; ses lèvres n'étaient plus enflées.

— J'ai eu confiance en vous, dit-elle, comme si elle allait éclater en sanglots.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le savez ! reprit-elle. J'avais confiance en vous quand vous êtes partis pour dîner avec maman.

— Elle a été si gentille cet après-midi, intervint Quinn. Ne la grondez pas !

Il posa une main sur celle de Dorothy.

— Allons, chérie...

— Fermez ça ! coupa-t-elle, retirant sa main.

Puis, tournée vers moi :

— Vous comprenez parfaitement, dit-elle. Vous et Nora avez raconté à maman des histoires sur mon compte.

Je commençai à comprendre.

— Elle vous a dit ça et vous avez marché ? demandai-je en riant. Après vingt ans de vie commune vous vous laissez encore prendre à ses mensonges ? Elle a dû vous téléphoner aussitôt après notre départ, car nous avons eu une petite discussion et nous avons quitté le Courtland presque tout de suite.

— Que je suis bête ! murmura-t-elle, tête basse.

Elle saisit mon bras à deux mains.

— Alors il faut aller voir Nora immédiatement ! s'écria-t-elle ; je dois m'excuser, j'ai été si sotte ; je mériterais...

— Bien sûr ! coupai-je, mais nous avons le temps ; buvons d'abord.

— Frère Charles, dit Quinn, j'ai une furieuse envie de vous serrer les deux mains. Vous avez jeté un rayon de soleil sur le chagrin de cette enfant.

Il vida son verre.

— Mais, continua-t-il, mieux vaut aller boire chez vous : c'est aussi bon et ça ne coûte rien !

— Pourquoi ne restez-vous pas ici, dit Dorothy.

Il éclata de rire et hocha la tête.

— Parce que, répondit-il, j'ai supporté votre mauvaise humeur pendant plusieurs heures et j'estime que j'ai aussi droit à une compensation.

Quand nous arrivâmes au Normandie, nous trouvâmes Nora en compagnie de Gilbert Wynant. Il embrassa sa sœur, me serra la main, puis celle de Quinn – quand il eut été présenté.

Dorothy s'embarqua immédiatement dans une suite de longues et incohérentes excuses à l'égard de Nora.

— Assez ! dit ma femme ; je n'ai rien à vous pardonner. Si Nick vous a dit que j'étais fâchée c'est encore un mensonge de ce sale Grec ! Ôtez votre manteau.

Quinn tourna le bouton de mise en marche de l'appareil de T.S.F. Quelqu'un dit à très haute voix qu'il serait, au coup de gong, exactement cinq heures trente-et-une minutes.

— Faites un peu le barman, dit Nora à Quinn, vous savez où sont les bouteilles !

Elle me suivit dans la salle de bains.

— Où as-tu trouvé la petite ? me demanda-t-elle.

— Dans un bar. Et Gilbert, que fait-il ici ?

Il est venu pour voir sa sœur ; elle n'est pas rentrée la nuit dernière.

— Est-ce qu'il a parlé de son père ?

— Non.

— Il ne sait pas, sans doute : Wynant a tenté de se suicider, à Allentown, en Pennsylvanie ; Guild et Macaulay sont

sur les lieux. Je ne sais si je dois apprendre la nouvelle à ces enfants. Est-ce que Mimi aurait envoyé Gilbert ?

— Je ne pense pas, fit Nora, mais...

— Je me le demande aussi. Est-il ici depuis longtemps ?

— Une heure environ. C'est un drôle de type. Il apprend le chinois, et écrit un livre intitulé *Science et Foi*.

— Tu n'es pas un peu saoule ? demandai-je, inquiet.

— Pas très !

Nous regagnâmes le salon où Quinn et Dorothy dansaient au son de *Eadie Was a Lady* joué par la radio.

Gilbert posa le magazine qu'il regardait et dit poliment qu'il espérait que j'étais entièrement remis des suites de ma blessure.

— Je n'ai jamais été blessé, poursuivit-il ; j'ai à plusieurs reprises, tenté de me faire du mal, mais sans résultat. Cela me rendait nerveux et me faisait transpirer. Je n'y comprends rien, je suis si jeune, Mr. Charles. J'aimerais tant vous parler, vous poser des questions.

— Quelles questions ? que désirez-vous savoir ?

— Mille choses différentes. Par exemple je me documente en ce moment sur l'anthropophagie – pas en Afrique ou en Nouvelle-Guinée, mais aux États-Unis. Connaissez-vous des cannibales ?

— Il n'y en a plus aujourd'hui, que je sache ! répondis-je.

— Il y en a donc eu ?

— Très peu, avant que la vie de notre pays fût stabilisée. Je vais vous en donner un exemple.

J'allai à une petite bibliothèque portative posée dans un coin du salon et j'en tirai un volume des *Causes Criminelles Célèbres*.

— Voici, dis-je ouvrant le livre. Lisez ceci, il n'y en a que trois ou quatre pages.

ALFRED G. PACKER, LE « MANGEUR D'HOMMES » QUI
TUA SES CINQ COMPAGNONS DANS LES MONTAGNES
DU COLORADO, LES DÉVALISA ET DÉVORA LEUR
CHAIR.

« Vers la fin de l'automne de 1873 une bande de vingt pionniers quitta Salt Lake City pour rechercher des gisements d'or dans la région de San Juan. Pleins d'espoir au début de leur voyage, les aventuriers, tandis que les semaines s'écoulaient, ne découvraient que des pays sauvages et déserts. Ils ne tardèrent pas à perdre courage et à se persuader qu'ils n'échapperaient pas à la mort lente par privation de nourriture »...

Tandis que Gilbert lisait, je me préparai un whisky et Dorothy cessa de danser pour venir me rejoindre.

— Est-ce qu'il vous plaît ? fit-elle en me montrant Quinn d'un mouvement de la tête.

— Oui, c'est un brave garçon.

— Si l'on veut, mais il est bête. Vous ne m'avez pas demandé où j'avais passé la nuit-dernière. Ça vous est égal, n'est-ce pas ?

— Ça ne me regarde pas.

— J'ai cependant découvert quelque chose qui pourrait vous intéresser.

— Quoi ?

— J'ai couché chez tante Alice. Elle est un peu folle, mais si gentille. Elle m'a dit que mon père lui avait écrit, aujourd'hui même, lui disant de se méfier de maman.

— Comment ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas vu la lettre. Tante Alice l'a déchirée. Elle était fâchée avec mon père depuis plusieurs années. Elle dit qu'il est communiste et que les communistes ont tué Julia et tueront papa, parce qu'il a divulgué un secret qui leur appartenait.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ne m'en veuillez pas, dit-elle ; je vous répète ses paroles. Je vous ai prévenu : elle est folle.

— Vous a-t-elle dit que ces menaces étaient contenues dans la lettre ?

— Non. Elle ne m'a parlé que d'un avertissement : se méfier de maman et de ceux qui l'entourent ; nous autres, sans doute.

— C'est tout ce que vous pouvez vous rappeler ?

— C'est tout ce qu'elle m'a dit.

— D’où venait la lettre ?

— Tante Alice n’en savait rien ; par la poste aérienne en tout cas.

— A-t-elle pris cet avertissement au sérieux ?

— Elle a crié que mon père était un extrémiste et que tout ce qu’il pouvait dire ne l’intéressait pas.

— Et vous ?

Dorothy me regarda fixement pendant quelques secondes puis passa le bout de sa langue sur ses lèvres sèches.

— Je crois... hésita-t-elle.

Gilbert, le livre à la main, venait vers nous ; il paraissait déçu.

— Oui, c’est intéressant, dit-il, mais ce n’est pas un cas pathologique : ces gens-là mouraient de faim et le plus vigoureux pour survivre a dû...

— Si vous croyez ce que Packer raconte !

— Qu’est-ce ? demanda la jeune fille.

— Rien, répondit Gilbert ; quelque chose, dans ce livre.

— Racontez à votre frère l’histoire de la lettre, dis-je à Dorothy.

Elle répéta ce qu’elle m’avait dit. Quand elle se tut, le jeune homme eut une grimace d’impatience.

— C’est idiot, dit-il, maman n’est pas dangereuse. Elle souffre de ce que j’appelle un arrêt de développement.

Beaucoup d'entre nous ont un idéal ou une morale qui les dépasse. Maman n'a pas encore assez grandi pour arriver à niveau.

Il fronça les sourcils et rectifia sa pensée.

— Oui, après tout, elle pourrait être dangereuse, comme un enfant qu'on laisse jouer avec les allumettes.

Nora et Quinn dansaient.

— Que pensez-vous de votre père, Gilbert ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas vu depuis mon enfance. J'ai échafaudé une théorie en ce qui le concerne, mais il me manque beaucoup d'éléments. Je voudrais bien savoir surtout si...

— Il a tenté de se suicider, interrompis-je, aujourd'hui, à Allentown.

— Ce n'est pas vrai ! cria Dorothy d'une voix si aiguë que Nora et Quinn cessèrent de danser.

La jeune fille regarda son frère.

— Où est Chris ? demanda-t-elle.

Gilbert nous regarda tour à tour, rapidement.

— Idiote, fit-il, froidement, tu sais bien qu'il est avec la petite Fenton.

Dorothy ne semblait pas convaincue.

— Elle est jalouse de lui ! m'expliqua Gilbert. Encore des histoires où maman est mêlée.

— Est-ce que l'un de vous deux, demandai-je, connaît Victor Rosewater, celui qui a voulu faire un procès à votre père ?

Dorothy secoua négativement la tête.

Gilbert dit :

— Non. Pourquoi ?

— Une idée : je ne l'ai jamais vu non plus, mais son signalement correspond à celui de Chris Jorgensen !

XIV

Ce soir-là, nous assistâmes, Nora et moi, à la représentation d'ouverture du Radio City Music Hall. Après la première heure nous décidâmes que nous nous étions suffisamment ennuyés.

— Où allons-nous ? demanda ma femme.

— Où tu voudras. Si nous cherchions le Pigiron Club dont nous a parlé Morelli. Je crois que Studsy Burke t'amuserait ! Cet homme a été l'un des plus fervents spécialistes pour ouvrir les coffres-forts. Il se vante d'avoir cambriolé celui de la prison de Hagerstown où il faisait trente jours pour coups et blessures.

— Allons-y ! dit-elle.

Nous gagnâmes la Quarante-neuvième rue et, après nous être renseignés auprès de deux chauffeurs de taxi, d'un vendeur de journaux et d'un policeman, nous trouvâmes le speakeasy. Le portier répondit qu'il ne connaissait pas Mr. Burke mais qu'il allait voir. Quelques secondes plus tard, Studsy parut à la porte.

— Comment allez-vous, Nick ? fit-il ; entrez donc.

C'était un homme de taille moyenne, très vigoureux, avec une tendance à l'embonpoint ; la cinquantaine, mais paraissant avoir dix ans de moins. Le visage large, d'une laideur sympathique, le cheveu rare et incolore, un front étroit que la calvitie ne paraissait pas élargir. Il parlait d'une voix basse, qui grondait un peu.

Je lui serrai la main et le présentai à Nora.

— Marié ! s'exclama-t-il, non ! Alors vous allez goûter mon champagne ou ça ira mal.

Je l'assurai que cela n'irait pas mal et nous entrâmes. Son cabaret avait un air à la fois luxueux et négligé. Deux ou trois clients seulement. Nous nous assîmes à une table, dans un coin et Studsy donna au garçon des ordres précis sur l'endroit où il devait prendre la bouteille de champagne. Puis il me considéra longuement sans rien dire.

— Le mariage vous a fait du bien, conclut-il, se grattant le menton. Il y a si longtemps que je ne vous avais vu.

— Oui, longtemps, approuvai-je.

— Il m'a eu ! fit Studsy, tourné vers Nora, il m'a envoyé à l'ombre !

Elle rit doucement.

— Était-il bon détective ? demanda-t-elle.

— On le dit, mais je n'en sais trop rien. Quand il m'a eu nous avons boxé quelques rounds, mais j'étais mal parti... alors...

— C'est vous qui m'avez envoyé ce Morelli ? demandai-je.

— Vous savez comment sont tous ces étrangers, grognait-il, des excités, des hystériques. Je ne savais pas qu'il allait s'emballer comme ça. Il râlait parce que la police voulait l'accuser du meurtre de cette Julia Wolf. J'avais vu dans le journal que vous vous en occupiez, alors j'ai dit à Morelli d'aller vous voir. Qu'est-ce que vous lui avez fait, des grimaces ?

— Non, il a été repéré par la police et il a cru que je l'avais « donné ». Comment m'a-t-il trouvé ?

— Oh ! il a des amis et vous ne vous cachiez pas.

— Mais je n'habite pas New-York, je n'y étais que depuis quelques jours.

— Ah ! fit Studsy, et où vivez-vous maintenant ?

— San Francisco.

— Belle ville. Demandez à Morelli comment il vous a trouvé, c'est son affaire.

— Excepté que vous l'avez mis sur la piste.

— Oui, excepté ça, mais je voulais vous faire un peu de publicité. Il ne vous a pas blessé sérieusement ?

— Non, mais c'est gênant.

Le garçon arrivait, apportant le champagne. Nous le goûtâmes et déclarâmes qu'il était excellent. En réalité il était exécrable.

— Est-ce qu'il a tué Julia ? demandai-je à Studsy.

Il fit non de la tête, avec décision.

— Impossible ! déclarait-il.

— Il n'est pas long à appuyer sur la détente, pourtant ! remarquai-je.

— Je sais, ces étrangers sont tous hystériques, mais il était ici, cet après-midi-là.

— Tout le temps ?

— Tout le temps. Il y avait une petite fête au premier étage et je suis sûr qu'il n'a pas quitté la salle ; il peut le prouver.

— Alors, pourquoi était-il inquiet ?

— Je ne sais pas. On ne sait jamais avec ces étrangers.

— Hum ! murmurai-je ; il n'aurait pas envoyé un de ses amis rendre visite à Julia ?

— Je crois que vous vous trompez sur son compte, dit Studsy. Je connaissais cette femme ; elle est venue ici à plusieurs reprises, avec lui. Ils étaient bien ensemble mais pas au point d'en venir aux coups de revolver. Voilà mon idée.

— Est-ce qu'elle ne « prisait » pas ?

— Sais pas. Je l'ai peut-être vue en prendre une ou deux fois, mais sans doute pour faire comme lui.

— Qui voyait-elle ici, en dehors de Morelli ?

— Personne, répondit Studsy d'un air indifférent. Il y avait bien Nunheim qui semblait avoir le béguin, mais je crois qu'il en a été pour ses frais.

— C'est sans doute par lui que Morelli a appris mon adresse.

— Non. Morelli ne l'aime pas et mettra à profit la première occasion de le « sonner ». Pourquoi Nunheim aurait-il parlé. C'est un de vos amis ?

— Je ne le connais pas, répondis-je, mais j'ai entendu dire qu'il travaillait parfois pour la police.

— Ah ! merci !

— Merci pour quoi, je n'ai rien dit !

— Si, si, merci. Alors c'est Wynant qui a tué Julia ? demanda-t-il, changeant brusquement le sujet de la conversation.

— On le dit, mais je paye deux contre un qu'il est innocent.

Il hocha la tête.

— Je ne parie pas avec vous pour un truc de votre métier, dit-il en riant. Mais il y a une chose sur quoi je mettrais bien quelques dollars, c'est notre petit match de boxe quand vous m'avez arrêté ; je me demande si vous m'auriez aussi facilement maintenant. Quand vous vous sentirez mieux...

— Non, coupai-je en riant, je ne suis plus en forme.

— Moi non plus, j'engraisse tous les jours.

— D'ailleurs, ajoutai-je, je reconnais que j'ai eu la chance pour moi...

— Vous êtes gentil, et vous avez raison, murmura-t-il ; enfin puisqu'il n'y a rien à faire, laissez-moi remplir vos verres.

Nora me fit remarquer que nous avions décidé de ne pas rentrer trop tard et de ne pas – pour une fois – rentrer saouls. Nous quittâmes le Pigiron un peu après onze heures. Studsy nous accompagna jusqu'à un taxi et nous serra vigoureusement la main. Notre visite l'avait ravi.

Nous le remerciâmes de son accueil si cordial.

— Il est merveilleux, ce type, me dit Nora, dans le taxi. Pourquoi ne lui as-tu pas dit que tu avais lâché le métier.

— Il aurait cru que je lui racontais une histoire, expliquai-je ; pour un type comme lui, quand on est détective, c'est pour la vie, et je préfère mentir que de lui laisser croire que je mens. En tous cas, il a confiance en moi. Donne-moi une cigarette.

— Est-ce que tu disais la vérité en prétendant que Wynant n'avait pas tué Julia ?

— Je ne sais pas : c'est mon impression.

Un télégramme de Macaulay m'attendait au Normandie :
INDIVIDU N'EST PAS WYNANT ET N'A PAS TENTÉ DE SE
SUICIDER.

XV

Le lendemain matin, avec l'aide d'une dactylo, je mis à jour le courrier que j'avais laissé s'accumuler. Je parlai par téléphone à notre avocat de San-Francisco – nous voulions éviter la faillite de l'un de nos gros clients. La matinée entière s'écoula à travailler et, vers deux heures, j'éprouvai cette impression de soulagement de l'homme qui a accompli une tâche sérieuse et noblement gagné son déjeuner.

Nora avait une invitation pour l'après-midi : un bridge.

J'allai voir Guild avec qui j'avais, le matin, échangé quelques mots par téléphone.

— Ainsi, c'était une fausse alerte ? dis-je, après lui avoir serré la main.

— Absolument. Il ne s'agissait pas de Wynant. Vous savez comment cela se passe : nous avons prévenu la police de Philadelphie qu'il avait envoyé de là-bas, un télégramme, et nous avons radiodiffusé son signalement. Pendant une semaine tous les hommes grands, maigres et moustachus s'appelaient Wynant pour la plupart des habitants de l'État de Pennsylvanie. L'homme que l'on a trouvé grièvement blessé est un certain Barlow, charpentier ; il a été attaqué par un nègre qui voulait le dévaliser.

— Il aurait pu être blessé par quelqu'un qui eût fait la même erreur que la police.

— Vous voulez dire qu'on l'aurait pris pour Wynant ? Possible, mais cela ne nous aide pas.

— Est-ce que Macaulay vous a parlé de la lettre qu'il a reçue ? demandai-je.

— Oui, mais il n'a rien dit de son contenu.

Je lui racontai ce que je savais ; je lui parlai de Rosewater.

— Tiens ! fit-il, c'est intéressant.

Je parlai de la lettre reçue par la sœur de Wynant.

— Il écrit beaucoup ! remarqua Guild.

— J'y ai pensé, répondis-je. J'ai songé aussi que le signalement de Victor Rosewater, à quelques détails près, ressemble à celui de Chris Jorgensen.

Guild se renversa dans son fauteuil.

— Allez, fit-il, c'est un plaisir de vous entendre.

— Hélas, j'ai fini ! répondis-je.

Il leva la tête et fixa le plafond.

— Il y a quelque chose à faire ! murmura-t-il.

— Le charpentier d'Allentown a-t-il été blessé par un projectile de 32 ? demandai-je.

Il me regarda curieusement pendant quelques secondes, puis hocha la tête.

— Non, un 44. Qu'est-ce qui vous fait poser cette question ?

— Je cherche à bâtir le décor.

— Je comprends.

Il regarda de nouveau le plafond.

— L'alibi de Macaulay est vérifié, fit-il brusquement. Il était dans le bureau d'un certain Hermann, dans la Cinquante-septième rue entre trois heures cinq et trois heures vingt, c'est-à-dire pendant la période de temps qui nous intéresse.

— Pourquoi trois heures cinq ?

— Parce que nous avons retrouvé un nommé Caress, teinturier First Avenue, qui a téléphoné à Julia à trois heures cinq. Elle a dit qu'elle allait partir en voyage. Ainsi il faut situer la période intéressante entre trois heures cinq et trois heures vingt. Vous ne soupçonnez pas sérieusement Macaulay ?

— Je soupçonne tout le monde, répondis-je ; où étiez-vous vous-même entre trois heures cinq et trois heures vingt ?

Il éclata de rire.

— En fait, dit-il, je suis le seul qui n'ait pas un alibi facilement vérifiable : j'étais au cinéma.

— Est-ce que tous les autres ont un alibi ?

Il fit oui de la tête.

— Jorgensen a quitté le Courtland, avec sa femme, à trois heures moins cinq. Il est allé retrouver, dans un appartement de la Soixante-treizième rue, une jeune femme, Olga Fenton, et il est resté avec elle jusqu'à cinq heures – nous avons promis de n'en pas parler à M^{rs} Jorgensen. Nous connaissons l'emploi du temps de cette dernière. Dorothy a pris un taxi à trois heures et quart et a rejoint une amie à Goodman's. Le fils était à la Bibliothèque Publique – Bon Dieu ! il lit de drôles de bouquins ! – Morelli était dans un speakeasy. Et vous, où étiez-vous ?

— Je garde mon alibi pour la bonne bouche, répondis-je. Aucun de ceux que vous m'exposez ne paraît inattaquable, mais c'est normal : les vrais alibis ne le sont jamais. Et Nunheim ?

Guild sursauta.

— Pourquoi lui ?

— J'ai entendu dire qu'il avait eu un faible pour Julia.

— Qui vous a dit ça ?

— On me l'a dit.

Le policier fronça les sourcils.

— De source sûre ?

— Oui.

— Celui-là, fit Guild lentement, nous pouvons vérifier facilement l'emploi de son temps. Mais pourquoi vous inquiéter de tous ces gens-là. Vous ne croyez pas que Wynant soit coupable ?

Je lui proposai le pari offert la veille à Studsy.

— Deux contre un !

— C'est une idée ! grogna-t-il. Quel est votre candidat ?

— Je n'en suis pas encore là ! répondis-je. Je ne dis pas que Wynant est innocent ; je prétends que tout ne le désigne pas comme coupable certain.

— Et vous appuyez votre opinion d'un pari à deux contre un !

— Appelez ça une intuition si vous voulez.

— Je ne veux rien du tout. Je pense que vous êtes un as et suis prêt à vous écouter.

— J'ai surtout des questions à vous poser, dis-je, par exemple : combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où l'ascenseur a déposé M^{rs} Jorgensen devant la porte de Julia et l'instant où Mimi a sonné pour prévenir qu'elle entendait des gémissements ?

Guild demeura une fraction de seconde bouche bée avant de parler.

— Vous croyez qu'elle...

Il laissa sa phrase inachevée.

— Pourquoi pas ? Je voudrais aussi savoir où était Nunheim. J'aimerais connaître les réponses aux questions posées dans la lettre de Wynant ; savoir où sont passés les quatre mille dollars, différence entre la somme payée à Julia et celle remise à l'inventeur ; je voudrais aussi apprendre d'où venait la bague de fiançailles ?

— Nous faisons de notre mieux ! répondit Guild ; quant à moi, j'aimerais savoir pourquoi, s'il n'est pas coupable, Wynant ne vient pas nous renseigner et faire toute la lumière sur cette affaire.

— Peut-être craint-il que son ancienne femme réussisse à le faire interner dans un asile, remarquai-je. À propos, Macaulay est l'avocat de Wynant ; j'espère que vous ne l'avez pas cru sur parole quand il a déclaré que son client et le charpentier d>Allentown n'avaient rien de commun.

— Non. J'ai vu la victime, plus jeune que Wynant et bien différente des photos que nous avons emportées. Avez-vous quelque chose de particulier à faire cet après-midi ?

— Non.

Le policier se leva.

— Alors, je vais mettre quelques-uns de mes hommes sur les pistes dont nous venons de parler et nous pourrons sortir et faire quelques visites, dit-il.

— Entendu ! approuvai-je.

Guild sortit du bureau pour donner des ordres.

Un numéro du *Times* était jeté dans la corbeille à papiers. Je l'ouvris à la page des annonces. L'insertion dont avait parlé Wynant dans sa lettre y figurait.

« *Abner – Oui – Bunny.* »

Quand Guild revint, je lui demandai :

— Et le personnel qu'employait Wynant à son magasin ?

— Ils ne savent rien, répondit le policier ; ils ont été remerciés le jour de son départ ; ils sont deux, ils ne l'ont plus revu.

— À quoi travaillaient-ils ?

— Des préparations pour une sorte de peinture inaltérable. Je puis faire pousser l'enquête de ce côté-là, si vous le désirez.

— Non. Cela n'a pas d'importance. Est-ce un grand magasin ?

— Assez grand. Pourquoi ?

— Rien. Il faut tout envisager.

— Allons, dit le policier.

XVI

— Nous allons d'abord voir Mr. Nunheim, dit Guild, dès que nous eûmes quitté le bureau de police. Il doit être chez lui : je l'ai prévenu de ne pas bouger avant que j'aie téléphoné.

Nunheim habitait au quatrième étage d'une maison humide, sale et malodorante, proche de la Sixième Avenue.

Guild frappa à la porte.

Il y eut à l'intérieur des bruits précipités, puis une voix demanda :

— Qui est là ?

Une voix nasillarde, irritée.

— John ! dit le policier.

La porte fut ouverte par un petit homme maigre et pâle ; trente-cinq à trente-six ans, vêtu d'un pantalon bleu, d'un maillot de cellular et d'une paire de chaussettes de soie noire.

— Je ne vous attendais pas, lieutenant, gémit-il, vous aviez dit que vous téléphoneriez.

Il paraissait avoir peur. Ses yeux sombres étaient petits et très rapprochés ; sa bouche aux lèvres minces, grande et molle ; son nez très long.

Guild me toucha le coude et nous entrâmes. Par une porte ouverte, à gauche, nous aperçûmes dans une pièce un lit défait. Nous étions dans le « living room » sale, avec des vêtements et des journaux sur les sièges, des assiettes traînant sur la table. À droite, dans une sorte d'alcôve-cuisine, un évier et

un poêle, une femme était debout, tenant à la main une casserole dans laquelle du beurre fondu crépitait. Elle était grande et forte, d'un blond ardent ; la trentaine ; belle, d'une beauté brutale et négligée. Elle portait un kimono rose et des mules de même couleur, fatiguées, dont les pompons pendaient lamentablement de côté. Elle nous jeta un regard méfiant.

Guild ne me présenta pas à Nunheim et il feignit ne pas remarquer la présence de la femme.

— Asseyez-vous, me dit-il, poussant lui-même des vêtements pour trouver une place au coin du canapé.

J'enlevai des journaux posés sur un fauteuil et je m'assis, imitant le policier qui n'avait pas ôté son chapeau.

Nunheim marcha vers la table et prit une bouteille qui contenait deux doigts de whisky. Il avança deux verres.

— Vous avez soif, sans doute, dit-il.

Guild fit la grimace.

— Pas de cette saloperie ! grogna-t-il. Pourquoi m'as-tu dit que tu connaissais seulement de vue Julia Wolf ?

— C'est la vérité, lieutenant, je vous le jure.

Par deux fois le petit homme avait jeté sur moi un regard rapide.

— Je lui ai peut-être adressé la parole une ou deux fois, reprit-il, mais c'est tout, je le jure.

Dans l'alcôve la femme ricana et tourna vers nous son visage menaçant.

Nunheim se leva.

— Ça va, ça va ! fit-il, d'une voix blanche, si tu mets le nez dans mes affaires tu vas y laisser deux ou trois dents.

Elle lui lança la casserole à la tête, manquant son but de quelques pouces. Du beurre fondu et des jaunes d'œufs s'étalèrent sur le parquet, les meubles et le papier du mur.

Le petit homme avait bondi pour s'élancer sur elle. Je tendis la jambe, Nunheim broncha et s'étala sur le sol. La femme avait saisi un couteau.

— Assez ! cria Guild qui n'avait pas bougé ; nous ne sommes pas venus pour assister à une scène comique de music-hall. Lève-toi et tiens-toi tranquille.

Nunheim se leva lentement.

— Elle me rendra fou ! grogna-t-il ; c'est toujours comme ça quand elle est « noire ».

Il agitait sa main droite.

— Je crois que je me suis foulé le poignet !

La femme traversa la pièce, sans nous regarder et pénétra dans la chambre dont elle claqua la porte.

— Si tu ne courais pas après toutes les femmes, dit Guild, tu aurais moins d'histoires avec celle-ci.

— Que voulez-vous dire, lieutenant, protesta le petit homme d'un air innocent et peiné.

— Julia Wolf !

Cette fois, Nunheim parut indigné.

— C'est faux ! lieutenant, s'écria-t-il, celui qui a dit ça...

Guild l'interrompit, s'adressant à moi.

— Si vous voulez faire un peu d'exercice, allez-y, dit-il. À votre place je ne m'arrêtera pas à considérer qu'il a le poignet foulé : il ne sait d'ailleurs pas se servir de ses poings.

Nunheim se tourna vers moi, les bras étendus, les mains ouvertes :

— Je n'ai pas voulu dire que vous mentiez, fit-il mais qu'il y a eu un malentendu...

Guild l'interrompit de nouveau.

— Tu vas nous raconter que tu aurais dit : non, si elle avait voulu ! ricana-t-il.

Le petit homme passa sa langue sur ses lèvres sèches et regarda la porte de la chambre.

— Pour ça ! dit-il lentement, à voix basse, elle était bien, et je n'aurais certes pas dit non !

— Tu n'as jamais tenté ta chance ?

Nunheim hésita.

— Vous savez comment ça se passe, lieutenant, murmura-t-il ; on tente toujours, plus ou moins.

Guild le regardait durement.

— Tu aurais bien mieux fait de m'avouer tout ça plus tôt. Où étais-tu l'après-midi du meurtre ?

Le petit homme bondit comme si on l'avait piqué d'une épingle.

— Au nom du ciel, lieutenant, vous ne pensez pas que j'ai été !... cria-t-il. Pourquoi aurais-je voulu lui faire du mal ?

— Où étais-tu ?

Les lèvres de Nunheim s'agitèrent nerveusement.

— Quel jour a-t-elle été...

Il s'interrompit : la porte de la chambre venait de s'ouvrir.

La femme, habillée, sortait portant à la main une valise.

— Miriam ! cria le petit homme.

Elle le regarda méchamment.

— Je n'aime pas les voleurs, dit-elle ; même si je les aime, je ne voudrais pas d'un « indic » et si je voulais d'un « indic » ce n'est pas toi que je choisirais.

Elle marcha vers la porte.

Guild saisit Nunheim par le bras comme le petit homme s'élançait derrière la femme.

— Où étais-tu ? répéta le policier, têtue.

— Miriam ! cria Nunheim, Miriam ! ne t'en va pas ! Reste ! Je ferai ce que tu voudras !

Elle sortit sans se retourner et tira le battant de la porte.

— Laissez-moi, supplia le petit homme, laissez-moi la ramener et je vous dirai tout.

— Assieds-toi, dit Guild.

Il poussa Nunheim qui tomba assis dans un fauteuil.

— Nous ne sommes pas venus pour vous voir danser tous les deux. Où étais-tu le jour où Julia a été assassinée ?

L'homme couvrit son visage de ses mains et se mit à pleurer.

— Si tu continues, je te tourne la tête à l'envers, menaça le policier.

Je versai un peu de whisky dans un verre que je tendis à Nunheim.

— Merci, monsieur, merci ! bégaya-t-il.

Il but, toussa et tira un mouchoir sale de sa poche pour s'essuyer la bouche.

— Je ne me souviens pas, lieutenant, gémit-il. Peut-être étais-je chez Charlie, ou bien ici. Miriam s'en souviendrait si vous me laissiez aller la chercher.

— Au diable Miriam ! jura Guild. Si tu ne te souviens pas je t'embarque !

— Une minute ! supplia le petit homme. Vous savez bien que je vous dis toujours la vérité ! Oh, que j'ai mal au poignet. Une minute !

Il remit sa tête dans ses mains.

Guild me fit un clin d'œil et nous attendîmes quelques secondes.

Brusquement, Nunheim se mit à rire.

— J'y suis, cria-t-il. C'est l'après-midi où j'étais... attendez une seconde, je vais vous donner des preuves.

Il pénétra dans la chambre.

Après une ou deux minutes, Guild s'impatienta.

— Hé, nous n'avons pas le temps ! cria-t-il. Presse-toi un peu !

Pas de réponse.

La chambre était vide.

Dans la salle de bains, vide également, une fenêtre était ouverte donnant sur une échelle à crampons de fer scellés dans le mur.

Guild se gratta le front.

— Il n'aurait pas dû faire ça, dit-il.

Il revint dans l'autre pièce et prit le téléphone.

Tandis qu'il était occupé, je fouillai quelques tiroirs sans rien découvrir qui pût m'intéresser.

— Nous le retrouverons, conclut Guild en raccrochant ; on vient de m'avertir que Jorgensen et Rosewater sont un seul et même homme.

— Qui l'a identifié ?

— J'avais envoyé un inspecteur chez Olga Fenton. Elle a parlé, mais elle maintient ce qu'elle a dit quant à la présence de Jorgensen-Rosewater chez elle l'après-midi du crime. Je vais la voir. Voulez-vous venir ?

Je tirai ma montre.

— Il est trop tard, dis-je ; vous allez arrêter Jorgensen ?

— L'ordre est donné ; il faudra bien qu'il parle !

— Et maintenant, dis-je, à votre avis, qui est coupable ?

— Je ne m'inquiète pas, répondit-il, encore quelques jours et il n'y aura plus qu'à tendre la main pour le prendre.

Dans la rue il promit de me tenir au courant et nous nous séparâmes. Il courut après moi, quelques secondes plus tard : il avait oublié de me charger de ses hommages pour ma femme.

XVII

Je fis la commission de Guild.

— J'ai aussi un message pour toi, dit Nora. Gilbert Wynant est venu. Désolé de ne point te voir il m'a demandé de te dire qu'il avait une nouvelle très importante à te communiquer. Crois-tu que Jorgensen ait tué Julia ?

— Je croyais connaître le meurtrier, répondis-je, mais cela se complique trop pour laisser place à autre chose qu'à des suppositions !

— Alors ?

— Alors ! Mimi, Jorgensen, Wynant, Nunheim, Gilbert, Dorothy, tante Alice, Morelli, ou toi, ou moi, ou Guild. Studsy, peut-être. J'ai soif !

Elle prépara des cocktails. J'en étais à mon troisième quand elle revint du téléphone.

— Ton amie Mimi voudrait te parler, dit-elle.

J'allai prendre le récepteur.

— Allo, Mimi !

— Oh, Nick, je suis fâchée d'avoir été insupportable l'autre soir, mais j'avais perdu la tête. Est-ce que vous me pardonnez ?

Elle parlait très rapidement, comme pressée d'en finir avec ces politesses.

Dès que j'eus protesté elle m'interrompit, plus lentement cette fois, d'une voix plus sérieuse.

— Je voudrais vous voir, Nick ! Une chose terrible vient d'arriver et je ne sais que faire !

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne puis vous le dire au téléphone, mais j'ai besoin de vos conseils ; pouvez-vous venir me voir ?

— Tout de suite ?

— Je vous en supplie.

— Entendu.

Je revins dans le salon.

— Je vais voir Mimi, dis-je à Nora. Elle est bouleversée et a besoin qu'on l'aide.

Nora éclata de rire.

— Sois sage, dit-elle. Prends garde à ta vertu... et croise les jambes ! Elle m'a déjà fait des excuses.

— À moi aussi. Est-ce que Dorothy est là-bas ?

— Non, Gilbert dit qu'elle est chez Alice. Ne reste pas trop longtemps.

— Je reviendrai dès que je pourrai. On a sans doute arrêté Jorgensen, et Mimi voudrait le tirer de là.

— Que peut-on lui faire s'il n'a pas tué Julia ?

— On peut encore l'empoisonner avec la vieille histoire : menace de mort sous conditions.

Je posai mon verre, songeant brusquement à haute voix.

— Est-ce que Nunheim et Jorgensen se connaissent ?

— Possible.

— À tout à l'heure ! dis-je à Nora, je m'en vais !

XVIII

Mimi me reçut cordialement, les deux mains tendues.

— Comme vous êtes gentil de me pardonner, Nick ! s'écria-t-elle. Je ne sais ce qui m'a pris lundi soir !

— N'en parlons plus ! dis-je.

Son visage paraissait plus rosé, ses joues plus fermes et cela lui donnait un air de jeunesse ; ses yeux bleus brillaient d'un vif éclat ; ses mains étaient fraîches dans les miennes. Elle semblait en proie à une sorte d'excitation que je ne pouvais définir.

— Votre femme a été si gentille... reprit-elle.

— N'en parlons plus ! répétais-je.

— Nick, qu'est-ce que l'on peut faire à quelqu'un qui dissimule la preuve qu'une autre personne a commis un crime.

— On peut l'inculper de complicité.

— Même si cette personne change d'avis et fait des révélations ?

— Oui, même dans ce cas, mais, en général, la police n'use pas de ce droit.

Elle regarda autour d'elle, comme pour s'assurer que nous étions bien seuls.

— Clyde a tué Julia ! murmura-t-elle ; j'en ai découvert la preuve et je l'ai cachée. Que dira la police ?

— On va vous engueuler un bon coup..., et ce sera tout, si vous remettez cette preuve aux mains de la justice. Cet homme a été votre mari et jamais un jury n'aura la cruauté de vous condamner pour avoir tenté de le sauver... excepté s'il y avait une autre raison.

— Pensez-vous qu'il y en ait une autre ? demanda-t-elle froidement.

— Je l'ignore ! dis-je. Si l'on me posait la question, peut-être répondrais-je que vous avez voulu utiliser cette preuve pour « taper » votre mari dès que vous pourrez le voir, et qu'un fait nouveau vous a fait changer d'idée.

Elle lança vers mon visage sa main à demi fermée, les ongles en avant ; ses dents étaient serrées, découvertes par un rictus qui plissait ses lèvres.

Je la saisis au poignet.

— Les femmes deviennent terribles ! dis-je, d'un ton que je tentais de rendre indifférent. J'en ai vu une tout à l'heure qui a lancé à la tête d'un type une casserole pleine de beurre bouillant !

Elle rit, mais son regard gardait la même dureté.

— Salaud ! Vous avez une belle opinion de moi ! ricana-t-elle.

Je lâchai son poignet. Elle le frotta doucement.

— Qui est cette femme qui a lancé la casserole ? demanda-t-elle ; je la connais ?

— Ce n'est pas Nora ! si c'est cela que vous voulez dire !
répondis-je ; a-t-on arrêté Victor-Christian Rosewater-Jorgensen ?

— Quoi ?

À ma grande surprise je crus à son étonnement.

— Jorgensen est Rosewater ! dis-je. Vous vous souvenez de lui, n'est-ce pas ? Je croyais même que vous le connaissiez ?

— Vous voulez parler de ce sale type qui...

— Oui, coupai-je.

— Ce n'est pas vrai !

Ses doigts s'agitaient nerveusement.

— Non, non ! murmura-t-elle.

Une terreur soudaine avait transformé son visage et sa voix, soudain fêlée, résonnait, irréaliste, comme celle d'un ventriloque.

— Ce n'est pas vrai ! répéta-t-elle.

— Ça ne change rien à l'affaire ! remarquai-je.

Mais elle ne m'écoutait pas et, me tournant le dos, elle marcha vers une fenêtre.

Je fis quelques pas vers elle.

— Il y a deux hommes dans une auto qui ont l'air d'être des flics qui l'attendent, dis-je à mi-voix.

Elle tourna brusquement sur ses talons.

— Êtes-vous sûr qu'il s'agit de Rosewater ? demanda-t-elle d'une voix dure.

Son visage ne révélait plus la terreur de naguère.

— La police en est sûre, en tout cas ! répondis-je.

Nous nous regardâmes quelques secondes sans rien dire. Je pensai qu'elle ne craignait pas que l'on accusât Jorgensen du meurtre de Julia : elle avait peur que cet homme l'eût épousée pour se servir d'elle dans un complot contre Wynant.

Quand je ris à cette idée soudaine, elle eut un sursaut :

— Je ne veux pas le croire, fit-elle, d'une voix plus douce, tant qu'il ne me l'aura pas dit lui-même.

— Et alors ? demandai-je.

Elle haussa les épaules ; sa lèvre inférieure tremblait.

— C'est mon mari ! murmura-t-elle.

— Il ne s'agit pas de ça, Mimi.

— Je sais, dit-elle, vous me croyez incapable d'éprouver un bon sentiment ; vous pensez toujours...

— Ça va ! ça va ! coupai-je. Passons ! Revenons à la preuve que vous avez de la culpabilité de Wynant.

Elle détourna un instant la tête. Quand elle me regarda de nouveau, sa lèvre inférieure tressautait encore.

— J'ai menti, Nick, dit-elle ; je n'ai rien trouvé.

Elle se rapprocha de moi.

— Clyde n'avait pas le droit d'écrire ces lettres à Alice et à Macaulay, pour me faire soupçonner, dit-elle. Alors, j'ai

pensé que je pourrais me venger en inventant quelque chose contre lui. J'étais convaincue... je suis convaincue, veux-je dire, qu'il a tué Julia et que...

— Et qu'est-ce que vous avez inventé ? interrompis-je.

— Rien encore. Je voulais savoir à quoi je m'exposais et je vous ai interrogé sur ce point. J'aurais pu prétendre que Julia avait repris connaissance avant de mourir, pendant que les autres téléphonaient, et qu'elle avait accusé Clyde.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez *entendu* quelque chose mais que vous aviez *trouvé* quelque chose que vous aviez caché.

— Je n'avais pas alors décidé exactement de ce que je ferais.

— Quand avez-vous su que Wynant avait écrit à Macaulay ?

— Cet après-midi ; j'ai reçu la visite d'un inspecteur de police.

— Vous a-t-il parlé de Rosewater ?

— Il m'a demandé si je le connaissais ou si je l'avais connu : j'ai cru dire la vérité en répondant non.

— Peut-être ! murmurai-je. Je commence personnellement à croire que vous avez dit vrai en prétendant avoir découvert une preuve de la culpabilité de Wynant.

Elle leva les sourcils et me regarda, les yeux grands ouverts.

— Je ne comprends pas ! fit-elle.

— Moi non plus, répondis-je, mais voici comment les choses auraient pu se passer. Vous auriez pu découvrir quelque chose et décider de le tenir en réserve, avec l'idée de le vendre à Wynant. Quand, à la suite de l'envoi des lettres, il a attiré l'attention sur vous, vous avez résolu d'abandonner l'espoir d'un chantage avantageux et de vous disculper en livrant cette preuve à la police pour rejeter la responsabilité sur Clyde. Enfin, en apprenant que Rosewater et Jorgensen n'étaient qu'un seul et même homme vous avez fait une dernière volte-face, décidée à ne rien dire, pour laisser accuser Jorgensen et le punir ainsi de vous avoir épousée, non par amour, mais pour se servir de vous dans ses entreprises contre Wynant !

Elle sourit, très calme et dit :

— Vous me croyez capable de tout, n'est-ce pas ?

— Ce que je crois n'a pas d'importance, répondis-je, mais ce qui est vraiment inquiétant, c'est que vous finirez probablement votre vie en prison.

Elle poussa un cri rauque, horrible, et une indicible terreur se peignit sur son visage. Elle saisit les revers de mon veston et se pressa contre moi, bégayant :

— Ne dites pas ça, je vous en supplie, Nick !

Elle tremblait tellement que je la serrai dans mes bras pour qu'elle ne tombât pas.

Nous n'entendîmes pas Gilbert qui devait être entré depuis quelques secondes et qui révéla sa présence en toussant.

— Ça ne va pas, maman ? demanda-t-il.

Elle lâcha lentement les revers de mon veston et fit un pas en arrière.

— Votre mère est bien sotte ! murmura-t-elle.

Elle n'avait pas cessé de trembler mais elle leva son visage vers moi, sourit, et dit d'une voix douce :

— Brute ! vous m'avez fait peur !

Je m'excusai.

Gilbert posa son pardessus et son chapeau sur une chaise puis nous regarda alternativement avec un intérêt poli. Quand il devint évident que nous n'avions ni l'un ni l'autre l'intention de parler, le jeune homme s'avança vers moi pour me serrer la main.

— Vous paraissez fatigué, Gilbert, dit Mimi. Vous avez encore lu sans lunettes.

Elle hocha la tête.

— Il n'est pas plus raisonnable que son père, murmura-t-elle.

— Avez-vous eu de ses nouvelles ? demanda Gilbert.

— Non, rien depuis cette fausse alerte du suicide, dis-je, vous avez su que c'était un faux bruit ?

— Oui. Est-ce que je pourrai vous voir tout à l'heure, avant votre départ ?

— Certainement.

— Mais vous le voyez, chéri, intervint Mimi. Y a-t-il entre vous des secrets que je ne puisse partager ?

Elle ne tremblait plus et sa voix était redevenue normale.

— Ça vous ennuerait ! dit le jeune homme.

Il prit son chapeau et son pardessus, me fit un signe de tête et quitta la pièce.

— Je ne comprends pas cet enfant, dit la mère.

Puis, sérieusement, s'adressant à moi :

— Pourquoi avez-vous dit cela tout à l'heure, Nick ?

— Quoi ? À propos de la prison ?

— Non, n'en parlons plus ! s'écria-t-elle en frissonnant. Pouvez-vous rester et dîner avec moi ? Je suis seule.

— Je regrette, mais c'est impossible. Revenons à la preuve que vous avez découverte.

— Je n'ai rien trouvé ; j'ai menti. Ne me regardez pas ainsi ; Nick, je vous assure que j'ai menti !

— Et vous m'avez fait venir pour écouter ce mensonge ? Pourquoi avez-vous changé d'avis ?

Elle éclata de rire.

— Vous devez m'aimer, Nick, pour me dire toujours des choses si désagréables !

Je n'avais pas l'intention de laisser notre entretien s'égarer.

— Je vais voir ce que veut Gilbert et je m'en vais ! dis-je.

— Restez !

— Impossible. Où est Gilbert ?

— La deuxième porte à... Dites, Nick, vont-ils vraiment arrêter Chris ?

— Cela dépend de ses réponses, mais il faudra qu'il parle net pour se tirer de là !

— Oh, il...

Elle s'interrompit et me jeta un regard aigu.

— Vous n'essayez pas de me tromper, n'est-ce pas, Nick ? demanda-t-elle ; il s'agit bien de Rosewater ?

— La police en semble persuadée.

— Mais l'inspecteur qui est venu cet après-midi n'a pas parlé de Chris ! protesta-t-elle ; il m'a seulement demandé...

— Ils ne savaient pas encore, coupai-je.

— Comment l'ont-ils appris.

— Par une femme qu'il fréquente.

— Qui ?

Son regard s'était durci mais sa voix ne tremblait pas.

— J'ai oublié le nom, dis-je ; c'est celle qui a confirmé l'alibi de Chris pour l'après-midi où le meurtre a été commis.

— Un alibi ! s'écria-t-elle. Vous prétendez que la police a accepté le témoignage d'une femme pareille !

— Pareille à quoi ?

— Vous me comprenez parfaitement.

— Non. La connaissez-vous ?

— Pas du tout ! fit-elle, comme si je l'avais insultée.

Les yeux à demi fermés, elle baissa la voix.

— Nick, demanda-t-elle, vous croyez qu'il a tué Julia ?

— Pourquoi l'aurait-il tuée ?

— S'il m'avait épousée pour se venger de Clyde ? Vous savez qu'il m'a poussée à revenir à New-York pour essayer de tirer de l'argent de mon ex-mari. Peut-être en ai-je parlé la première, mais c'est lui qui a insisté. Supposez qu'il ait rencontré Julia ; elle le connaissait puisqu'ils ont travaillé ensemble, jadis. Chris savait que j'allais voir la jeune fille cet après-midi-là ; il pouvait craindre que Miss Wolf me révélât la vérité. N'est-ce pas possible ?

— Je ne crois pas, répondis-je ; d'ailleurs, vous êtes partis ensemble ; il n'aurait pas eu le temps...

— Mais mon taxi allait si lentement, interrompit-elle et j'ai pu m'arrêter... oui, je suis descendue pour acheter un tube de comprimés d'aspirine. Je m'en souviens parfaitement !

— Et il savait que vous vous arrêteriez en route, sans doute, dis-je en souriant, c'était indispensable pour lui donner la certitude qu'il avait le temps d'agir ! Allons, Mimi, il s'agit d'un meurtre ! N'essayez pas de faire une blague à quelqu'un qui vous a joué un mauvais tour, ce n'est pas sérieux.

— Une blague, s'écria-t-elle, à ce...

Elle dévida un chapelet de jurons et d'obscénités adressés à Jorgensen et qui me laissèrent tout pantois. Sa voix montait, par degrés, et, après quelques secondes, elle criait à deux pouces de mon visage. Quand elle se tut pour reprendre haleine je lui dis :

— Vous jurez bien, mais...

— Il a même eu le culot d'insinuer que j'avais pu tuer Julia ! Il n'avait pas, le courage de le dire ouvertement mais il a fait des allusions, à tout bout de champ, jusqu'à ce que je lui déclare que... que... que ce n'était pas moi !

— Ce n'est pas ce que vous alliez dire ! Vous avez hésité avant de terminer votre phrase.

Elle frappa du pied.

— J'ai assez de cet interrogatoire ! fit-elle.

— Bon. Allez au diable ! dis-je. Je suis venu parce que vous me l'aviez demandé.

Je marchai vers la porte.

Elle courut derrière moi et m'étreignit le bras.

— Pardon, Nick, murmura-t-elle ; c'est mon sale caractère !

Gilbert entra.

— Je vous accompagnerai, si vous voulez et nous pourrions causer, me dit-il.

Mimi le regarda, les sourcils froncés.

— Vous écoutiez ? ricana-t-elle.

— Il eût été difficile de ne pas le faire ! répondit le jeune homme, vous poussiez de tels cris. Puis-je avoir un peu d'argent ?

— Et je ne vous ai pas dit tout ce que je voulais vous dire, Nick, fit Mimi.

Je tirai ma montre.

— Je dois partir, dis-je ; Nora m'attend.

— Voulez-vous revenir, après votre rendez-vous ?

— S'il n'est pas trop tard, mais ne m'attendez pas.

— Je serai ici, dit-elle, revenez, aussi tard que vous voudrez.

Je répondis que j'essayerais. Elle donna de l'argent à Gilbert et le jeune homme me rejoignit sur le palier.

XIX

— J'écoutais, me dit Gilbert sur le trottoir ; il est idiot de ne pas écouter quand on a l'occasion et que l'on s'intéresse à l'étude du caractère de ses semblables. Ils sont si différents quand ils parlent à une autre personne que vous-même ! Bien entendu, ils ne sont pas contents quand ils savent que l'on écoute aux portes, mais je suppose que les animaux n'aiment pas non plus que les naturalistes les épient !

— Qu'avez-vous entendu ? demandai-je.

— Assez de choses pour savoir de quoi il s'agit.

— Et qu'avez-vous pensé ?

Il serra les lèvres ; son front se plissa.

— C'est assez difficile à exprimer, dit-il. Maman s'entend fort bien à dissimuler mais elle ne sait pas inventer. Vous avez dû remarquer combien les gens qui pratiquent le plus le mensonge sont parfois maladroits et toujours prêts à se laisser tromper par les mensonges des autres. On imaginerait facilement qu'ils se méfient mais, au contraire, ils paraissent d'une extraordinaire crédulité ; vous avez dû le remarquer ?

— Oui, répondis-je.

— Voici ce que je voulais vous dire, reprit-il : Chris n'est pas rentré la nuit dernière. Cela a bouleversé maman. On m'a remis le courrier ce matin et j'y ai trouvé une lettre pour lui. Je l'ai ouverte à la vapeur.

Il tira la lettre de sa poche et me la tendit.

— Lisez-la, dit-il, puis je la recacheterai et je la mettrai avec celles du courrier de demain ; cela au cas où il rentrerait, mais j'en serais très surpris.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est bien Rosewater...

— Lui en avez-vous parlé ? coupai-je.

— Pas eu le temps ! fit-il ; je ne l'ai pas vu depuis que vous m'avez renseigné.

Je regardai la lettre ; elle portait le cachet de Boston et la date du 27 décembre. L'adresse était d'une écriture féminine : Mr. Christian Jorgensen, Courtland Apartments, New-York.

— Comment avez-vous eu l'idée de l'ouvrir ? demandai-je.

— Je ne crois pas à l'intuition, dit Gilbert, mais il y a sans doute des odeurs, quelque chose dans l'écriture, que je ne puis analyser mais qui exerce sur moi une sorte d'influence. J'ai eu l'impression que cette lettre était importante.

— Avez-vous déjà éprouvé une impression semblable devant le courrier adressé aux membres de votre famille ?

Il me jeta un regard aigu pour voir si je plaisantais.

— Pas souvent ! dit-il, mais j'ai déjà ouvert plusieurs lettres. Je vous ai dit que je m'intéressais à l'étude des caractères.

Je dépliai la lettre :

« Cher Vic,

« Olga m'a écrit que vous étiez revenu aux États-Unis, que vous aviez épousé une autre femme et que vous vous appeliez maintenant Christian Jorgensen. Ce n'est pas bien, Vic, de m'avoir laissée sans nouvelles pendant si longtemps. Et sans argent. Je savais que vous deviez partir à cause de cette histoire avec Mr. Wynant mais je suis sûre qu'il a depuis longtemps oublié tout ça et vous auriez pu m'écrire sachant bien que je vous ai toujours aimé et que je suis toujours prête à faire pour vous n'importe quoi. Je ne veux pas vous gronder, Vic, mais il faut que je vous voie. Le magasin où je travaille sera fermé dimanche et lundi à l'occasion du Nouvel An et j'arriverai à New-York samedi soir. Il faut que je vous parle. Écrivez en m'indiquant l'endroit où vous pouvez me rencontrer et à quelle heure car je ne veux pas vous créer de difficultés. Écrivez tout de suite afin que je reçoive la lettre à temps.

« Votre femme fidèle,

GEORGIA. »

— Tiens, tiens, dis-je remettant la lettre dans l'enveloppe. Et vous avez résisté à la tentation de remettre cette lettre à votre mère ?

— Oh, je savais à l'avance ce qu'elle dirait. Vous avez vu comment elle s'est conduite quand vous lui avez parlé. Que dois-je faire ?

— Laissez-moi avertir la police.

Il fit oui de la tête.

— Si vous croyez que cela vaut mieux, prenez la lettre, dit-il.

— Merci, fis-je, empochant l’enveloppe.

— Il y a autre chose, reprit Gilbert ; j’avais de la morphine, quelques grammes, pour une expérience, et quelqu’un me l’a volée.

— Quelle expérience ?

— J’en prenais, pour en étudier les effets.

— Et, quel résultat ?

— Je n’ai pas aimé ça, je voulais voir. Je déteste les drogues qui amoindrissent l’intelligence. Aussi je ne fume et ne bois jamais. Je veux essayer de la cocaïne, cependant, car l’on prétend que cela active les fonctions du cerveau. Est-ce vrai ?

— On le dit. Qui a volé cette morphine ?

— Je soupçonne Dorothy ; je vais dîner chez tante Alice, ma sœur y est et je poursuivrai ma petite enquête.

— Mais si elle était chez Alice, comment a-t-elle pu...

— Elle est venue au Courtland hier soir, pendant quelques minutes, dit-il, et, d’autre part, j’ignore quand la drogue a été volée : j’ai ouvert la boîte aujourd’hui pour la première fois depuis trois jours.

— Savait-elle que vous aviez cette morphine ?

— Oui. C’est l’une des raisons qui me poussent à la soupçonner. D’autre part, elle en a pris, sur mes instances.

— Elle a aimé ça ?

— Oui, elle en aurait pris quand même, sans l'aimer, mais je voudrais savoir si l'on peut s'intoxiquer en si peu de temps : une semaine, dix jours.

— Difficilement. En a-t-elle pris beaucoup ?

— Non.

— Vous me tiendrez au courant, n'est-ce pas ? Je vais arrêter un taxi ; au revoir !

— Revenez-vous voir maman, ce soir ?

— Si c'est possible. Peut-être vous verrai-je.

— Entendu. Merci !

Je fis stopper mon taxi devant la première cabine téléphonique pour appeler Guild à l'appareil. Il était encore à son bureau.

— Vous faites des heures supplémentaires ! dis-je.

Il me répondit en éclatant de rire.

— C'est le métier.

Je lus la lettre de Georgia et donnai l'adresse.

— C'est intéressant, dit le policier.

J'informai Guild que Jorgensen n'était pas rentré chez lui la nuit précédente.

— Croyez-vous que nous le trouverons à Boston ? demanda le policier.

— Là, ou peut-être près de la frontière s'il a filé.

— On va suivre les deux pistes, dit-il, très gai. J'ai une nouvelle pour vous : notre ami Nunheim a été trouvé farci de projectiles de 32, une heure après nous avoir faussé compagnie ; il est mort. Les balles paraissent avoir été tirées par la même arme qui a tué Julia Wolf. J'attends le rapport définitif de l'expert armurier. Nunheim aurait bien mieux fait de ne pas se sauver !

XX

Au Normandie, je trouvais Nora occupée à choisir, d'une main, des morceaux de canard froid, dans un plat, tandis que, de l'autre, elle travaillait à réunir les fragments découpés d'un puzzle.

— Je croyais que tu t'étais installé chez elle et j'allai t'envoyer une valise, fit-elle. Dis donc, toi qui as été détective, tu ne pourrais pas me trouver un morceau en forme d'escargot ?

— Un morceau de canard ou du puzzle ? Est-ce que nous allons chez les Edge, ce soir ? Quels raseurs !

— N'y allons pas, mais ils seront furieux. Quinn a téléphoné : il m'a dit de te dire que c'était un bon moment pour acheter des Mac Intyre Porcupine – je crois que c'est ça qu'il a dit.

Elle posa l'index sur le puzzle.

— C'est là que doit aller le morceau que je cherche !

Je trouvais la plaquette de bois, puis je racontai, presque mot à mot, ce qui s'était passé chez Mimi.

— Tu es un sale menteur, dit Nora ; tout ça, tu l'as inventé ! Il n'existe plus de gens pareils ! Qu'est-ce qu'ils ont donc ? Est-ce le commencement d'une race de monstres ?

— Je te dis ce qui est arrivé, sans commentaires.

— Je comprends ça ; comment pourrais-tu expliquer ? Il n'y en a pas un dans cette famille – maintenant que Mimi déteste Jorgensen – qui éprouve la moindre sympathie pour l'un des autres, et, cependant, ils ont une sorte de ressemblance.

— C'est peut-être là l'explication, dis-je.

— J'aimerais connaître la tante Alice ! remarqua Nora.
Tu vas remettre cette lettre à la police ?

— J'ai déjà téléphoné à Guild, répondis-je.

Puis je racontai la mort de Nunheim.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demanda-t-elle.

— Si Jorgensen a quitté New-York, comme je le pense, et que les projectiles aient été tirés par l'automatique qui a tué Julia, cela veut dire que la police devra trouver le complice de Chris avant de l'accuser d'avoir été mêlé au meurtre.

— Si tu étais bon détective, tu m'expliquerais ça beaucoup plus clairement, dit-elle, penchée de nouveau sur le puzzle. Tu revois Mimi, ce soir ?

— Non. Si nous allions dîner.

La sonnerie du téléphone résonna et je me levai pour répondre. C'était Dorothy Wynant.

— Allo ? Nick ?

— Lui-même. Comment allez-vous, Dorothy ?

— Gilbert vient d'arriver et il m'a réclamé la... vous comprenez ? Je voulais vous dire que c'était bien moi qui l'avais prise, mais pour qu'il ne pût pas s'en servir et s'intoxiquer.

— Qu'en avez-vous fait ? demandai-je.

— Je lui ai rendu la petite boîte ; il ne croit pas ce que je lui ai dit.

— Moi je le crois.

— Alors, je vous en supplie, vous le direz à Gilbert ; il a une telle confiance en vous.

— Entendu, je lui en parlerai dès que je le verrai.

Il y eut un silence, puis la jeune fille demanda :

— Comment va Nora ?

— Bien. Vous voulez lui parler ?

— Oui, mais auparavant, je désire vous demander quelque chose : est-ce que maman vous a parlé de moi, aujourd'hui ?

— Non ; pourquoi ?

— Et Gilbert ?

— Seulement à propos de la morphine.

— Sûr ?

— Sûr. Pourquoi ?

— Pour rien. Je suis une petite sotte.

— Ne quittez pas ; j'appelle Nora.

Je rentrai au salon.

— Dorothy veut te parler ; ne lui demande pas de dîner avec nous.

Ma femme revint du téléphone les yeux brillants.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Rien !

— Si tu mens, le Bon Dieu te punira, tu sais !

Nous sortîmes pour dîner dans un restaurant japonais de la Cinquante-huitième rue et, là, je me laissai convaincre d'aller chez les Edge.

Halsey Edge était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, chauve, qui s'occupait d'archéologie et possédait une collection très complète de haches d'armes. Ce n'était pas un mauvais type ; il suffisait de l'écouter un quart d'heure et d'admirer les haches : pierre, cuivre, bronze, à double tranchant, à facettes, polygonales, nordiques, etc., etc.... C'était sa femme qui nous déplaisait. Elle s'appelait Léda mais Edge l'avait baptisée Tip. Elle était-très petite, laide et dodelinait obstinément de la tête, lentement, de droite à gauche, puis de gauche à droite ; on avait toujours l'impression qu'elle était perchée sur sa chaise. Nora prétendait que son mari l'avait découverte, un jour, en ouvrant une antique sépulture. Margot Innes l'appelait « le Gnome ». Le couple habitait une confortable maison, près de Greenwich Village. On y buvait d'excellent whisky.

Une douzaine de personnes étaient là quand nous arrivâmes. Tip nous présenta aux gens que nous ne connaissions pas, puis elle me poussa dans un coin.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit, murmura-t-elle, que ces gens que j'ai rencontrés chez vous, le jour de Noël, étaient mêlés à un crime mystérieux ?

Elle pencha la tête vers la gauche, jusqu'à ce que son oreille touchât l'épaule.

— Je ne crois pas qu'ils y soient mêlés, répondis-je, et d'ailleurs quelle importance peut bien présenter un meurtre, aujourd'hui ?

Elle pencha la tête vers la droite.

— Et vous ne m’avez pas dit que vous aviez consenti à vous charger de l’enquête ? reprit-elle.

— Je n’avais pas consenti, je n’ai jamais consenti ; ma blessure prouve que je n’étais qu’un spectateur innocent.

— Est-ce que vous avez encore mal ?

— Quelques démangeaisons : j’ai oublié de faire changer mon pansement cet après-midi.

— Nora a dû avoir peur ?

— Moi aussi et celui qui a tiré également ! répondis-je. Mais voici Halsey ; je ne l’ai pas encore vu.

Comme je tentai de m’échapper en marchant vers son mari, elle me dit :

— Harrison Quinn a promis d’amener la fille, ce soir.

Je causai quelques minutes avec Edge, puis j’allai me servir à boire et j’écoutai Larry Crowley et Phil Thames qui racontaient des histoires inconvenantes.

Quand je rejoignis Nora, elle cligna de l’œil.

— Attention, murmura-t-elle, le gnome est décidé à t’arracher le secret du meurtre de Julia Wolf.

— Qu’elle demande à Dorothy, dis-je. Elle doit venir avec Quinn.

— Je sais.

— Il est fou de cette enfant, dit Larry. Il m’a dit qu’il avait assez d’Alice, qu’il voulait divorcer et épouser Dorothy.

— Pauvre Alice ! dit Nora d'un air sympathique. (Elle détestait Alice.)

— Cela dépend, fit Larry. (Alice lui plaisait). À propos, j'ai vu hier le type qui a épousé la mère, le grand jeune homme que j'ai rencontré chez vous.

— Jorgensen ?

— C'est ça ! Il sortait du mont de piété de la Sixième Avenue.

— Vous lui avez parlé ?

— J'étais dans un taxi ; d'ailleurs il n'est pas très convenable de prétendre avoir vu quelqu'un sortir d'un mont de piété.

Tip, tournant sur elle-même, faisait : chut ! chut ! dans toutes les directions : Levi Oscant se mettait au piano.

Quinn et Dorothy arrivèrent pendant qu'il jouait : Quinn était saoul comme un lord et Dorothy pas mal éméchée.

Elle vint vers moi et murmura :

— Je veux partir en même temps que vous et Nora.

— Alors vous ne traînerez pas ici ! répondis-je.

— Chut ! fit Tip, tournée vers moi.

Nous écoutâmes la musique.

Dorothy s'agitait près de moi.

— Gilbert dit que vous devez revoir maman ce soir ; est-ce vrai ?

— Je n'irai probablement pas.

Quinn venait vers moi en titubant.

— Comment ça va mon vieux ! hoqueta-t-il ; bonsoir Nora ? Vous avez fait ma commission ? (Tip faisait chut, chut ! mais Quinn n’y prêta pas la moindre attention et les autres invités, encouragés, se mirent à bavarder). Dis donc, vieux Charles ? le Golden Trust de San Francisco, c’est bien ta banque ?

— Oui, j’y ai un peu d’argent.

— Méfie-toi, ça va sauter !

— Bon, mais je répète que j’y ai très peu d’argent.

— Et le reste, qu’en fais-tu ?

— Comme les Français, les écus dans le bas de laine !

Il hocha gravement la tête.

— Voilà, dit-il solennellement, voilà les types qui poussent le pays à la ruine !

— Peut-être, mais ils ne font pas le saut eux-mêmes. Où avez-vous ramassé cette muffée ?

— C’est la faute d’Alice. Elle fait la gueule depuis une semaine ; si je ne buvais pas, je deviendrais fou.

— Qu’est-ce qu’elle a ?

— Elle dit que je bois trop. Elle pense...

Il s’interrompit, se pencha vers moi et baissa la voix.

— Voici ce que je vais faire, reprit-il, je vais divorcer et épouser...

Il avait tenté de passer son bras autour de la taille de Dorothy. Elle le repoussa brutalement.

— Que vous êtes bête et insupportable ! s'écria-t-elle. Laissez-moi la paix.

— Elle dit que je suis bête et insupportable ! répéta-t-il. Savez-vous pourquoi elle ne veut pas m'épouser ? C'est parce qu'elle est en...

— Assez ! cria Dorothy.

Elle se précipita sur lui, le frappant au visage de ses deux poings fermés. Elle était devenue très rouge et sa voix était perçante.

— Si vous répétez ça ! je vous tue ! cria-t-elle.

Je tirai la jeune fille en arrière et Larry prit aux épaules Quinn, près de s'écrouler.

— Elle m'a frappé, Nick, murmura l'ivrogne.

Des larmes coulaient sur ses joues.

Les invités se rassemblaient autour de nous. Tip vint en courant, les yeux brillants de curiosité.

— Qu'est-ce qu'il y a, Nick ?

— Rien ; ils sont saouls. Je vais les ramener chez eux.

Tip protesta : elle voulait les garder, au moins assez longtemps pour découvrir le motif de la querelle, mais je tins bon.

Dans le taxi, Quinn, écroulé dans un coin, s'endormit tout de suite. Dans l'autre, Dorothy demeurerait raide et silencieuse. Entre les deux, Nora. Je leur faisais face, assis sur un

strapontin, songeant que nous avions, Dieu merci, évité un long séjour chez les Edge.

Nora et Dorothy restèrent dans la voiture tandis que j'accompagnais Quinn chez lui. Cet animal était lourd et incapable de faire un pas tout seul.

Alice ouvrit la porte. Elle portait un pyjama vert et tenait à la main une brosse à cheveux. Elle regarda Quinn d'un air résigné et parla avec une sorte de lassitude.

— Amenez votre colis, dit-elle.

J'étendis Harrison sur le lit. Il murmura quelques mots incompréhensibles, sans ouvrir les yeux.

— Je le déshabillerai, dis-je, dénouant sa cravate.

Alice était appuyée contre le pied du lit.

— Si vous voulez, dit-elle ; il y a longtemps que j'y ai renoncé.

J'enlevai le veston, le gilet, la chemise.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda-t-elle, brossant ses cheveux.

— Chez les Edge, répondis-je, tirant le pantalon.

— Avec cette petite putain de Wynant ? demanda-t-elle de la même voix lasse et indifférente.

— Il y avait beaucoup de monde.

— Oui, dit-elle, il ne choisit pas les endroits discrets.

Quinn bougea et bégaya :

— Dorry !

Je lui ôtai ses chaussettes.

Alice soupira et me regarda pousser son mari, entièrement nu, sous les couvertures.

— Je vais vous donner quelque chose à boire ! dit-elle.

— Faites vite, Nora m'attend dans le taxi.

Alice ouvrit la bouche comme si elle allait parler, puis la referma et dit enfin :

— Bon !

Je la suivis dans la cuisine.

— Vous allez dire que cela ne me regarde pas, Nick, dit-elle, mais qu'est-ce que les gens pensent de moi ?

— Ce qu'ils pensent de tout le monde, Alice : il y en a qui vous aiment, d'autres qui vous détestent et pour le reste vous êtes une indifférente.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, murmura-t-elle, les sourcils froncés : que pensent les gens en voyant que je reste avec Harrison tandis qu'il court après toutes les femmes ?

— Je n'en sais rien, Alice, ce que vous faites vous regarde.

— Vous, dit-elle, vous ne vous compromettez jamais !

Elle eut un sourire amer.

— Je reste avec lui, reprit-elle, à cause de sa fortune ; je ne puis m'en passer, j'ai été habituée au luxe dès mon enfance.

— Il y a le divorce, il y a aussi la pension alimentaire, remarquai-je.

— Buvez et foutez le camp ! dit-elle d'un air las.

XXI

Nora me fit asseoir sur la banquette du fond, entre elle et Dorothy.

— J'ai envie de boire un peu de café, dit-elle, si nous allons chez Reuben ?

— Allons-y.

Je donnai l'adresse au chauffeur.

— Qu'est-ce qu'a dit sa femme ? demanda timidement Dorothy.

— Mille amitiés pour vous !

— Ne sois pas méchant, Nick ! protesta Nora.

— Je ne l'aime pas, ce garçon, reprit la jeune fille. Je ne le reverrai pas, mais j'étais si seule...

J'allais parler mais Nora me lança une bourrade dans les côtes.

— Ne pensez plus à lui, dit-elle ; il est idiot !

— Je ne veux pas jeter de l'huile sur le feu, remarquai-je, mais il paraît sérieusement amoureux de Dorothy.

Nora me lança une autre bourrade.

Dorothy me regarda, dans la demi-obscurité.

— Vous ne vous moquez pas de moi, Nick ?

— Non ; j'en aurais pourtant le droit.

— J'ai entendu ce soir une nouvelle histoire du gnome, coupa Nora, du ton de quelqu'un qui ne se laissera pas interrompre. Levi lui disait...

L'anecdote était amusante pour qui connaissait Tip, et Nora parla jusqu'à ce que le taxi s'arrêtât devant chez Reuben.

Herbert Macaulay occupait l'une des tables, avec une femme brune, en rouge. Je lui fis signe de la main et, après, avoir commandé notre menu, j'allai vers lui.

— Nick Charles, Louise Jacobs, présenta-t-il. Asseyez-vous. Quelles nouvelles ?

— Jorgensen n'est autre que Rosewater ! dis-je.

— Nom de Dieu ! fit-il.

— Oui, et il a une femme, à Boston, ajoutai-je.

— Je voudrais bien le voir, fit lentement l'avocat. Je connaissais Rosewater et j'aimerais avoir une certitude.

— La police est convaincue, répondis-je. Je ne sais si on l'a retrouvé. Pensez-vous qu'il ait tué Julia ?

Macaulay secoua énergiquement la tête.

— Je ne vois pas Rosewater tuant quelqu'un – non – pas tel que je le connais, et malgré les menaces contre Wynant. Qu'y a-t-il d'autre ? fit-il (et, me voyant hésiter), vous pouvez parler devant Louise.

— Il faut que je rejoigne ma femme, dis-je. Avez-vous eu une réponse à votre annonce du *Times* ?

— Pas encore, mais asseyez-vous, Nick, j'ai mille questions à vous poser. Avez-vous parlé à la police de la lettre de Wynant ?

— Venez déjeuner avec moi demain et nous discuterons tout cela. Nora m'attend.

— Qui est cette petite blonde ? demanda Louise Jacobs ; je l'ai vue avec Harrison Quinn.

— C'est Dorothy Wynant.

— Vous connaissez Quinn ? me demanda Macaulay.

— Je viens de le coucher, il y a dix minutes.

L'avocat sourit.

— Il s'est occupé de mes affaires, en Bourse, et j'e me suis ruiné en suivant ses conseils.

— Gentil ! répondis-je, il s'occupe aussi de mes affaires, et je suis ses conseils.

Macaulay et sa compagne éclatèrent de rire et je rejoignis Nora et Dorothy.

— Il n'est pas encore minuit, dit la jeune fille, et maman a dit qu'elle vous attendait. Pourquoi n'irions-nous pas la voir, tous les trois ?

Nora se versait du café.

— Pourquoi ? demandai-je, qu'est-ce que vous venez encore de combiner ?

— Rien, Nick, répondit Dorothy, nous pensions qu'il n'était pas encore très tard.

— Il y a des speakeasies, remarquai-je.

— Toujours la même chose ! grogna Nora.

— Alors, allons chez Barry, nous jouerons à la roulette.

Dorothy allait dite oui, mais elle demeura bouche bée devant un clin d'œil de Nora.

— En tous cas, dis-je, j'ai assez vu Mimi pour aujourd'hui !

Nora soupira pour bien montrer jusqu'où allait sa patience.

— Si nous allons dans un speakeasy, dit-elle, je préfère retourner chez ton ami Studsy, à condition qu'il ne nous donne pas de mauvais champagne. Il m'amuse, ce gros-là !

— Allons-y, dis-je. Dorothy, est-ce que Gilbert vous a raconté qu'il nous a surpris, avec Mimi, dans une position... compromettante ?

— Non, il ne m'a pas dit ça !

— Il ne vous a pas parlé de la lettre ?

— Celle de la femme de Chris ? Si ! Maman sera furieuse ! s'écria-t-elle, les yeux étincelants.

— Ça vous amuse ?

— Pourquoi pas ! A-t-elle jamais rien fait pour me rendre...

— Nick ! interrompit Nora, laisse cette enfant tranquille !

XXII

Il y avait beaucoup de monde au Pigiron Club, dans une atmosphère de fumée et de bruit. Studsy quitta la caisse pour nous souhaiter la bienvenue.

— J’espérais bien que vous reviendriez ! dit-il.

Il serra la main de Nora, puis la mienne et sourit à Dorothy.

— Pete, dit-il à un garçon qui passait, mettez une table ici pour Mr. Charles.

— Est-ce que vous avez autant de monde tous les soirs ? demandai-je.

— Je n’ai pas à me plaindre ! dit-il. Les clients reviennent. Je n’ai pas de crachoirs de marbre noir à leur offrir, mais ici on n’a pas besoin de cracher ce qu’on a bu. Voulez-vous rester une minute au bar pendant que l’on prépare votre table ?

Nous prîmes des tabourets et commençâmes à boire.

— Des nouvelles de Nunheim ? demandai-je à Studsy.

Il me regarda pendant quelques secondes, cherchant sa réponse.

— Oui, je sais, sa poule est ici – d’un geste de la tête, le menton pointé vers le bout de la salle, il attira mon attention sur un groupe bruyant. Elle en profite pour faire la foire !

Miriam était assise au centre du groupe ; je voyais sa chevelure flamboyante.

— Qui a fait le coup ? demandai-je.

— Elle dit que c'est les flics ; Nunheim savait trop de choses !

— C'est une blague ! dis-je.

— Une blague ! répéta Studsy. Voici votre table ; asseyez-vous ; je reviens dans quelques secondes.

Nous prîmes nos verres sur le comptoir pour nous installer à une petite table qui avait été placée entre deux autres que le garçon avait réussi à faire écarter. Nora porta son verre à ses lèvres et frissonna.

— Bon Dieu, que c'est mauvais ! murmura-t-elle.

— Regardez donc ! s'écria Dorothy.

Nous levâmes la tête : Shep Morelli venait vers nous. Son visage avait attiré l'attention de la jeune fille : il était enflé et meurtri et sa couleur allait du pourpre sombre entourant l'œil au rose pâle d'une bande de sparadrap collée au menton.

Il vint tout droit vers nous, se pencha et posa les deux poings sur la table.

— Studsy dit que je dois vous faire des excuses ! fit-il.

— Alors ? dis-je.

— Alors, reprit-il, ce n'est pas mon habitude ; quand j'ai fait quelque chose, il faut le prendre ou le laisser, mais, tout de même, je tiens à vous dire que je regrette d'avoir tiré et j'espère que ce ne sera rien. S'il y a quelque chose que je puisse faire pour...

— Ça va mon vieux, n'en parlons plus ! dis-je ; asseyez-vous, et prenez quelque chose avec nous. Mr. Morelli, Miss Wynant.

Dorothy ouvrait des yeux immenses.

Morelli chercha une chaise et s'assit près de nous.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas ! dit-il à Nora.

— Non, c'était rigolo ! fit ma femme.

Il la regarda d'un air méfiant.

— Liberté sous caution ? demandai-je.

— Oui, cet après-midi.

Il passa la main sur son visage.

— C'est de là que viennent les derniers pains que j'ai reçus. On m'a sonné encore un peu avant de me lâcher.

— C'est horrible ! fit Nora indignée.

Je lui caressai doucement la main.

— C'est le métier ! murmura Morelli.

Il tenta de sourire mais ses lèvres enflées le gênaient.

— Ça va, dit-il, tant qu'il faut trois hommes pour me tenir !

— Est-ce que tu as jamais fait des choses pareilles ? me demanda Nora.

— Qui, moi ?

Studsy arrivait, portant une chaise.

— Il s'est payé une séance à l'institut de beauté ! dit-il en montrant Morelli d'un mouvement du menton.

Il désigna du geste le verre de Nora.

— Vous n’avez rien de pareil dans vos boîtes chic ! ricana-t-il, et ici c’est moins cher.

Nora sourit, faiblement, mais c’était tout de même un sourire. Elle posa son pied sur le mien, sous la table.

— Avez-vous connu Julia Wolf, à Cleveland ? demandai-je à Shep.

L’homme jeta un regard de côté sur Studsy qui, carré dans sa chaise, regardait autour de lui, surveillant le service.

— Quand elle s’appelait Rhoda Stewart ? insistai-je.

Morelli jeta un coup d’œil rapide sur Dorothy.

— Vous pouvez y aller, dis-je, c’est la fille de Clyde Wy-nant.

Studsy se retourna pour la dévisager.

— Ah, ah ! fit-il, et comment va votre père ?

— Je ne l’ai pas vu depuis que j’étais toute petite, répondit-elle.

Morelli mouilla le bout d’une cigarette qu’il plaça entre ses lèvres enflées.

— Je suis de Cleveland, dit-il.

Il gratta une allumette ; son regard était terne – il tentait de voiler l’éclat de ses yeux.

— Elle ne s’est pas appelée longtemps Rhoda Stewart, reprit-il, – une fois seulement – son vrai nom, c’était Nancy Kane.

Il regarda Dorothy.

— Votre père le sait, dit-il.

— Vous connaissez mon père ?

— Oui, un jour nous avons eu une petite discussion.

— À quel sujet ?

— Au sujet de Julia.

L'allumette enflammée qu'il tenait entre le pouce et l'index avait brûlé jusqu'au bout. Il en frotta une autre et alluma sa cigarette. Puis, le front plissé de rides, il leva les sourcils, tourné vers moi.

— C'est franc ? fit-il.

— Sûr. Vous pouvez parler devant elle.

— Bon. Le vieux était jaloux ; j'avais envie de le sonner mais elle n'a pas voulu : il les lâchait !

— Combien de temps de ça ?

— Six, huit mois.

— Vous l'avez vu depuis qu'elle a été assassinée ?

— Non.

— Elle lui coûtait cher ?

— Je le crois.

— Pourquoi ?

— Elle n'était pas bête. Elle savait se procurer du fric. Une fois j'ai eu besoin de cinq gros billets (Il fit claquer ses doigts). Et j'en avais besoin tout de suite.

— Et c'est lui qui les a lâchés.

— Sûr.

— Avez-vous raconté tout ça à la police ?

Il eut un rire méprisant.

— Ils croyaient que je me mettrais à table s'ils me sonnaient. Demandez-leur un peu ce qu'ils pensent maintenant...

Il s'interrompit, étendit le bras et toucha du bout du doigt l'oreille d'un homme assis à l'autre table et qui, le dos tourné, se penchait de plus en plus vers nous.

— Hé là ! ricana Morelli, fais gaffe ! ton oreille va tomber dans mon verre !

L'homme interpellé sursauta et se retourna, montrant un visage pâle et inquiet.

— Je... je... n'écoutais pas... Shep... bégaya-t-il, et il poussa sa chaise en avant jusqu'à ce que son ventre fût contre le bord de sa table.

— Ça va, ça va ! fit Morelli, tu n'es bon à rien mais tu essayes tout de même de te rendre intéressant !

Shep se retourna vers moi.

— Je disais donc qu'avec un type comme vous, ce n'est pas comme avec les flics, on peut parler. La petite est morte, ça ne peut plus la gêner.

— Dites-moi ce que vous savez d'elle, demandai-je ; où vous l'avez connue ; ce qu'elle faisait avant de rencontrer Wyant.

— J'ai soif, dit-il.

Il se retourna sur sa chaise et cria :

— Garçon ! oui, toi, qui as l'air de porter un môme sur le dos !

Le garçon, un bossu, celui que Studsy avait appelé Pete, se fraya un chemin à travers les tables et sourit en regardant Morelli.

— Qu'est-ce que c'est ?

Nous commandâmes du whisky.

— Voici, fit Shep ; nous habitions avec Nancy le même « bloc » de maisons. Le vieux Kane vendait des bonbons et du tabac, au coin ; Nancy chipait des cigarettes pour me les donner. (Il éclata de rire.) Une fois, le vieux m'a sonné parce que j'avais montré à la petite comment on sortait, avec un bout de fil de fer, les sous contenus dans les appareils téléphoniques automatiques ; le vieux modèle bien entendu ! Nous n'étions pas bien forts et ça nous prenait du temps ! Pour me venger, j'avais voulu faucher des meubles, dans une maison qu'on était en train d'installer, pour les cacher dans la cave du vieux et avertir les flics, mais Nancy n'a pas marché.

— Vous deviez être un gentil petit garçon, bien sage ! remarqua Nora.

— Je vous crois, dit-il ; une fois, je n'avais pas cinq ans...

Une voix de femme l'interrompit.

— Il me semblait bien que c'était vous !

Je levai les yeux. Miriam, la rouquine, s'adressait à moi.

— Hello ! répondis-je.

Les mains sur les hanches, elle me regardait d'un air sombre.

— Alors, il en savait trop ! dit-elle.

— Peut-être, répondis-je, mais ce qu'il savait il l'a gardé pour lui et l'a emporté par l'échelle, sans en rien dire.

— Ta gueule !

— Comme vous voudrez, mais qu'est-ce donc qu'il savait ?

— Où se cache Wynant.

— Ah ! Et où se cache-t-il ?

— Je n'en sais rien ; Nunheim le savait.

— Il aurait dû nous le dire. Nous...

— Ta gueule ! répéta-t-elle. Vous le savez et la police aussi. Pour qui me prenez-vous ?

— Je ne sais pas où est Wynant.

— Sans blague ! Vous travaillez pour lui, d'accord avec la police. Ne vous foutez pas de moi ! Nunheim croyait que ça allait lui rapporter le sac ! Pauvre ballot !

— Vous a-t-il dit ce qu'il savait exactement ?

— Je ne suis pas une bille ! ricana-t-elle. Il m'a dit qu'il savait quelque chose qui lui rapporterait du fric ; alors, je sais combien font deux et deux.

— Quatre ! mais pas toujours ! ça peut faire aussi vingt-deux ! D'abord, je ne travaille pas pour Wynant, et ensuite je

vous prie de ne pas dire toujours : Ta gueule. Maintenant, si vous voulez nous aider...

— Non. Nunheim était un « donneur » ; il n'a pas volé ce qui lui est arrivé. Seulement, je n'oublie pas que la dernière fois que je l'ai vu, vivant, il était avec Guild et vous !

— Puisque vous n'oubliez pas facilement, demandai-je, vous souvenez-vous...

— Je vais rejoindre les copains, dit-elle.

Elle s'éloigna. Sa démarche était très gracieuse.

— Voilà une poule dont je me méfiera, grogna Studsy, pensif ; ce doit être une belle vache !

Morelli cligna de l'œil vers moi.

— Je ne comprends pas, Nick ! fit Dorothy, touchant mon bras.

— Vous me parliez de Julia Wolf, dis-je à Shep.

— Oui, reprit-il. Le vieux Kane l'a foutue à la porte quand elle avait seize ans. Elle s'est mise avec un type qu'on appelait Face Peppler. Ça ne m'allait pas et, un jour... Il s'interrompt et toussota... bref, elle resta avec Face cinq ou six ans, sauf pendant le temps que Peppler a été soldat : elle a vécu pendant son absence avec un cousin de O'Brien. Puis Face est revenu et, un jour, ils ont tous deux été poissés pour avoir tenté d'entôler un mec de Toronto. Face a tout pris et elle s'en est tirée avec six mois. Lui est toujours dedans. Je rencontrai Nancy quand elle a été libérée – elle m'a emprunté deux cents dollars. Six mois sans la voir, puis, un jour, je reçois mon fric, dans une lettre, et elle m'apprend qu'elle est à New-York et qu'elle s'appelle Julia Wolf. J'ai su qu'elle correspondait

toujours avec Face. Quand je suis venu ici, en 28, je suis allé la voir. Elle...

Miriam était revenue. Elle était debout près de moi, les mains sur les hanches, comme tout à l'heure.

— J'ai pensé à ce que vous venez de me dire, fit-elle. Vous devez me prendre pour une bille.

— Non, dis-je.

— Et vous avez raison, je comprends maintenant. C'est vous qui l'avez tué, et...

— Pas si fort, petite fille ! dit Studsy.

Il se leva et la prit par le bras.

— Viens donc par ici, je veux te parler, murmura-t-il d'une voix très douce.

Il la mena vers le bar.

Morelli cligna de l'œil vers moi.

— Studsy adore ça, dit-il. Où en étais-je ? Oui, quand j'allai la voir, elle me raconta qu'elle avait une situation, que Wynant était fou d'elle et que tout allait bien. Elle a dû apprendre la sténo pendant ses six mois en songeant que ça pourrait être utile pour trouver une place dans un bureau. On ne sait jamais, si on laissait le coffre ouvert ! Une agence de placement l'avait envoyée chez Wynant pour un ou deux jours et elle s'est arrangée pour rester. Elle a dû lui dire qu'elle avait été condamnée car elle était maligne et elle ne voulait pas qu'il apprit ça par quelqu'un d'autre. Elle a dû lui jouer la scène du relèvement. Enfin tout ça ne me regardait pas. Remarquez bien que nous n'étions que des amis d'enfance. Elle sortait, de

temps à autre, avec moi, nous venions souvent ici, mais le vieux l'a su et il s'est mis à râler... Alors elle m'a dit qu'elle ne sacrifierait pas un pareil filon pour le plaisir de sortir avec un copain. Voilà. C'était en octobre, je crois, et je ne l'ai pas revue depuis.

— Avec qui sortait-elle encore ?

— Je ne sais pas. Elle ne parlait pas beaucoup.

— Elle portait une bague de fiançailles, avec un diamant. Le saviez-vous ?

— Non. Ce n'est pas moi qui la lui ai donnée et je ne la lui ai jamais vue.

— Vous pensez qu'elle attendait que Peppler fût libéré ?

— Peut-être. Elle ne paraissait pas s'inquiéter beaucoup de son sort, mais, au fond, je crois qu'elle se serait remise avec lui.

— Et le cousin de Dick O'Brien, elle ne l'a pas revu ?

Morelli me regarda d'un air surpris.

— Je n'en sais rien, fit-il.

Studsy revenait vers nous.

— Je me trompe peut-être, dit-il quand il fut assis, mais je crois qu'on pourrait faire quelque chose de cette petite, à condition de savoir la prendre.

— La prendre à la gorge ! ricana Morelli.

— Non, dit le patron en riant. Elle se fera ; elle prend des leçons de chant, la garce !

Shep contempla son verre vide.

— Le whisky que tu sers doit lui faire grand bien aux cordes vocales ! dit-il.

Il se retourna pour crier à Pete.

— Hé ! sac-au-dos ! remets-nous ça ! Nous chantons à l'église demain.

— Voilà, voilà, Sheppy, cria Pete dont le visage s'adoucit dès qu'il entendit Morelli.

Un gros type blond, si blond qu'il paraissait albinos, et qui venait de la table de Miriam, se campa devant moi et me dit d'une voix de femme, haute et flûtée.

— Alors, c'est vous qui avez arrangé Nunh...

Morelli, sans se lever, le frappa au ventre de toutes ses forces. Studsy, debout, penché par-dessus Shep, lança un direct du droit dans les dents du gros blond. Pete, par derrière, tapait à grands coups de plateau sur le crâne de l'albinos qui s'effondra, renversant une table et trois consommateurs. Deux garçons étaient avec nous ; l'un d'eux frappait le gros d'un bâton, comme, à quatre pattes, il tentait de se relever ; l'autre avait passé les doigts dans le col de la chemise, par derrière, et étranglait doucement l'homme qu'il remit sur ses pieds. Morelli aidant on le poussa dehors.

Pete les regardait en suçant ses dents avec un bruit désagréable.

— Ce salaud de Sparrow ! m'expliqua-t-il, quand il a bu un coup, il faut pas le laisser faire !

Studsy aidait les clients renversés à se relever.

— C'est pas de veine ! soupirait-il pour les consoler. Mais enfin, ce n'est pas un pensionnat de jeunes filles !

Dorothy, pâle, tremblait de peur. Nora, les yeux écarquillés ne bougeait pas.

— Ils sont tous fous ! murmura-t-elle. Pourquoi ont-ils fait ça ?

— Tu en sais autant que moi ! lui dis-je.

Morelli rentrait, avec les garçons qui paraissaient tout fiers.

Shep et Studsy revinrent s'asseoir près de nous.

— Vous êtes des impulsifs ! remarquai-je.

Studsy répéta le mot et éclata de rire.

Morelli demeurait grave.

— Quand ce frère-là commence, il faut aller plus vite que lui, sinon c'est trop tard. Nous l'avons déjà vu opérer, n'est-ce pas, Studsy ?

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demandai-je.

— Rien, dit Morelli lentement, parce qu'on l'a bouclé tout de suite. On sent qu'il ne plaisante pas.

— Encore un hystérique ! grogna Studsy.

XXIII

Il était près de deux heures du matin quand nous quit-
tâmes le Pigiron.

Dans un coin du taxi, Dorothy gémissait :

— J'ai mal au cœur, je vais vomir !

— Oh ! cette saloperie qu'on nous a fait boire ! soupira
Nora.

Elle appuya sa tête sur mon épaule.

— Nicky, dit-elle, ta pauvre femme est saoule perdue ! Tu
m'expliqueras tout ; pas maintenant, demain. Je n'ai rien
compris, mais c'était épatant !

— Je ne puis pas aller chez tante Alice dans cet état, dit
Dorothy. Elle se trouverait mal !

— Ils n'auraient pas dû frapper le gros comme ça,
quoique ça ait dû les exciter, murmura ma femme.

— Il vaut sans doute mieux que je rentre chez maman,
reprit Dorothy qui suivait son idée. Tante Alice serait furieuse
et j'ai oublié la clef.

— Je t'aime Nicky, dit Nora, tu sens bon et tu connais des
types épatants !

— Vous pouvez peut-être me déposer chez moi ? de-
manda la jeune fille.

Je donnai l'adresse au chauffeur.

— Venez coucher chez nous, suggéra ma femme.

— Non, hésita Dorothy.

— Pourquoi pas ? insista Nora.

Elles continuèrent ainsi jusqu'à ce que la voiture s'arrêtât devant le Courtland.

Je descendis et j'aidais Dorothy à sortir du taxi. Elle se penchait lourdement sur moi.

— Montez une minute ! dit-elle.

— Rien qu'une minute ! fit Nora.

Je dis au chauffeur d'attendre. Nous prîmes l'ascenseur. Sur le palier Dorothy sonna. Gilbert, en pyjama, nous ouvrit. Il leva la main et dit à voix basse :

— La police est ici.

Nous entendîmes la voix de Mimi.

— Qui est là, Gilbert ?

— Mr. et M^{rs} Charles et Dorothy !

Mimi vint au-devant de nous.

— Je n'ai jamais été aussi heureuse de vous voir ! s'écria-t-elle ; je ne sais où donner de la tête.

Elle portait une robe de chambre de satin rose sur une chemise de nuit de même couleur. Son visage était animé. Elle ignora Dorothy et nous serra la main.

— Maintenant, dit-elle, je ne m'occupe plus de rien. C'est votre affaire, Nick, vous allez dire à la pauvre Mimi ce qu'il faut faire.

— Ta gueule ! murmura Dorothy derrière moi, d'une voix très basse mais avec conviction.

Mimi ne parut pas avoir entendu. Elle nous mena vers le « living-room » en bavardant.

— Vous connaissez le lieutenant Guild ? Il a été très gentil, mais j'ai mis sa patience à une rude épreuve : j'étais si bouleversée. Mais vous êtes ici et...

Nous entrâmes dans la pièce.

— Hello ! fit Guild ; bonjour Madame !

Andy, l'inspecteur qui l'accompagnait, et qui l'avait aidé à fouiller notre appartement le jour de la visite de Morelli, nous salua de la tête.

— Quoi de neuf ? demandai-je.

Guild regarda Mimi du coin de l'œil, puis dit :

— La police de Boston a trouvé Jorgensen-Rosewater chez sa première femme et lui a posé quelques questions. Il prétend n'avoir rien à faire avec le meurtre de Julia Wolf et, d'autre part, M^{rs} Jorgensen peut nous en donner la preuve car elle détient une chose accablante pour Wynant. Elle n'est pas encore décidée à parler. En fait, Mr. Charles, je ne comprends rien à l'attitude de M^{rs} Jorgensen.

Cela ne me surprenait pas outre mesure.

— Elle est affolée ! dis-je.

Mimi tenta de confirmer mon opinion en paraissant terrifiée.

— Cette première femme, demandai-je ; y a-t-il eu divorce ?

— Elle prétend que non, répondit Guild.

— Elle ment ! s'écria Mimi.

— Chut ! dis-je. On le ramène à New-York ?

— Il se défend. Il faudra demander l'extradition si nous voulons l'amener ici.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

Guild haussa les épaules.

— Si cela peut nous aider à découvrir le meurtrier, oui ! Sinon, je suis prêt à abandonner les inculpations de menaces de mort et de bigamie.

— Qu'en pensez-vous ? dis-je à Mimi.

— Je voudrais vous parler seule à seul ! répondit-elle.

Je regardai le policier.

— Si vous voulez, approuva-t-il.

Dorothy me toucha le bras.

— Nick, dit-elle, écoutez-moi d'abord, je...

Elle s'interrompit : tous la regardaient.

— Quoi ? demandai-je.

— Je veux vous parler la première !

— Allez !

Je caressai doucement sa main.

— Plus tard ! dis-je.

Mimi me conduisit dans sa chambre et ferma soigneusement la porte. Je m'assis sur le lit et j'allumai une cigarette. Elle était adossée au battant de la porte et me regardait en souriant gentiment. Une demi-minute s'écoula.

— Vous m'aimez un peu, Nick ? demanda-t-elle enfin.

Je ne répondis pas.

— N'est-ce pas ? ajouta-t-elle.

— Non.

Elle se mit à rire et vint vers moi.

— Vous voulez dire que vous n'approuvez pas ma conduite, fit-elle, s'asseyant près de moi sur le lit. Mais vous m'aimez assez pour m'aider ?

— Ça dépend !

— De quoi ?

La porte s'ouvrit. Dorothy entra.

— Nick, dit-elle, il faut que...

Mimi sauta sur ses pieds et fit face à sa fille.

— Fous le camp ! gronda-t-elle.

Dorothy hésita une fraction de seconde.

— Non ! Vous n'allez pas...

Mimi la frappa violemment du revers de sa main droite, sur la bouche.

— Fous le camp ! répéta-t-elle.

La jeune fille se mit à crier, porta la main à sa bouche et, son regard terrifié fixé sur nous, sortit à reculons.

Mimi referma la porte.

— Il faudra venir un jour à la maison me donner une leçon de boxe, dis-je doucement.

Elle ne parut pas m'entendre ; ses yeux s'étaient assombris ; sa voix avait changé, plus gutturale, quand elle dit :

— Ma fille est amoureuse de vous !

— Quelle blague !

— C'est vrai, reprit-elle ; elle est jalouse de moi et elle devient furieuse dès que je vous approche.

Mimi parlait comme si elle songeait à autre chose.

— Quelle blague ! Elle a peut-être eu un petit béguin, un souvenir de son enfance, quand elle m'admirait tant, mais c'est tout.

Mimi hocha la tête.

— Vous vous trompez, dit-elle, mais ça n'a pas d'importance.

Elle reprit sa place près de moi.

— Il faut absolument que vous m'aidiez à sortir de là, reprit-elle.

— Sûr ! Il faut protéger les femmes, surtout quand elles sont délicates comme des fleurs...

— Ça va, dit-elle. Comme si vous n'aviez jamais vu battre une enfant ! Ce n'est rien ; ça se fait tous les jours. Ne vous inquiétez donc pas.

Elle souriait comme tout à l'heure, avançant les lèvres, le regard lourd.

— Si vous avez envie de Dorothy, prenez-la, murmura-t-elle, mais n'en faites pas une histoire de sentiment... et ne dites pas que j'ai l'air d'une fleur, vous ne l'avez jamais pensé.

— Non.

— Alors ? fit-elle d'un air décidé.

— Alors quoi ?

— Assez de manières, protesta-t-elle, vous savez ce que je veux dire ; vous me comprenez aussi bien que je vous comprends.

— À peu près, mais c'est vous qui compliquez tout...

— Oui, mais c'était pour rire ; je suis sérieuse maintenant. Ce salaud de Chris m'a rendue ridicule, Nick, et voici qu'il est dans l'embarras et qu'il espère que je vais le sauver.

Elle posa une main sur mon genou ; ses ongles entrèrent dans ma chair.

— La police ne croit pas ce que je dis, reprit-elle ; comment lui prouver qu'il a menti, que je ne sais rien de plus que ce que j'ai déclaré la première fois ?

— C'est difficile, dis-je lentement, surtout si Jorgensen répète ce que vous m'avez raconté tout à l'heure.

Elle retint un instant son souffle et ses ongles entrèrent plus profondément dans mon genou.

— Vous leur avez rapporté notre conversation ?

— Pas encore, dis-je, écartant la main qui était sur mon genou.

Elle poussa un soupir de soulagement.

— Et vous ne leur direz rien, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est un mensonge. Il a menti. Moi aussi. Je n'ai rien trouvé, rien du tout !

— Nous voici revenus au même point qu'à la fin de l'après-midi, remarquai-je, et je crois ce que vous dites autant qu'à ce moment-là. Mais alors, pourquoi parler de nous comprendre réciproquement, de supprimer les manières et les complications ?

Elle me tapota légèrement la main.

— Entendu, dit-elle, j'ai trouvé quelque chose – oh, c'est sans grande importance – mais je ne vais pas m'en défaire pour sauver ce salaud. Vous comprenez mes sentiments, n'est-ce pas, Nick ; à ma place vous agiriez de même...

— Peut-être, répondis-je, mais au point où en sont les choses, pourquoi épouserai-je votre querelle ? Chris n'est pas mon ennemi ; je n'ai rien à gagner à vous aider ?

Elle soupira.

— J’y ai pensé, dit-elle ; je sais bien que la somme que je pourrais vous offrir ne vous intéresserait pas – elle sourit d’un air bizarre – ni mon beau corps si blanc. Mais n’avez-vous pas intérêt à sauver Clyde ?

— Pas nécessairement.

Elle éclata de rire.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je veux dire qu’il n’a pas besoin qu’on le sauve : la police n’a pas grand’chose à retenir contre lui : il est fou, il était à New-York le jour du crime et il entretenait Julia ; ce n’est pas suffisant pour l’inculper.

— Mais il y a aussi ma petite contribution, dit-elle en riant.

— Qu’est-ce ? demandai-je.

Et je continuai, sans attendre la réponse que je n’espérais pas.

— Quoi que ce soit, vous êtes bête, Mimi. Vous tenez Chris à votre merci avec cette histoire de bigamie. Profitez-en...

— Je tiens ça en réserve au cas où il...

— Où il se justifierait de l’inculpation de meurtre ? ajoutai-je. Ça n’ira pas, petite dame ! Vous le ferez arrêter, mais il ne sera pas trois jours en prison avant que le District Attorney se soit aperçu que l’homme est innocent et que vous avez voulu vous payer la tête des magistrats. À ce moment-là, quand vous parlerez de votre histoire de bigamie, le District Attorney refusera de poursuivre.

— Il n’a pas le droit, Nick !

— Il le prendra ! affirmai-je, et s’il peut faire la preuve que vous avez dissimulé quelque chose il ne se gênera pas pour vous le faire regretter.

— C’est bien vrai, tout ça ? demanda-t-elle, mordant sa lèvre inférieure.

— Je vous dis ce qui doit arriver... à moins que les District Attorneys aient changé depuis le temps où je m’occupais de toutes ces affaires-là !

Elle mordit de nouveau sa lèvre.

— Je ne veux pas qu’il s’en tire si facilement, dit-elle, et je ne veux pas non plus être compromise.

Elle leva les yeux sur moi.

— Si vous avez menti, Nick !...

— Croyez ou ne croyez pas, c’est votre affaire !

Elle sourit, me prit par la nuque et m’embrassa sur la bouche. Puis elle se leva.

— Vous êtes une crapule ! grogna-t-elle, mais je vous fais confiance.

Elle se mit à arpenter la pièce ; ses yeux brillaient.

— Est-ce que j’appelle Guild ? demandai-je.

— Non, pas encore, je voudrais connaître votre opinion.

— Si vous voulez, mais fini de blaguer !

— Vous avez peur de votre ombre, mon pauvre ami ; rassurez-vous, je parle sérieusement.

— Alors, montrez-moi ça ; les autres s'impatientent.

Elle marcha vers une armoire dont elle ouvrit la porte ; elle poussa des vêtements de côté et plongea le bras.

— Tiens, dit-elle, c'est bizarre !

— Bizarre ! répétais-je.

Je me levai, marchant vers la porte pour appeler Guild.

— Doucement, fit-elle, ne vous impatientez pas, je l'ai.

Elle se retourna, tenant dans sa main un mouchoir chiffonné. Comme je m'approchais, elle me montra, à l'intérieur, un petit bout de chaîne de montre, long de trois pouces environ, portant à une extrémité un minuscule canif en or. Le mouchoir était un mouchoir de femme, parsemé de taches brunes.

— Eh bien ? demandai-je.

— C'était dans la main de Julia, j'ai reconnu ce fragment de la chaîne de montre de Clyde et je l'ai pris pendant qu'on m'a laissée seule dans la pièce.

— Êtes-vous sûre qu'il s'agit de la chaîne de Wynant ?

— Mais oui ! fit-elle avec impatience. Les anneaux sont alternés : un en or, un en argent, un en cuivre ; il a fait faire cette chaîne avec les premiers lingots de métal traités par le procédé qu'il a inventé. Tous ceux qui connaissent Clyde peuvent identifier la chaîne. Il y a aussi ce canif, qui porte ses initiales gravées ; je ne le connaissais pas, mais il portait la chaîne depuis très longtemps.

— Auriez-vous pu la décrire sans l'avoir revue ?

— Certainement.

— Et le mouchoir ?

— Il est à moi, je m'en suis servie pour prendre la chaîne dans la main de Julia qui était tachée de sang. Est-ce que... On dirait que vous ne croyez pas ce que je dis ! fit-elle, les sourcils froncés.

— Pas tout à fait, répondis-je, est-ce que c'est la version définitive ?

Elle frappa le parquet du pied, rageusement.

— Oh, vous... s'écria-t-elle.

Puis elle se mit à rire.

— Ce que vous pouvez être empoisonnant, Nick ! Je dis la vérité cette fois.

— Je l'espère ; il n'est que temps. Êtes-vous bien sûre que Julia n'ait pas repris connaissance et ne vous ait pas parlé ?

— Vous essayez de me troubler ! Eh bien, non, je suis sûre qu'elle n'a rien dit.

— Bien. Attendez-moi, je vais chercher Guild, mais je vous préviens que si vous prétendez que la chaîne était dans la main de Julia – qui vivait encore – il se demandera si vous n'avez pas dû batailler pour la lui prendre.

Elle ouvrit de grands yeux surpris.

— Qu'est-ce qu'il faut lui répondre ? demanda-t-elle.

Je sortis, fermant la porte derrière moi.

XXIV

Nora, à moitié endormie, causait avec Guild et Andy dans le living-room. Aucun des jeunes Wynant n'était là.

— Allez-y ! dis-je à Guild ; première porte à gauche ; elle est prête.

— Vous avez réussi ? interrogea-t-il.

Je fis oui de la tête.

— Alors ? fit-il.

— Alors, voyez ce que vous pourrez en tirer et nous en reparlerons après, suggérai-je.

— Ça va. Venez, Andy.

— Où est Dorothy ? demandai-je à Nora quand ils eurent quitté la pièce.

Nora me répondit par un bâillement.

— Je croyais qu'elle était avec sa mère et toi, dit-elle enfin, Gilbert est par là ; je l'ai vu il y a quelques minutes. Est-ce que nous allons rester longtemps ici ?

— Non.

Je regagnai le couloir, dépassant la chambre de Mimi. Plus loin, une porte était ouverte, sur une pièce vide. J'y pénétrai et frappai à la porte opposée.

— Qui est là ? demanda la voix de Dorothy.

— Nick, dis-je, et j'entrai.

Elle était allongée sur le lit tout habillée, elle avait seulement ôté ses chaussures. Gilbert était assis près d'elle. Elle avait les yeux rouges, les lèvres enflées. Elle leva la tête et me regarda fixement.

— Vous voulez toujours me parler ? demandai-je.

Gilbert se leva.

— Où est maman ? dit-il.

— Elle parle aux policiers.

Il murmura quelques mots que je ne compris pas et sortit.

Dorothy frissonna.

— Il me donne la chair de poule, dit-elle.

Puis elle se remit à me regarder fixement.

— Vous voulez toujours me parler ? répétais-je.

— Pourquoi vous être mis aussi contre moi ? gémit-elle.

— Vous n'êtes pas raisonnable ! dis-je, m'asseyant à la place qu'avait occupée Gilbert. Savez-vous quelque chose du canif et du bout de chaîne que votre mère prétend avoir trouvés.

— Non. Où ?

— Que vouliez-vous me dire ?

— Plus rien... maintenant, dit-elle d'un ton désagréable, sinon que vous pourriez essuyer les traces de son rouge à lèvres.

Je me frottai la bouche. Elle saisit mon mouchoir, en fit une boule et se pencha pour atteindre une boîte d'allumettes sur la table de nuit. Elle en frota une.

— Ça va sentir bien mauvais ! remarquai-je.

— Tant pis, répondit-elle, mais elle souffla l'allumette.

Je pris le mouchoir et, ouvrant la fenêtre, je le jetai dans la rue. Puis je revins m'asseoir.

— Voilà, dis-je, si ça peut vous soulager.

— Est-ce que maman vous a parlé de moi ?

— Oui, elle a dit que vous m'aimiez.

Elle se mit brusquement sur son séant.

— Et qu'est-ce que vous avez dit ?

— Que vous m'aviez toujours aimé depuis que vous étiez toute petite.

Ses lèvres tremblaient.

— Et vous... vous croyez que c'est seulement ça ? bégaya-t-elle.

— Quoi donc, alors ?

— Je ne sais pas ! dit-elle en pleurant. Tout le monde se moque de moi : maman, Gilbert, Harrison Quinn ! Je...

— Qu'ils aillent au diable ! dis-je, la prenant dans mes bras.

— Est-ce que maman est amoureuse de vous ? demanda-t-elle après un silence.

— Ah, bon Dieu, non ! Elle déteste les hommes plus qu’aucune femme que j’aie jamais connue, les Lesbiennes exceptées !

— Mais elle a toujours une sorte de...

— Ça, c’est le tempérament ! interrompis-je, mais ne vous y trompez pas : Mimi déteste les hommes, de tout son cœur.

La jeune fille ne pleurait plus.

— Je ne comprends pas ! dit-elle, les sourcils froncés. Est-ce que vous la détestez ?

— Pas toujours.

— Mais... à présent ?

— Non. Elle est bête et elle se croit très forte, ce qui est toujours ennuyeux, mais je ne la déteste pas.

— Moi, je la hais ! ricana Dorothy.

— Vous me l’avez déjà dit. J’ai une question à vous poser, petite fille : connaissez-vous ou avez-vous jamais vu cet Arthur Nunheim dont nous avons parlé ce soir au Pigiron ?

Elle me jeta un regard aigu.

— Vous voulez changer de conversation, vous, dit-elle.

— J’insiste, repris-je, le connaissiez-vous ?

— Non.

— On a parlé de lui dans les journaux, continuai-je. C’est lui qui a dit à la police que Morelli connaissait Julia.

— Je ne me souviens pas de ce nom. Je l'ai entendu ce soir pour la première fois, répondit Dorothy.

Je décrivis minutieusement Nunheim.

— Jamais vu ? redemandai-je.

— Non.

— Il se faisait parfois appeler Albert Norman. Ce nom ne vous dit rien ?

— Non.

— Vous ne connaissez aucune des personnes que nous avons vues ce soir chez Studsy ?

— Non, Nick. Si je savais quelque chose, je vous le dirais.

— Même si cela devait causer beaucoup de mal à quelqu'un ?

— Oui, dit-elle spontanément, puis elle ajouta : que voulez-vous dire ?

— Vous le savez aussi bien que moi.

Elle mit ses mains sur son visage baigné de larmes ; quelqu'un frappait à la porte.

— Entrez ! dis-je.

Andy entr'ouvrit la porte et passa la tête.

— Le lieutenant voudrait vous voir.

— Je viens.

Il poussa un peu plus le battant.

— Il vous attend, insista-t-il.

Il voulut m'adresser un clin d'œil, mais ses lèvres bougeaient nerveusement et le tout ressemblait plutôt à une grimace.

— Je reviens ! dis-je à Dorothy, et je suivis l'inspecteur.

Il referma doucement la porte et me parla à l'oreille.

— Le gosse se rinçait l'œil par le trou de la serrure ! murmura-t-il.

— Gilbert ?

— Oui. Il s'est sauvé quand il m'a entendu, mais j'ai eu le temps de le voir.

— Ça n'a pas d'importance, dis-je ; avez-vous réussi à tirer quelque chose de M^{rs} Jorgensen ?

Andy avança ses lèvres épaisses et siffla doucement.

— C'est un numéro ! dit-il.

XXV

Nous entrâmes dans la chambre de Mimi. Elle était assise dans une grande chaise, près de la fenêtre et paraissait très contente de soi. Elle m'adressa un charmant sourire.

— J'ai une conscience pure et sans tache, dit-elle, j'ai tout avoué.

Guild, debout près de la table, s'essuyait le visage avec un grand mouchoir. Quelques gouttes de sueur perlaient encore sur son front. Il était las et comme vieilli. Le mouchoir, le canif et le bout de chaîne étaient posés sur la table.

— Fini ? demandai-je.

— Je n'en sais rien, ma parole ! dit le policier.

Il se tourna vers Mimi.

— Croyez-vous que nous en ayons fini ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais rien d'autre ! déclara-t-elle en riant.

— Alors, dit Guild, lentement, dans ce cas je voudrais causer avec M^r Charles, si vous le permettez.

Il plia soigneusement son mouchoir et le remit dans sa poche.

— Vous pouvez causer ici, dit-elle, se levant. Je vais voir M^{rs} Charles.

Elle me caressa la joue du bout de l'index, en passant près de moi.

— Ne me maltraitez pas trop, Nick, fit-elle.

Andy lui ouvrit la porte, la referma derrière elle, et siffla comme il l'avait fait dans le couloir.

Je m'assis sur le lit.

— Eh bien ? demandai-je.

Guild toussota avant de parler.

— Elle nous a raconté l'histoire de la chaîne et du canif et les raisons pour lesquelles elle n'avait encore rien dit. Entre nous, je ne vois pas ce que cela veut dire, logiquement. Peut-être faut-il considérer la chose d'une autre façon ? En bref, je ne comprends pas cette femme.

— Je la connais un peu mieux, dis-je. L'important avec elle, c'est de ne pas se lasser. Quand vous l'avez convaincue de mensonge, elle avoue et vous sort un nouveau mensonge destiné à prendre la place du premier, et ainsi de suite. La plupart des gens – même des femmes – se découragent quand vous les avez pris trois ou quatre fois de suite en flagrant délit de mensonge et finissent par dire la vérité... ou bien par se taire. Mimi ne se lasse pas et si vous n'y prenez garde vous arrivez à croire ce qu'elle dit, non pas parce que cela offre enfin l'apparence de la vérité, mais tout simplement parce que vous êtes las de douter.

— Peut-être ! approuva Guild.

Il passa son index énorme entre son col et son cou.

— Croyez-vous qu'elle ait tué l'autre ? demanda-t-il.

Andy me regardait fixement de ses gros yeux protubérants.

Je posai mes pieds sur le parquet.

— Je voudrais bien le savoir, dis-je. Cette histoire de chaîne m'a l'air d'une affaire arrangée de toutes pièces. Nous pourrions rechercher si Wynant a eu une chaîne semblable, s'il l'a encore. Si Mimi se souvient si bien de cette chaîne, elle a pu en faire établir une identique. Tout le monde peut acheter un canif et y faire graver n'importe quelles initiales. Cependant, cette théorie n'est pas inattaquable. Peut-être, d'autre part, avait-elle la chaîne depuis longtemps, mais tout cela, c'est votre affaire.

— Nous faisons tout notre possible, dit Guild patiemment. Alors vous croyez qu'elle est coupable ?

— Du meurtre ? Pas encore ! Et Nunheim ?

— Les projectiles étaient bien identiques à ceux qui ont tué Julia Wolf – tous les cinq.

— Cinq balles ?

— Oui, à bout portant.

— J'ai vu sa poule, la rouquine, ce soir, dans un speakeasy. Elle prétend que nous l'avons tué – vous et moi – parce qu'il en savait trop.

— Où l'avez-vous vue ? demanda Guild.

— Au Pigiron.

Je lui donnai l'adresse.

— Morelli fréquente cet établissement, continuai-je. Il m'a dit que Julia s'appelait Nancy Kane et que son amant, un certain Face Peppler, était en prison, quelque part dans l'Ohio.

— Ah ! fit Guild, d'un ton qui me convainquit qu'il était au courant. Et c'est tout ce que vous avez découvert ?

— Un ami, Larry Crowley, journaliste, a vu Jorgensen sortant du mont-de-piété de la Sixième Avenue, hier après-midi.

— Ah ?

— Ces nouvelles n'ont pas l'air de vous passionner ! dis-je.

Mimi ouvrit la porte et entra portant sur un plateau, une bouteille de whisky, un siphon, des verres et de la glace.

— J'ai pensé que vous auriez soif, dit-elle, cordialement.

Nous la remerciâmes.

Elle posa le plateau sur la table, sourit, s'excusa avec cet air de tolérance que prennent les femmes devant plusieurs hommes rassemblés, et sortit.

— Que disiez-vous ? reprit Guild.

— Que, si vous n'avez pas confiance en moi, il faut le déclarer tout de suite, répondis-je.

— Non, non, il ne s'agit pas de ça, Mr. Charles, s'empressa de répondre le policier, rougissant brusquement. En fait, le Commissaire Général m'a passé un savon sérieux en me reprochant la lenteur de l'enquête, alors je suis un peu nerveux. Et ce second crime vient tout compliquer !

Il se tourna vers le plateau.

— Voulez-vous du soda ?

— Non, merci, pur. Avez-vous de nouveaux indices ?

— Rien, même arme, mêmes projectiles, c'est tout ! Il a été abattu dans le hall d'une maison meublée qui est située entre deux magasins. Personne n'y connaît Nunheim ou Wy-nant. La grande porte du hall n'est fermée qu'au loquet, mais tout cela ne nous apprend rien.

— Quelqu'un a-t-il entendu quelque chose ?

— Oui, on a entendu les détonations, mais sans voir qui tirait.

Le policier me versa un verre de whisky.

— A-t-on retrouvé des douilles vides ?

— Non, pas plus là que chez Julia Wolf. Un revolver, sans doute.

— Et le meurtrier a vidé son barillet chaque fois – si nous tenons compte de la balle qui a démoli l'appareil téléphonique. L'homme devait avoir conservé une chambre du barillet vide : celle qui se trouvait sous le chien quand il avait l'arme en poche.

Guild qui allait boire reposa son verre sur la table.

— Vous n'allez pas insinuer que des Chinois ont été mêlés au meurtre, parce qu'ils tirent presque tous avec un revolver ?

— Non. Il faut trouver où était Nunheim l'après-midi de l'assassinat de Julia.

— Il a rôdé, à un certain moment, autour de la maison de la jeune fille, si l'on en croit le témoignage de gens qui, à ce moment-là, n'ont pas accordé grande importance à cette constatation et n'ont aucune raison de mentir. La veille,

Nunheim était monté jusqu'à l'appartement de Julia, par l'ascenseur. Le garçon prétend que l'homme est redescendu presque immédiatement et qu'il ignore même s'il a pénétré dans l'appartement.

— Peut-être Miriam a-t-elle raison ! dis-je, et le petit homme en savait-il trop long sur l'affaire. Il faut aussi trouver pourquoi cette différence de quatre mille dollars entre la somme remise par Macaulay et celle que Wynant prétend avoir reçue.

— Nous ne savons rien de nouveau sur ce point, répondit Guild.

— Morelli prétend que Julia avait de l'argent à sa disposition. Un jour que le jeune homme était gêné elle lui a prêté cinq mille dollars en espèces.

Le policier, surpris, leva les sourcils.

— Ah ! fit-il.

— Oui, il prétend aussi que Wynant connaissait le passé de Julia.

— Il me semble, dit lentement Guild, que ce Morelli vous a raconté beaucoup de choses.

— Il bavarde facilement. N'avez-vous rien découvert en ce qui concerne les dernières expériences tentées par Wynant ?

— Non. Son magasin et son laboratoire paraissent toujours vous intéresser !

— Pourquoi pas. C'est là qu'il a travaillé. Je voudrais bien visiter ce magasin.

— À votre aise. Mais comment avez-vous réussi à faire parler Morelli ?

— Je vous répète qu'il bavarde facilement. Connaissez-vous un type qu'on appelle Sparrow ? Un gros, tout pâle, avec une voix de femme.

— Non. Pourquoi ?

— Il était là aussi, avec Miriam. Il a tenté de me sauter dessus mais on ne l'a pas laissé faire.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Peut-être Miriam lui a-t-elle dit que je vous ai aidé à exécuter Nunheim.

— Ah ! fit Guild.

Il se gratta le menton et tira sa montre.

— Il est tard, reprit-il. Venez me voir demain – aujourd'hui, veux-je dire !

Je sortis pour regagner le « living-room ».

Nora dormait sur le canapé. Mimi posa le livre qu'elle lisait.

— Est-ce que le huis-clos est levé ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Laissez dormir votre femme, Nick ; vous allez rester jusqu'au départ des policiers, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez. Je voudrais revoir Dorothy.

— Elle dort.

— Ça ne fait rien ; je la réveillerais.

— Mais...

Guild et Andy entrèrent et prirent congé.

— J'en ai assez de ces flics, soupira Mimi.

Gilbert parut sur le seuil de la porte.

— Est-ce qu'ils croient que Chris est coupable ? interrogea-t-il.

— Non, dis-je.

— Qui, alors ?

— J'aurais pu vous le dire hier, aujourd'hui je ne sais plus.

— C'est ridicule, protesta Mimi : ils savent très bien – vous aussi d'ailleurs – que Clyde est coupable.

Je ne dis rien et Mimi répéta la même phrase.

— Il n'est pas coupable ! répondis-je cette fois.

Une expression de triomphe illumina le visage de Mimi.

— Je savais bien, s'écria-t-elle, que vous travailliez pour lui.

— Non.

— Pourquoi ne serait-il pas coupable ? demanda Gilbert, comme s'il voulait savoir.

— En effet, dis-je, il *pourrait* l'être, mais il ne l'est pas. Aurait-il écrit des lettres pour rejeter les soupçons sur Mimi qui détient la preuve de sa prétendue culpabilité ?

— Peut-être l'ignorait-il ! insista Gilbert. Peut-être a-t-il pensé que la police en savait plus long qu'elle ne voulait l'avouer : c'est souvent le cas. Peut-être aussi pensait-il discrediter son ex-femme afin que l'on doutât de son témoignage.

— C'est ça, Nick, s'écria Mimi. Voilà qui explique à la fois les lettres et la culpabilité.

— Croyez-vous que votre père soit coupable ? demandai-je à Gilbert.

— Non, je ne le crois pas, répondit le jeune homme, mais je voudrais connaître vos raisons, votre méthode.

— Et moi la vôtre !

Il rougit et sourit d'un air embarrassé.

— Oh, moi, fit-il, c'est tout différent !

— Gilbert *sait* qui a tué Julia ! dit Dorothy qui s'était tenue un instant immobile sur le seuil.

Elle était encore habillée. Elle me regardait fixement comme si elle craignait de poser les yeux sur une autre personne. Elle était pâle et se tenait raide, appuyée contre le chambranle.

Nora ouvrit les yeux, se dressa sur un coude et dit, à moitié endormie :

— Quoi ?

Personne ne répondit.

— Dorothy, dit Mimi, vous n'allez pas nous jouer une de vos petites comédies dramatiques ?

— Vous pourrez me battre à votre aise quand ils seront partis, je sais que vous n’y manquerez pas ! dit la jeune fille sans cesser de me regarder.

Mimi faisait des efforts pour avoir l’air de ne pas comprendre.

— Vous êtes idiote ! Dorry, murmura Gilbert.

— Laissez-la parler, dis-je. Qui a tué, Dorothy ?

Elle regarda son frère, puis baissa les yeux et parut perdre cette attitude raidie qu’elle avait eue dès l’abord.

— Je ne sais pas, dit-elle ; il le sait, lui !

Puis elle se mit à trembler et leva les yeux sur moi.

— Vous ne voyez donc pas que j’ai peur ! cria-t-elle. Emmenez-moi et je dirai tout, mais, ici, ils me font peur !

Mimi éclata de rire.

— Voilà, dit-elle ; Nick, c’est vous qui avez provoqué tout ça.

— C’est idiot ! murmura Gilbert, rougissant.

— Je vous emmènerai, dis-je à Dorothy, mais parlez maintenant que nous sommes tous ici.

Elle secoua la tête.

— J’ai peur ! dit-elle.

— Vous la gâtez comme un petit enfant, Nick, dit Mimi, et on ne pourra plus rien en faire...

— Qu’en penses-tu ? demandai-je à Nora.

Ma femme se leva et s'étira sans lever les bras. Elle sourit et dit :

— Rentrons ! Ces gens m'exaspèrent. Allez chercher votre manteau et votre chapeau, Dorothy.

— Allez vous coucher ! ordonna Mimi à la jeune fille.

Dorothy, les doigts de la main gauche écartés et posés sur la bouche, bégaya :

— Protégez-moi, Nick ; elle va me battre !

Je surveillais Mimi qui souriait, mais ses narines frémissaient et je l'entendais respirer bruyamment.

— Venez, dit Nora s'approchant de Dorothy ; passez-vous un peu d'eau sur la figure...

Mimi poussa une sorte de grognement animal, les muscles de son cou se contractèrent et elle se dressa sur la pointe des pieds.

Nora s'était placée entre la mère et la fille. Je saisis Mimi aux épaules, comme elle s'élançait, puis la ceinturant par derrière, je la soulevai de terre. Elle se mit à hurler et me frappa violemment de ses hauts talons qui me meurtrissaient douloureusement les jambes.

Nora poussa Dorothy hors de la pièce et se tint debout sur le seuil, tournée vers nous. Je distinguais très nettement son visage mais tout le reste semblait plongé dans un brouillard. Puis des coups faibles et maladroits, frappés par derrière, attirèrent mon attention sur Gilbert qui tentait de secourir sa mère.

— Assez, Gilbert. Foutez-moi la paix ! criai-je, et je portai Mimi sur le canapé où je la couchai de force, m’asseyant sur ses genoux et serrant ses poignets.

Gilbert s’élançait de nouveau sur moi. Je me défendis à coups de pieds et il s’écroula.

— Nous continuerons le round tout à l’heure, lui dis-je, allez donc chercher de l’eau !

Le visage de Mimi était devenu pourpre ; ses yeux sailaient, un peu de mousse mouillait ses lèvres ; son corps tout entier n’était plus qu’une masse de muscles et de veines raidis et gonflés. Ses poignets étaient moites et j’avais du mal à les tenir.

Nora revint portant un grand verre d’eau.

— Jette-le sur sa figure ! dis-je.

Elle obéit. Mimi desserra les lèvres, haleta et ferma les yeux, balançant violemment sa tête à droite et à gauche, mais la tension de ses muscles semblait diminuer.

— Encore ! dis-je à Nora.

Le second verre d’eau la fit sursauter, mais elle ne bataillait plus maintenant ; elle retomba sur les coussins, haletante, épuisée.

Je lâchai ses poignets et me levai. Gilbert debout sur un pied, appuyé à une table, se frictionnait l’autre jambe. Dorothy était sur le seuil de la porte, très pâle, ne sachant si elle allait rentrer ou fuir. Nora était près de moi, le verre vide à la main.

— Elle va mieux, n’est-ce pas ? dit-elle.

— Oui, c'est fini ! répondis-je.

Mimi ouvrit les yeux et cilla plusieurs fois pour chasser les gouttes d'eau. Je mis un mouchoir dans sa main ; elle s'essuya le visage, frissonna, poussa un gros soupir et se mit sur son séant. Elle regarda autour d'elle ; ses paupières battaient très vite. Quand elle me vit, elle sourit faiblement, un sourire où elle semblait convenir de sa culpabilité, mais sans remords. Elle toucha ses cheveux d'une main tremblante.

— Quelle douche ! murmura-t-elle.

— Méfiez-vous ! dis-je, un jour vous resterez dans une de ces crises !

Elle regarda son fils sans répondre.

— Gilbert, dit-elle, qu'avez-vous ?

Il cessa brusquement de frictionner sa jambe et posa le pied par terre.

— R... ien ! bégaya-t-il, ça va.

Il passa sa main sur ses cheveux et arrangea sa cravate.

Mimi éclata de rire.

— Oh, Gilbert, s'écria-t-elle, est-ce que vous avez essayé de me défendre contre Nick ? C'est gentil, mais inutile. Cet homme est une brute ! Personne ne...

Elle s'interrompit et rit de plus belle, se balançant d'avant en arrière et d'arrière en avant.

Je jetai un coup d'œil sur Nora. Ma femme, les lèvres serrées, avait un regard noir de colère. Je lui touchai le bras.

— Filons, dis-je. Gilbert, donnez à boire à votre mère ; dans deux ou trois minutes elle ira très bien.

Dorothy, manteau sur le bras et chapeau à la main, nous précéda dans le couloir. Nous laissâmes Mimi riant éperdument.

Dans le taxi, aucun de nous ne dit un mot : Dorothy paraissait encore atterrée et je me sentais las après une journée si bien remplie.

Il était près de cinq heures quand nous arrivâmes au Normandie. Asta nous accueillit avec enthousiasme. Je m'assis sur le tapis pour jouer avec elle, tandis que Nora préparait à la hâte un peu de café. Dorothy insistait pour me raconter quelque chose qui lui était arrivé quand elle était toute petite.

— Non, dis-je, vous avez déjà essayé lundi. C'est trop tard. Pourquoi avez-vous eu peur de parler, là-bas ?

— Mais, Nick, vous comprendriez mieux si vous me laissez raconter...

— Vous m'avez dit la même chose lundi, petite fille ; je ne suis pas psychologue et je me moque des influences de la vie enfantine sur... et puis je suis éreinté !

— Vous me rendrez la tâche plus difficile, murmura-t-elle d'un ton boudeur.

— Écoutez-moi, Dorothy, ou bien vous savez quelque chose que vous avez eu peur de déclarer devant Mimi et Gilbert, ou bien vous ne savez rien. Si oui, parlez ; je vous demanderai de m'expliquer ensuite ce que je n'aurai pas compris.

Elle hésita un moment, tête baissée. Quand elle leva les yeux ils brillaient étrangement. Elle parla, à voix basse :

— Gilbert a vu mon père qui lui a dit qui avait tué Miss Wolf.

— Qui est-ce ? demandai-je.

Elle secoua négativement la tête.

— Il n'a pas voulu me le dire.

— Et c'est pour cela que vous aviez peur de parler devant eux ?

— Oui, vous comprendriez si vous m'aviez laissé vous raconter...

— L'histoire en question ! coupai-je, non, je ne veux pas l'entendre. Qu'est-ce que Gilbert vous a dit de plus ?

— Rien.

— Rien de Nunheim ?

— Non.

— Où est votre père ?

— Gilbert ne me l'a pas dit.

— Quand l'a-t-il vu ?

— Il ne me l'a pas dit. Ne vous mettez pas en colère, Nick. Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Ce n'est pas lourd ! grognai-je ; quand vous a-t-il parlé ?

— Ce soir, quand vous êtes venu dans ma chambre.

— Quelle famille ! Quand donc l'un de vous se décidera-t-il à dire la vérité, une fois dans la vie !

Nora apportait le café.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ? demanda-t-elle.

— Tout : des énigmes, des mensonges, et je suis trop vieux pour trouver ça amusant. Retournons à San-Francisco !

— Avant le Nouvel An ?

— Demain... aujourd'hui !

— Je veux bien ! fit-elle, me tendant une tasse. Nous prendrons l'avion et nous pourrons être là-bas la veille du jour de l'An.

— Je n'ai pas menti, Nick, gémit Dorothy. Ne m'en veuillez pas, je suis si...

Elle éclata en sanglots.

Je grattai la tête d'Asta et poussai un soupir.

— Nous sommes tous fatigués et nerveux, dit Nora. Je vais demander que l'on vienne chercher la chienne et nous irons nous coucher ; nous discuterons plus tard. Venez, Dorothy, je vous apporterai votre café dans la chambre.

Dorothy se leva.

— Bonne nuit ! me dit-elle. Pardonnez-moi d'être si sotte !

Elle suivit Nora.

Quand ma femme revînt, elle s'assit par terre, près de moi.

— Elle pleure comme un veau ! pauvre petite. Quel était ce formidable secret ? dit-elle en bâillant.

Je racontai ce que la jeune fille avait déclaré.

— Je n’y crois pas, affirmai-je en terminant.

— Pourquoi ?

Parce que ces gens-là nous ont toujours raconté des blagues !

Nora bâilla de nouveau.

— Cela peut convaincre un détective, dit-elle, mais pas moi. Pourquoi n’établirions-nous pas tout de suite une liste de toutes les personnes suspectes, de tous les mobiles possibles, de tous les indices...

— Vas-y, moi je me couche ! Qu’est-ce que tu appelles un indice ?

— Par exemple, dit-elle, quand Gilbert croyant que je dormais sur le canapé est allé téléphoner, sur la pointe des pieds, en demandant à voix basse à l’employé du standard de ne pas transmettre de communications jusqu’à nouvel ordre.

— Ah, ah !

— Et quand, continua Nora, Dorothy a découvert qu’elle avait toujours dans son sac, la clef de l’appartement d’Alice.

— Ah, ah !

— Et quand Studsy a donné un coup de pied à Morelli, sous la table, au moment où il allait parler du cousin de Dick O’Brien.

Je me levai et posai nos tasses sur la table.

— Je ne comprends pas comment un détective pourrait réussir dans sa carrière sans t’avoir épousée, dis-je, mais tout de même tu exagères. Que Studsy ait fait taire Morelli, c’est sans importance ; je préférerais savoir si Sparrow a été assommé dans l’intention d’assurer ma protection, ou bien s’ils l’ont sonné pour l’empêcher de dire quelque chose qui m’intéresserait. Mais, zut, j’ai sommeil !

— Moi aussi. Dis-moi, Nick, quand tu luttais avec Mimi, ça avait l’air de te plaire, tes yeux brillaient... tu avais l’air pas mal excité !

— Oui... un peu !

Elle éclata de rire et se leva.

— Tu es un vieux dégoûtant ! dit-elle.

XXVI

Nora me réveilla à dix heures et quart.

— Herbert Macaulay au téléphone, dit-elle, il prétend que c'est important.

J'allai dans la chambre – j'avais dormi sur le canapé du salon – pour téléphoner. Dorothy dormait sans bouger.

— Allo !

— Il est trop tôt pour déjeuner, mais j'ai besoin de vous voir immédiatement, dit l'avocat. Puis-je venir ?

— Sûr ! Vous prendrez le petit déjeuner avec nous.

— C'est déjà fait, merci, je serai au Normandie dans un quart d'heure.

— Entendu.

Dorothy ouvrit les yeux.

— Il doit être tard ! murmura-t-elle.

Elle se retourna et se rendormit.

Je fis une rapide toilette avant de regagner le salon.

— Il vient, dis-je à Nora. Il a déjeuné mais fais-lui monter du café. Moi, j'ai envie d'une brochette de foies de volaille.

— Est-ce que tu m'invites à...

— Certainement. Tu ne connais pas Macaulay ? C'est un brave type, nous avons fait une partie de la guerre ensemble, à Vaux ; nous nous sommes revus après l'armistice : il m'a

procuré quelques affaires, entre autres celle de Wynant. Dis donc, si on prenait un whisky pour se réveiller tout à fait ?

— Pourquoi ne restes-tu pas au moins un jour sans te saouler ?

— Nous ne sommes pas venus à New-York pour boire de l'eau minérale. Veux-tu que nous allions ce soir voir un match de hockey ?

— Je veux bien.

Elle me versa un whisky et alla téléphoner pour commander le petit déjeuner.

Je parcourus les journaux du matin. Ils relataient l'arrestation de Jorgensen à Boston et le meurtre de Nunheim, mais la plus grande place était tenue par l'arrestation d'un gangster fameux : Prince Mike, et par les négociations entreprises avec les ravisseurs du bébé de Lindbergh.

Macaulay et le garçon qui amenait Asta arrivèrent ensemble.

L'avocat était pâle, le visage marqué de lignes, surtout autour de la bouche.

— Où est-ce que la police a encore trouvé ça ! s'écria-t-il ; est-ce qu'ils croient...

Nora entra ; elle était habillée.

— Nora, dis-je, je te présente Herbert Macaulay – ma femme !

Ils échangèrent une poignée de mains.

— Nick m’a laissé seulement commander du café pour vous, dit Nora, est-ce que...

— Non, coupa-t-il, merci, j’ai déjeuné.

Il semblait hésiter.

— Nora est au courant, dis-je, et, à moins qu’il ne s’agisse de quelque chose d’extraordinaire...

— Non, fit-il, mais je ne voudrais pas causer le moindre souci à votre femme.

— Allez-y ! répondis-je. Elle ne s’inquiète qu’au sujet des choses qu’on lui cache. Quelle est cette nouvelle idée de la police ?

— Voici ; le lieutenant Guild est venu me voir ce matin, reprit l’avocat ; il m’a d’abord montré un fragment de chaîne de montre et un canif, me demandant si je les connaissais. Oui, ils appartiennent à Wynant. Alors il m’a demandé si je pouvais expliquer comment ils étaient entre les mains d’une *autre personne*. Bref, après qu’il eut longtemps tourné autour du pot, je découvris que cette « autre personne » était Mimi ou vous-même ! J’ai répondu que Wynant pouvait vous avoir donné la chaîne ou le canif, ou bien que vous pouviez les avoir volés, trouvés dans la rue, que celui qui les avait volés ou trouvés, pouvait vous les avoir remis, etc., etc. Il m’a interrompu, sentant que je me moquais de lui.

Deux taches rouges marquaient les joues de Nora ; ses yeux étaient noirs.

— Quel idiot ! murmura-t-elle.

— Ça va, ça va ! lui dis-je. J’aurais dû t’en parler hier soir, il a déjà fait des allusions. Cette bonne fille de Mimi a

certainement poussé Guild avec joie sur cette nouvelle piste. Qu'est-ce qu'il voulait encore savoir, Macaulay ?

— Si vous entreteniez encore des relations... amoureuses avec Mimi, ou bien si c'était fini ?

— C'est bien ça ! dis-je. Cette garce lui a bourré le crâne. Qu'avez-vous répondu ?

— Que je ne savais pas si « ça durait encore » puisque j'avais toujours ignoré la chose. Je lui ai rappelé que, depuis longtemps, vous habitiez San-Francisco.

— Est-ce bien vrai ? me demanda Nora.

— J'espère que tu ne vas pas insinuer que Macaulay est un menteur ! dis-je en riant. Qu'a-t-il répondu ?

— Rien. Il a demandé si je pensais que Jorgensen était au courant de votre intrigue avec Mimi... et aussi quand je vous avais vu, ces jours derniers, où et comment, avec tous les détails.

— C'est gai ! soupirai-je, et je n'ai pas d'alibi !

Un garçon entra portant le petit déjeuner sur un plateau.

— Vous n'avez rien à craindre, dit l'avocat, quand le valet fut sorti, je vais livrer Wynant à la police.

Sa voix était sourde et mal assurée.

— Êtes-vous sûr qu'il soit coupable ? dis-je. Je ne le crois pas !

— J'en suis sûr, fit-il. D'ailleurs, même si je me trompais, il est fou, Charles. On ne peut laisser cet homme en liberté.

— Possible ! approuvai-je, après tout...

— J'en suis sûr, répéta-t-il ; je l'ai vu, l'après-midi du crime ; une demi-heure après. Bien entendu j'ignorais tout, à ce moment-là.

— Vous l'avez vu dans le bureau de Hermann ?

— Quoi ?

— Vous êtes allé chez Hermann, dans la cinquante-septième rue, entre trois et quatre heures, cet après-midi là. C'est Guild qui m'a renseigné.

— C'est exact ! dit-il ; je veux dire que c'est bien la version des policiers. Voici ce qui est arrivé en réalité. Après avoir constaté que Wynant n'était pas au Plaza, je téléphonai à mon bureau et chez Julia sans plus de succès, puis j'abandonnai l'espoir de le rencontrer et j'allai à pied au bureau de Hermann, un ingénieur des mines pour qui j'avais rédigé un acte de société auquel il désirait apporter quelques modifications. En arrivant dans la Cinquante-septième rue j'eus soudain l'impression que j'étais suivi : vous connaissez cette sensation bizarre. Il n'y avait aucune raison pour que je fusse « filé », cependant, je suis avocat et peut-être quelqu'un avait-il intérêt à surveiller mes mouvements. Résolu à savoir ce qu'il en était, je continuai à marcher vers Madison. Il me sembla qu'un petit homme pâle se tenait à une vingtaine de pas derrière moi, mais je n'en étais pas très sûr ; je crus cependant l'avoir vu au Plaza. Je pris donc un taxi, demandant au chauffeur de me mener vers l'est de la ville. La circulation était trop intense pour qu'il fût possible de vérifier si le petit homme avait sauté dans une autre voiture. Mais, après-que mon taxi eut changé de direction vers le sud, j'eus la certitude qu'un taxi jaune nous suivait, sans pouvoir constater si l'homme était à l'intérieur. C'est alors qu'à un coin de rue, tandis que nous étions arrêtés par un signal rouge, j'aperçus Wynant,

dans un taxi qui allait dans la direction opposée. Bien entendu, cela ne me surprit pas outre mesure : nous étions très près de l'appartement de Julia et je supposai qu'elle n'avait pas voulu me prévenir de sa présence quand j'avais téléphoné. Wynant devait aller au Plaza : j'ordonnai à mon chauffeur de tourner, mais, à Lexington Avenue, le taxi de Wynant obliqua vers le sud ; il n'allait donc ni au Plaza, ni à mon bureau. J'abandonnai la poursuite et tentai d'observer si la voiture jaune me suivait toujours : elle avait disparu, et je me rendis chez Hermann.

— À quelle heure avez-vous vu Wynant ? demandai-je.

— Il devait être entre trois heures et quart et trois heures vingt car j'arrivai chez Hermann une vingtaine de minutes plus tard, vers trois heures trente-cinq ou trois heures quarante. La secrétaire de l'ingénieur : Louise Jacobs – vous l'avez vue avec moi hier soir – me dit que Hermann était enfermé dans son bureau, avec un client, depuis le commencement de l'après-midi, mais que leur entretien serait bientôt terminé. En effet, il me reçut presque tout de suite ; nous causâmes pendant un quart d'heure, puis je regagnai mon bureau.

— Vous n'avez sans doute pas vu Wynant d'assez près pour constater s'il était nerveux ou déprimé, où s'il portait sa chaîne de montre, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Non, certes, mais j'ai reconnu son profil, très nettement.

— Continuez ! dis-je.

— Il n'avait pas téléphoné au bureau. Une heure après mon retour, la police m'appela à l'appareil et m'apprit que Julia avait été assassinée. Je ne pensai pas un instant que

Wynant ait pu la tuer. Cette impression ne saurait vous surprendre, puisque vous êtes vous-même persuadé qu'il n'est pas coupable ! Aussi, quand j'arrivai chez Julia, et que je compris, à la façon dont les policiers m'interrogeaient, qu'ils soupçonnaient Wynant, j'agis comme n'importe quel avocat l'aurait fait à ma place : j'omis de déclarer, pour ne pas compromettre inutilement mon client, que je l'avais vu dans les environs à l'heure où le crime avait été commis. Je leur ai raconté ce que je vous ai dit tout d'abord : que j'avais un rendez-vous avec lui, qu'il n'y était pas venu et que je m'étais rendu chez Hermann en sortant du Plaza.

— C'est tout naturel, remarquai-je ; il était inutile de compromettre Wynant avant d'avoir entendu ses explications.

— Exactement ; par malheur, je n'ai jamais entendu ses explications : il n'est pas venu ; il n'a pas téléphoné et ce n'est que le mardi que j'ai reçu sa lettre de Philadelphie qui, vous l'avez constaté, ne parlait pas du rendez-vous manqué le vendredi précédent. Qu'en pensez-vous ?

— Voulez-vous dire que la lettre pourrait laisser penser qu'il soit coupable ?

— Oui.

— Pas nécessairement, dis-je. C'est ce que l'on peut normalement attendre de lui s'il n'a pas tué Julia ; il ne paraît pas craindre l'intervention de la police si ce n'est en ce qui concerne l'interruption de ses travaux. Il désire voir l'affaire éclaircie. Sa lettre n'est pas très habile mais telle qu'un homme comme lui doit normalement l'écrire. Il l'a probablement expédiée sans réfléchir que le meilleur moyen d'arriver à une solution consistait à se justifier en donnant, exactement

l'emploi de son temps l'après-midi du crime. Étiez-vous sûr qu'il venait de chez Julia quand vous l'avez vu ?

— Il aurait pu aller à son magasin qui se trouve dans First Avenue, non loin de l'endroit où je l'ai rencontré. Cependant le magasin est fermé depuis le départ de Wynant, quoique nous ayons renouvelé le bail le mois dernier et que tout soit prêt pour le jour où mon client reviendra s'installer à New-York. Il a donc pu s'y rendre vendredi après-midi, mais la police n'y a pas trouvé de traces de son passage.

— Est-ce qu'il portait la barbe ?

— Non, toujours le même visage sec et osseux et la moustache grisonnante.

— Autre chose, dis-je, un certain Nunheim a été assassiné hier...

— J'y viens, répondit l'avocat.

— Je pensais au petit homme qui vous a suivi, expliquai-je.

Macaulay me regarda fixement.

— Voulez-vous dire que ce Nunheim m'aurait « filé ? »

— Je me le demande.

— Je n'en sais rien, répondit-il, je ne l'ai jamais vu.

— Il était tout petit ; cinq pieds deux pouces environ, pâle, mince, cheveux et yeux noirs, les yeux très rapprochés, une grande bouche, le nez très long...

— Ce pourrait être lui, dit l'avocat, mais je ne l'ai pas vu de près. Je suppose que la police me permettrait de voir le

cadavre, mais cela n'a plus d'importance. Où en étais-je ? Ah, oui ! l'impossibilité de retrouver Wynant me gênait beaucoup, d'autant plus que la police croyait que j'étais demeuré en rapport avec lui et que je mentais. C'était aussi votre impression, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et, sans doute comme la police, pensiez-vous que je l'avais rencontré le jour du crime.

— C'était vraisemblable, remarquai-je.

— Oui. Vous aviez raison puisque je l'ai aperçu, en un lieu et à une heure qui sentaient la culpabilité avec un C majuscule. Ainsi, après avoir menti instinctivement et professionnellement, je résolus de mentir de propos délibéré. Hermann, occupé dans son bureau, ignorait combien de temps j'avais attendu pour le voir. Louise Jacobs est une bonne amie. Sans lui donner de détails, je lui demandai, pour rendre service à l'un de mes clients, de dire que j'étais arrivé chez Hermann à trois heures. Elle accepta. Pour la décider je l'avais assurée que si la moindre difficulté s'élevait, elle pouvait toujours prétendre qu'elle avait oublié l'heure exacte de mon arrivée et qu'elle avait dit trois heures parce que, le jour suivant, j'y avais moi-même fait allusion, et qu'elle n'avait pas de raison d'en douter...

Macaulay s'interrompit une seconde et respira profondément.

— Cela n'a plus d'importance, reprit-il, j'ai eu, ce matin des nouvelles de Wynant.

— Encore une lettre ?

— Non, il m’a téléphoné. Je lui ai demandé de venir me voir ce soir, de venir *nous* voir, vous et moi. Je l’ai informé que vous ne vouliez rien entreprendre avant de vous être entretenu avec lui et il a promis de venir ce soir. Bien entendu, je vais avertir la police : je ne puis me compromettre indéfiniment pour sauver mon client. Je le ferai toujours acquitter en plaidant la folie et on l’internera. C’est tout ce que je puis et veux faire.

— Avez-vous déjà averti la police ?

— Pas encore, je voulais d’abord vous voir, vous savez quelle dette de reconnaissance...

— Des bêtises ! m’écriai-je.

— Pas du tout, fit-il, se tournant vers Nora ; je parie qu’il ne vous a jamais raconté comment il m’a sauvé la vie, près de Verdun ?

— Ne l’écoute pas, dis-je, il est fou. Il avait tiré sur un Boche et l’avait manqué, alors j’ai tiré et je ne l’ai pas manqué, voilà tout !

Puis m’adressant de nouveau à Macaulay :

— Pourquoi ne pas laisser la police tranquille pour le moment. Allons tous deux au rendez-vous et nous pourrions toujours sauter sur notre homme et siffler les policemen si ses explications ne nous satisfont pas !

L’avocat sourit d’un air las.

— Vous doutez encore, n’est-ce pas ? dit-il. Agissons ainsi si vous voulez, quoique... Mais peut-être changerez-vous d’avis quand vous saurez ce qu’il m’a dit au téléphone.

Dorothy, enveloppée dans une robe de chambre trop grande et trop longue pour elle, entra en bâillant.

— Oh ! fit-elle en apercevant l’avocat, hello ! Mr. Macaulay, je ne savais pas que vous fussiez ici ! Avez-vous des nouvelles de mon père ?

Il me regarda. Je secouai la tête.

— Pas encore, répondit-il, mais j’espère que nous en aurons aujourd’hui.

— Dorothy en a eu, indirectement, remarquai-je. Dites à Macaulay ce que vous a raconté Gilbert.

— Au sujet de... mon père ? demanda-t-elle, hésitante, les yeux baissés.

Elle me jeta un regard de reproche, puis, très vite :

— Gilbert a vu hier papa qui lui a dit qui avait tué Miss Wolf.

— Quoi ?

Elle fit oui de la tête, quatre ou cinq fois, gravement.

Macaulay me regarda, intrigué.

— Ce n’est pas nécessairement vrai, dis-je, c’est ce que prétend Gilbert.

— Je comprends, fit-il, alors vous pensez que...

— Vous n’avez pas beaucoup fréquenté les Jorgensen, depuis le crime, coupai-je.

— Non.

— Ils sont tous fous ! Hystériques, je crois, et ça leur monte au cerveau !

— Ce que vous dites est horrible ! s'exclama Dorothy, furieuse, j'ai fait tout mon possible...

— De quoi vous plaignez-vous ? interrompis-je, je vous fais confiance puisque je crois que Gilbert vous a vraiment dit ce que vous nous avez raconté ! Ne soyez pas trop exigeante !

— Et qui a tué Julia ? demanda Macaulay.

— Je n'en sais rien, Gilbert ne me l'a pas dit.

— Est-ce qu'il a souvent vu votre père ?

— Je n'en sais rien ; il m'a seulement dit qu'il l'avait vu.

— Ont-ils parlé de Nunheim ?

— Non. Nick m'a déjà posé cette question.

Je regardai Nora jusqu'à ce qu'elle comprît. Alors elle se leva.

— Venez dans la chambre, Dorothy, dit-elle, laissons-les s'occuper de cette histoire de brigands !

Dorothy quitta le salon comme à regret.

— Elle a grandi, cette enfant, remarqua Macaulay ; elle est gentille ; j'espère que votre femme n'est pas jalouse ?

— Mais non, Nora est un chic type ! Vous alliez me raconter votre conversation avec Wynant.

— Il a dit d'abord qu'il avait vu l'annonce dans le *Times* et qu'il voulait savoir ce que je désirais. Je l'ai informé que vous ne paraissiez pas très désireux de vous charger de son

affaire et que vous ne vous décideriez qu'après l'avoir vu ; c'est alors que nous avons pris rendez-vous pour ce soir. Puis il m'a demandé si j'avais vu Mimi. J'ai répondu que je l'avais vue deux ou trois fois depuis son retour d'Europe. À ce moment, il a dit : si ma femme a besoin d'argent et vous en demandez, donnez-le lui si la somme est raisonnable.

— Nom de Dieu ! m'exclamai-je.

Macaulay approuva de la tête.

— C'est exactement ce que j'ai dit en entendant les paroles de Wynant. Il m'a aussitôt expliqué qu'il était convaincu, par la lecture des journaux, que son ex-femme avait été dupe de Rosewater et n'avait aucune mauvaise intention à l'égard de son ex-mari. Je crus comprendre où Wynant voulait en venir et je l'informai que Mimi avait remis à la police le canif et le fragment de chaîne. Que pensez-vous qu'il a répondu ?

— Sais pas.

— Il a hésité une fraction de seconde puis il a déclaré tranquillement : vous voulez parler du canif et de la chaîne que j'ai laissés avec ma montre que Julia devait faire réparer ?

— Qu'avez-vous répondu ? dis-je, éclatant de rire.

— J'ai été un peu démonté et, avant que j'aie pu ouvrir la bouche, il disait : Nous parlerons de tout cela ce soir ! Il n'a pu me fixer l'heure et le lieu du rendez-vous. Il doit me téléphoner, chez moi, à dix heures. Il semblait soudain nerveux et pressé d'en finir. Sans répondre aux questions que je lui posai, il a raccroché. Pensez-vous toujours qu'il est innocent ?

— Un peu moins, dis-je lentement. Croyez-vous qu'il vous téléphonera ce soir ?

— Vous en savez autant que moi, fit l’avocat, haussant les épaules.

— Alors, à votre place, je ne dérangerai pas la police avant que nous tenions notre homme. Guild va être furieux quand vous lui raconterez votre histoire ; il est capable de vous arrêter si Wynant nous échappe.

— Je sais bien ! soupira Macaulay, mais je voulais me débarrasser de ce secret.

— Ce n’est plus qu’une question d’heures, dis-je. Avez-vous parlé à Wynant du rendez-vous du Plaza ?

— Non, je n’en ai pas eu le temps. En tous cas, attendons puisque vous le voulez.

— Attendons qu’il téléphone – s’il se décide. À ce moment nous verrons si nous devons amener les policiers au rendez-vous.

— Vous ne croyez pas qu’il téléphonera ?

— J’en doute, dis-je. Il n’est pas venu au dernier rendez-vous que vous lui aviez fixé et il semble qu’il a changé de ton dès que vous l’avez averti que Mimi avait remis la chaîne à la police. En tout cas, je serai chez vous vers neuf heures, ça va ?

— Venez dîner.

— C’est impossible mais j’arriverai de bonne heure, au cas où il serait en avance. Il faudra agir vite. Où habitez-vous ?

Il me donna son adresse, dans Scarsdale, et se leva.

— Merci, dit-il, mes hommages à M^{rs} Charles. À propos j’espère que vous ne m’en voulez pas pour ce que j’ai dit hier de Harrison Quinn ? C’est la vérité. Les affaires qu’il m’a

indiquées ont mal tourné, mais je le crois honnête et il s'agit sans doute d'un hasard fâcheux.

— Je comprends, dis-je.

— Bien, venez dès que vous pourrez.

— Pas de match de hockey, dis-je à Nora qui entra dès que l'avocat fut sorti.

— C'était intéressant ? demanda ma femme ; est-ce que j'ai manqué quelque chose d'important ?

Je lui racontai la fin de notre conversation.

— Et ne me demande pas ce que j'en pense, dis-je, car je n'en sais rien. Wynant est fou mais il agit comme un homme sensé et pas du tout comme un criminel. On dirait qu'il joue une sorte de comédie !

— Je crois, dit Nora, qu'il veut couvrir le vrai coupable.

— Ah ! Pourquoi ne penses-tu pas qu'il ait tué Julia ?

Elle me regarda d'un air étonné.

— Parce que tu ne le penses pas non plus ! répondit-elle.

— C'est une excellente raison ! Et qui donc Wynant couvre-t-il ?

— Je ne le sais pas encore, mais ne te moque pas de moi ; j'ai beaucoup réfléchi. Ce ne peut être Macaulay, puisque Wynant se sert de l'avocat pour couvrir le coupable.

— Et ce ne peut être moi, dans ces conditions, puisqu'il désire aussi m'employer.

— C'est vrai, mais ne sois donc pas si fier ; tu aurais l'air trop bête si je trouvais le criminel avant toi. En tout cas, ce ne peut être Mimi ou Jorgensen puisque Wynant essaie de les faire soupçonner ; ni Nunheim, puisqu'il a été tué par la personne qui a assassiné Julia ; ni Morelli, puisque Wynant était jaloux de lui et qu'ils se sont disputés.

Elle s'interrompt fronçant les sourcils.

— Renseigne-toi donc un peu sur le gros Sparrow et sur la grande rouquine.

— Mais, dis-je, et Dorothy ? et Gilbert ?

— J'allais t'en parler. Crois-tu que Wynant les aime, comme un père doit aimer ses enfants ?

— Non.

— Tu fais tout ce que tu peux pour me décourager. Cependant, connaissant les deux jeunes gens, il m'est difficile d'apprécier s'ils sont coupables ou innocents, mais j'ai tenté de faire abstraction de mes sentiments personnels. Avant de m'endormir, j'ai dressé une liste de...

— C'est excellent contre l'insomnie, coupai-je.

— Ne crâne donc pas ! Les résultats que tu as obtenus jusqu'ici ne sont pas si extraordinaires.

— Je plaisantais, chérie, répondis-je, l'embrassant. Est-ce une nouvelle robe ?

— Lâche ! Tu changes de sujet ! Tu as peur !

XXVII

J'allai voir Guild au début de l'après-midi. Dès que nous eûmes échangé une poignée de main, je lui dis :

— Je n'ai pas amené mon avocat ; il m'a paru plus convenable de venir seul !

Le policier fronça les sourcils et hocha la tête comme si je l'avais blessé.

— Il ne s'agit pas de ça, dit-il patiemment.

— Alors, c'était bien imité ! répondis-je.

Il soupira.

— Je ne croyais pas que vous commettriez une faute si commune, dit-il, en pensant que... Vous savez aussi bien que moi, Mr. Charles, que toutes les hypothèses doivent être envisagées.

— Alors, que voulez-vous savoir ?

— Qui a tué Miss Wolf et Nunheim.

— Avez-vous interrogé Gilbert ?

— Pourquoi lui ?

— Il a dit à sa sœur que Wynant lui avait révélé le nom du meurtrier.

— Il a donc vu son père ?

— Il le dit.

— Qu'est-ce que vous pensez de cette diable de famille, Mr. Charles ?

— Les Jorgensen ?

— Oui. Je n'arrive pas à comprendre. Qu'est-ce que cette M^{rs} Jorgensen ?

— Une blonde.

— Je n'en sais certes pas davantage, soupira-t-il, mais vous la connaissez depuis longtemps, et, à l'en croire, vous et elle...

— Oui, coupai-je, elle et moi, sa fille et moi, Julia Wolf et moi, M^{rs} Astor et moi ! Je suis un tombeur !

Il leva la main.

— Je ne dis pas que je crois tout ce qu'elle a dit. Ne vous fâchez pas ! Vous agissez comme si vous étiez convaincu que nous vous croyons coupable. C'est une erreur, une erreur grossière.

— Peut-être, mais vous m'avez toujours caché une partie de la vérité.

Il me regarda, d'un air un peu triste.

— Je suis policier, dit-il doucement, et j'ai une mission à remplir.

— Je comprends, répondis-je. Vous m'avez dit de venir vous voir aujourd'hui. Que voulez-vous ?

— Je ne vous ai pas *dit* de venir, je vous l'ai *demandé*.

— Si vous voulez.

— Je ne veux rien. Nous avons toujours causé comme deux amis et je voudrais que nous restions sur ce pied.

— Qui est responsable du changement ?

— Écoutez-moi, Mr. Charles. Êtes-vous prêt à jurer que vous ne m'avez rien caché ?

Il était inutile de répondre oui, je dis :

— Presque.

— Oui, presque, grogna-t-il. Tout le monde m'a dit presque toute la vérité, voilà où est le mal. J'attends encore celui qui ignorera le mot : presque.

Je comprenais l'état d'esprit de Guild.

— Peut-être aucun de ceux que vous avez vus ne connaissait toute la vérité.

— Possible, mais je suis prêt à interroger tous ceux que vous me désignerez.

— Il y a Gilbert, dis-je.

Guild appuya sur un bouton et Andy entra, accompagné d'un inspecteur très brun aux jambes torses qui s'appelait Kine.

— Amenez-moi le jeune Wynant, dit le lieutenant, je veux lui parler.

— Vous êtes nerveux, remarquai-je quand Andy et son compagnon furent sortis. Est-ce que vous faites venir Jorgensen de Boston ?

Il haussa les épaules.

— Ses déclarations sont vraisemblables, dit-il. Voulez-vous me dire ce que vous en pensez ?

— Certainement.

— Je suis nerveux en effet, reprit-il, je n'ai pas dormi une minute cette nuit. Quel métier ! Quand je pense qu'un homme peut être heureux avec quelques acres de terrain, une cabane et quelques têtes de bétail ! Enfin, voici : Quand Jorgensen a filé, en 25, de peur de l'action que vous aviez intentée contre lui, il s'est embarqué pour l'Europe – l'Allemagne, abandonnant sa femme et changeant de nom. Pour mieux se cacher il a évité de se faire connaître comme ingénieur chimiste et il a dû faire tous les métiers. Je crois cependant qu'il a surtout exercé la profession de gigolo sans trouver beaucoup de femmes riches et mûres. En 27... ou 28, il était à Milan (une ville d'Italie) et il apprit par l'édition continentale du *New-York Herald* que Mimi, femme divorcée de Wynant, était arrivée à Paris. Mimi et Jorgensen ne se connaissaient pas, mais celui-ci savait que l'ex-épouse de son employeur appréciaient les jeunes gens beaux et bien faits. Il a supposé que Mimi avait reçu de Wynant la forte somme et qu'il serait facile d'en profiter et de se venger ainsi de l'ex-mari. Il part donc pour Paris. Tout va bien jusque-là. Il se fait présenter ou il parle directement à Mimi et comme il l'avait prévu, elle lui saute à la tête et veut l'épouser. Wynant avait versé à sa femme une indemnité, au lieu d'une pension : deux cent mille dollars. Le jeune homme accepte le mariage. Là, il prétend que leur union a été célébrée dans des conditions spéciales, en France, près de la frontière espagnole, par un prêtre espagnol, mais je crois qu'il veut surtout éviter d'être poursuivi pour bigamie en prétextant un mariage illégal. En bref, il a dépensé l'argent et Mimi l'a toujours considéré comme Christian Jorgensen sans soupçonner qu'il était Rosewater. Ça va ?

— Oui, dis-je, il y a bien la question du mariage, mais, après tout, c'est possible.

— Je m'en moque. Quand l'argent est devenu rare, Chris a songé à filer avec le reste du magot, mais Mimi a eu l'idée de revenir en Amérique pour taper Wynant. Jorgensen est d'accord et ils s'embarquent.

— L'histoire faiblit ! remarquai-je.

— Pourquoi ? Il n'a pas l'intention d'aller à Boston ; il pense pouvoir se cacher des quelques personnes qui le connaissent – Wynant entre autres. Il y a aussi la prescription après sept ans pour les délits mineurs. Il ne court pas de risques. Dès que Wynant aura payé le couple repartira.

— Je n'aime pas beaucoup cette partie de l'histoire, dis-je, mais continuez.

— Le surlendemain de leur arrivée, Jorgensen rencontre une amie de sa première femme – Olga Fenton – qui le reconnaît. Il tente de la persuader de ne pas écrire à Boston, il raconte une histoire de cinéma – il a une imagination du diable – mais elle prévient tout de même Georgia et avertit Jorgensen de ce qu'elle a fait. L'homme file à Boston pour arranger l'affaire. Voilà !

— Et sa visite au mont-de-piété.

— Il dit que, le train partant pour Boston quelques minutes après qu'Olga l'eût averti, il n'avait pas assez d'argent sur lui, ni le temps de rentrer au Courtland ; alors il a mis sa montre au clou. Nous avons vérifié, c'est vrai.

— Avez-vous vu la montre ?

— Non. Pourquoi ?

— Vous ne pensez pas qu'elle ait jamais été au bout de la chaîne dont Mimi vous a remis un fragment ?

Guild sursauta.

— Nom de Dieu ! fit-il.

Il me regarda d'un air soupçonneux.

— Savez-vous quelque chose ? demanda-t-il.

— Non, rien de particulier. Que pense Jorgensen des deux crimes. ? Qui accuse-t-il ?

— Wynant. Il avait d'abord soupçonné Mimi, mais elle s'est justifiée à ses yeux sans lui dire quelle preuve elle détenait contre son ex-mari. Peut-être l'homme veut-il se tirer d'affaire ainsi, mais je crois plutôt que le couple avait décidé de faire chanter l'inventeur.

— Dans ce cas, vous pensez qu'elle aurait vraiment trouvé la chaîne dans la main de Julia ?

— Peut-être. Même si elle l'y a placée, cela pourrait être suffisant pour tirer de l'argent de Wynant.

— Tout cela est bien compliqué, remarquai-je. Vous êtes-vous renseigné sur Face Pepler ?

— Il sort de prison la semaine prochaine. La bague de fiançailles vient de lui. Il l'a fait envoyer par un ami libéré avant lui. D'après la correspondance échangée entre Julia et Face, ils avaient l'intention de se marier, peut-être même de redevenir honnêtes, prétend le directeur de la prison. Si Wynant était au courant, s'il a vu la bague, cela a pu exaspérer sa jalousie...

Il s'interrompit pour répondre au téléphone.

— Allo ?... Oui... Quoi... Certainement... Laissez quelqu'un sur place !

— Encore une piste pour le crime d'hier, dans la Vingt-neuvième rue ! dit-il.

— Ah, fis-je, j'avais entendu prononcer le mot Wynant !
Guild rougit.

— Non, une consonance, sans doute. À propos, nous avons trouvé Sparrow.

— Ah !

— Rien d'intéressant. Il s'appelle en réalité Jim Brophy. Il écrit des pièces de théâtre et Miriam doit en jouer une. Il était saoul ; il a voulu montrer à sa nouvelle conquête qu'il était courageux !

— J'espère que vous n'avez pas inquiété Studsy ?

— Est-ce un de vos amis ? Il a été condamné, plusieurs fois !

— Je sais, j'y ai contribué, répondis-je.

Je me levai et pris mon chapeau et mon pardessus.

— Je vois que vous êtes très occupé, dis-je, je vous laisse...

— Non, non, fit-il, restez ; le petit Wynant sera bientôt là et je puis avoir besoin de vos services.

Je me rassis. La sonnerie du téléphone résonna de nouveau.

— Oui, oui, fit Guild, amenez-le !

Il se renversa dans son fauteuil et mit les pieds sur son bureau.

— Mr. Charles, dit-il, vous ne connaissiez pas, en Californie, une petite ferme...

La porte s'ouvrit et un inspecteur à cheveux rouges poussa Gilbert sur le seuil. Le jeune homme avait un œil poché et son pantalon était déchiré au genou.

XXVIII

— Quand vous demandez que l'on vous amène quelqu'un, dis-je à Guild en riant, on vous l'amène... mort ou vif !

— Attendez ! dit-il, et vous aurez d'autres surprises.

Il se tourna vers Flint, l'inspecteur aux cheveux rouges.

— Allez, dit-il, racontez.

Flint passa le dos de sa main sur ses lèvres.

— C'est pas un jeune homme, grommela-t-il, c'est un chat sauvage. Il n'a pas l'air costaud mais il court comme un lapin, alors...

— Je vois ça, dit Guild, vous vous êtes conduit en héros et je vais vous proposer immédiatement pour la médaille d'or. C'est entendu, mais racontez le reste.

— Je n'ai pas prétendu avoir accompli une action d'éclat ! protesta Flint, je voulais faire...

— Je me fous de ce que vous vouliez faire, coupa le chef, dites-moi ce qu'il a fait.

— Voici, chef. J'ai relevé Morgan dans l'appartement à huit heures ce matin ; d'abord tout a bien marché ; personne. Vers deux heures moins dix, j'ai entendu quelqu'un glisser une clef dans la serrure.

Il s'interrompt comme un acteur qui attend les applaudissements.

— Il surveillait l'appartement de miss Wolf ! m'expliqua Guild. J'avais un pressentiment.

— Et quel pressentiment, chef ! reprit Flint avec admiration.

Guild le regarda froidement.

— Oui, chef, une clef dans la serrure, puis la porte s'ouvre et ce jeune homme entre.

Il jeta à Gilbert un regard d'affection paternelle.

— Il avait l'air surpris ! continua l'inspecteur, et quand j'ai voulu lui parler, il a filé comme l'éclair. Je l'ai rattrapé au premier étage ; il s'est défendu et j'ai dû le rudoyer un peu...

— Qu'a-t-il fait dans l'appartement ? coupa Guild.

— Il n'a eu le temps de rien faire. Je...

— Vous allez me dire que vous avez sauté sur lui avant qu'il ait fait un geste ?

Le cou de Guild s'était gonflé et son visage était devenu aussi rouge que les cheveux de Flint. Il me regarda d'un air à la fois furieux et incrédule, puis il dit d'une voix étouffée :

— C'est bon, Flint ! Attendez dehors.

L'homme aux cheveux rouges ne parut pas comprendre.

— Bien, chef, dit-il lentement, voici la clef.

Il marcha jusqu'à la porte puis tourna la tête et dit, par-dessus son épaule :

— Il prétend qu'il est le fils de Wynant !

Guild, de la même voix rauque, haleta :

— Ah, oui ?

— Oui. Je l'ai déjà vu quelque part, ce gars-là ; je ne serais pas surpris qu'il appartînt à la bande de Shorty Dolan...

— Foutez-moi le camp ! cria le lieutenant.

Flint sortit. Guild poussa un grognement.

— Quelle gourde ! soupira-t-il. La bande de Shorty Dolan ! Et puis quoi encore !

Il secoua la tête d'un air désespéré puis se tourna vers Gilbert.

— Eh bien, fiston !

— Je sais que je n'aurais pas dû faire ça, répondit Gilbert.

— Ça commence bien ! approuva Guild qui reprenait son sang-froid, vous voulez quelque chose pour panser votre œil ?

— Non, merci, fit le jeune homme.

— Est-ce que cet imbécile vous a frappé pour s'amuser ?

— Oh, non ! je résistais.

— Je comprends, dit le policier, personne n'aime être arrêté. Qu'alliez-vous faire là-bas ? Qui vous a donné une clef ?

— Mon père m'a écrit cette lettre, fit Gilbert, tirant de sa poche une enveloppe qu'il tendit à Guild.

Je me levai et j'allai derrière le policier pour voir par-dessus son épaule. L'adresse était dactylographiée. Pas de timbre.

— Quand vous l'a-t-on remise ? demandai-je.

— Je l’ai trouvée au bureau du Courtland quand je suis rentré, hier soir, vers dix heures. Je n’ai pas demandé à l’employé si elle était là quand je suis sorti avec vous.

L’enveloppe contenait deux feuilles de papier dactylographiées assez maladroitement, comme la lettre adressée à Ma-caulay. Je lus en même temps que Guild.

« Mon cher Gilbert,

« Si je suis resté aussi longtemps sans vous écrire, c’est parce que votre mère en a manifesté le désir et seule une circonstance grave me pousse à rompre ce silence de plusieurs années. Vous êtes un homme maintenant et capable de décider si oui ou non nous devons nous considérer réciproquement comme des étrangers ou obéir à la voix du sang. Vous savez que je me trouve actuellement dans une situation embarrassante à la suite du soi-disant meurtre de Julia Wolf et j’espère que vous éprouvez pour moi assez d’affection pour croire que je ne suis en rien mêlé à ce crime. Si je me tourne vers vous pour vous demander de m’aider à prouver mon innocence une fois pour toutes aux yeux de la police et du monde, je le fais avec le sentiment que, même si je ne pouvais compter sur votre affection naturelle, vous n’hésiteriez pas à faire tout ce qui est en votre pouvoir pour sauvegarder l’honneur de notre nom. Je m’adresse à vous pour une autre raison : certes j’ai un avocat sérieux qui s’occupe activement de faire éclater mon innocence et j’espère d’autre part réussir à décider Mr. Charles à m’apporter le secours de son talent, mais je ne puis demander à l’un ou à l’autre d’accomplir une action illégale. Vous êtes donc le seul en qui j’ai placé mon espoir : voici de quoi il s’agit : allez demain à l’appartement de Julia Wolf, 411, East cinquante-quatrième rue. Je joins la

clef à ma lettre. Vous trouverez entre les pages d'un livre intitulé *The Grand Manner* un document que vous lirez et que vous détruirez immédiatement. Brûlez-le avec soin. Quand vous l'aurez lu vous comprendrez pourquoi je vous ai chargé de cette mission. Au cas où quelque changement interviendrait et modifierait mes intentions, je vous téléphonerais tard dans la nuit. Si je ne vous appelle pas ce soir, je le ferai demain soir pour savoir si vous avez exécuté mes instructions et pour vous fixer un rendez-vous. Certain que vous mènerez à bien la tâche dont je vous confie la lourde responsabilité, je demeure

Votre père affectionné. »

La signature de Wynant s'étalait, à l'encre, au-dessous de la dernière ligne dactylographiée.

Guild attendit quelques secondes, pour voir si j'allais parler, puis il s'adressa à Gilbert.

— A-t-il téléphoné ?

— Non.

— Qu'en savez-vous ? dis-je, puisque vous avez demandé à l'opérateur du standard de ne pas vous transmettre de communications ?

— C'est vrai, j'avais peur qu'il téléphonât pendant que vous étiez chez nous, mais s'il l'avait fait, il aurait laissé un message pour moi à l'opérateur.

— Vous ne l'avez donc pas vu ?

— Non.

— Alors vous avez menti à Dorothy ?

Il baissa la tête, le regard fixé sur le plancher.

— C'était... je suppose que c'était par jalousie, dit-il.

Il leva la tête et me regarda ; il était cramoisi.

— Comprenez-vous, reprit-il, Dorothy m'avait toujours considéré comme un être supérieur, elle croyait en moi, demandait toujours mon avis, m'obéissait sans murmure ; puis, elle vous a rencontré et tout a été changé : il n'y avait plus que vous sur la terre. C'est tout naturel et j'aurais dû m'incliner devant votre évidente supériorité, mais la jalousie m'a poussé, j'ai voulu bluffer et, quand j'ai reçu cette lettre, j'ai prétendu que j'avais vu notre père et qu'il m'avait donné le nom du coupable. Je marquais ainsi un point sur vous.

Il s'interrompt, haletant, et s'essuya le front avec son mouchoir. Je ne répondis pas, attendant comme tout à l'heure que Guild prît la parole.

— Eh bien ! dit enfin le policier, tout cela n'est pas grave ; si vous ne nous cachez rien d'autre.

— Non, dit le jeune homme, je vous ai tout dit.

— Vous ne savez rien du canif et de la chaîne de montre ?

— Non, je n'en ai entendu parler qu'après qu'ils vous ont été remis.

— Comment va votre mère ? demandai-je.

— Elle va bien, mais elle a gardé le lit aujourd'hui.

— Qu'est-ce qu'elle a ? dit Guild.

— C'est une hystérique ; elle a eu une scène assez vive avec sa fille, après votre départ.

— À quel sujet ?

— Vous êtes bon, vous, sait-on jamais avec les femmes !

Le policier se gratta lentement le menton.

— Est-ce que Flint a dit vrai, demanda-t-il à Gilbert, vous n'avez pas eu le temps de rechercher ce document ?

— Je n'avais pas fermé la porte qu'il était déjà sur moi ?

— Oh ! je suis secondé par des as ! soupira le lieutenant. Je parie qu'il a crié « coucou » quand il vous a vu ! Non ? Enfin voici ce que je puis faire pour vous. Ou bien vous garder quelques jours ou bien vous laisser aller si vous promettez de m'avertir quand votre père vous écrira ou vous téléphonera.

Je répondis avant que Gilbert ait ouvert la bouche.

— Vous n'avez pas le droit, Guild, c'est son père !

— Pas le droit ?

Il me regarda les sourcils froncés.

— Si son père est innocent, reprit-il, cela n'a pas d'importance.

Je ne répondis pas.

— Eh bien, mon petit, dit le policier dont le visage s'éclaira, je vais vous faire une autre proposition : si votre père, ou une autre personne vous demande d'agir en son nom, promettez-moi de répondre que vous avez donné votre parole de ne rien faire pour les aider.

Le jeune homme me regarda.

— Cela me paraît plus raisonnable ! dis-je.

— Bien, dit Gilbert, je vous donne ma parole.

— Ça va ! fit Guild, vous êtes libre.

— Attendez-moi dehors, Gilbert, dis-je.

— Entendu, au revoir, lieutenant.

Il sortit.

Guild saisit l'écouteur du téléphone et ordonna que *The Grand Manner* et son contenu lui fussent apportés sur-le-champ. Puis il se renversa dans son fauteuil, les mains à la nuque.

— Alors ? dit-il, pensez-vous toujours que Wynant soit innocent ?

— Quelle importance peut avoir mon avis ?

— Une grande importance.

— Enfin, soupira-t-il, peut-être ce document va-t-il nous éclairer.

Mais les hommes de Guild ne trouvèrent pas *The Grand Manner* dans l'appartement de Julia Wolf.

XXIX

Le policier fit comparaître Flint devant lui et le harcela de questions. Le rouquin transpirait abondamment mais il s'en tint à ce qu'il avait déclaré : Gilbert n'avait pas eu le temps de toucher à la moindre chose dans l'appartement. D'autre part l'inspecteur ne se souvenait pas d'avoir vu un livre intitulé : *The Grand Manner*. Il fit quelques suggestions idiotes jusqu'à ce que Guild le flanquât à la porte.

— Le gosse m'attend dehors, dis-je, si vous voulez le revoir.

— À quoi bon. Cependant quelqu'un a pris ce livre...

— Pourquoi ? coupai-je.

— Comment..., pourquoi ?

— Peut-être le livre n'y a-t-il jamais été ! répondis-je.

Guild se gratta la tête.

— Que voulez-vous dire ?

— Que Wynant n'a pas vu Macaulay au Plaza ; qu'il ne s'est pas suicidé à Allentown ; qu'il prétend avoir reçu mille dollars de Julia au lieu de cinq mille ; qu'il soutient qu'ils étaient amis tout simplement alors qu'ils étaient amant et maîtresse ; qu'il nous a beaucoup trop raconté d'histoires de ce genre pour que nous prêtions foi à la dernière en date.

— C'est vrai, fit le policier, et je comprendrais mieux qu'il vînt s'expliquer ou qu'il s'enfuît. Cette demi-présence continue, autour de nous, ça ne me satisfait pas.

— Avez-vous fait fouiller son magasin ?

— Nous le surveillons ; pourquoi ?

— Je ne sais pas, mais il nous pousse sur tant de fausses pistes qu'il serait peut-être intéressant d'enquêter sur celles dont il ne parle pas. Je vous laisse sur cette brillante suggestion. Comment peut-on vous trouver, la nuit, en cas de besoin ?

Il me donna son numéro de téléphone, je lui serrai la main et je sortis.

Gilbert m'attendait dans l'antichambre. Nous prîmes un taxi sans dire un mot.

— Vous ne parlerez de rien à maman, n'est-ce pas ? me dit le jeune homme quand la voiture se fut mise en marche.

— Non, répondis-je, si vous n'y tenez pas.

— Merci. Puis-je vous poser une question ? Est-ce qu'un jeune homme peut mieux réussir dans l'Ouest qu'ici ?

Je pensai à la ferme dont avait parlé Guild.

— Pas en ce moment, répondis-je. Vous voulez aller en Californie ?

— Je ne sais pas, dit-il ; je voudrais faire quelque chose.

Il tirait sa cravate.

— Encore une question, dit-il, pardonnez-moi si elle paraît inconvenante. Est-ce que l'inceste est commun là-bas ?

— Non. Il n'est commun nulle part.

Il rougit.

Nous demeurâmes silencieux pendant quelques secondes.

— Une dernière question, fit le jeune homme, rompant le silence : Que pensez-vous de moi ?

— Du bien et du mal !

Il regarda par la portière.

— Je suis encore si jeune, murmura-t-il.

Le silence retomba. Gilbert se mit à tousser et un mince filet de sang coula du coin de sa bouche.

— Ce type vous a secoué, dis-je.

Il fit oui de la tête et porta son mouchoir à ses lèvres.

— Je ne suis pas très fort ! fit-il.

Au Courtland il ne voulut pas me permettre de l'aider mais je l'accompagnai, craignant qu'il ne parlât de rien. Mimi nous ouvrit la porte et demeura bouche bée en voyant son fils avec un œil poché.

— Il a reçu un coup ! dis-je. Qu'il se couche. Appelez un médecin.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Mimi.

— C'est Wynant qui l'a chargé d'une mission, voilà le résultat.

— Quelle mission ?

— Nous en reparlerons plus tard ; faites-le coucher.

— Mais Clyde était ici tout à l'heure ; c'est pour cela que je vous ai téléphoné.

— Quoi ?

— Oui, fit-elle, approuvant de la tête avec vigueur ; et il a demandé où était Gilbert ; il est resté près d'une heure ; il n'y a pas dix minutes qu'il est parti.

— Couchons Gilbert d'abord, dis-je.

Le jeune homme se laissa emmener dans sa chambre, disant que ce n'était rien. Je le laissai avec sa mère pour téléphoner au Normandie.

— On m'a demandé, Nora ? dis-je à ma femme.

— Oui, monsieur : MM. Macaulay et Guild et Mrs Jorgensen et Quinn ; pas d'enfants, jusqu'à présent !

— Quand Guild a-t-il téléphoné ?

— Il y a cinq minutes. Larry m'a invitée à dîner. Ça ne te fait rien de dîner seul ? J'irai au théâtre après.

— Ça va, amuse-toi !

J'appelai Macaulay.

— Pas de rendez-vous ce soir, me dit l'avocat ; notre ami devient complètement fou et je vais aller trouver la police ; j'en ai assez.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire ! répondis-je ; je pensais téléphoner moi-même. Je suis chez Mimi. Wynant était ici il y a quelques minutes ; il est parti tout juste avant que j'arrive.

— Que faisait-il là-bas ?

— Je vais essayer de le savoir.

— Vouliez-vous sérieusement téléphoner à la police ?

— Certainement.

— Allez-y ; je vous rejoins chez Mimi.

J'appelai Guild à l'appareil.

— J'ai des nouvelles, dit le policier. Où êtes-vous ; puis-je vous parler ?

— Je sais chez M^{rs} Jorgensen, j'ai dû ramener Gilbert. Votre rouquin l'a éreinté.

— Oh ! celui-là ! s'exclama Guild. Alors, il vaut mieux que je ne parle pas ?

— J'ai aussi des nouvelles, dis-je. Wynant était ici il y a quelques minutes, prétend M^{rs} Jorgensen ; il est resté près d'une heure.

Il y eut une seconde de silence, puis le policier dit :

— Ne bougez pas, je viens !

Mimi pénétra dans le salon comme je cherchais dans l'annuaire le numéro de Quinn.

— Croyez-vous qu'il soit sérieusement blessé ? dit-elle.

— Je l'ignore, c'est au médecin qu'il faut demander ça.

Je poussai l'appareil vers elle.

— J'ai averti la police de la visite de Wynant, dis-je, quand elle raccrocha.

— Je vous avais téléphoné pour savoir s'il fallait l'en informer.

— J'ai téléphoné aussi à Macaulay : il vient.

— Il ne peut rien faire ! protesta-t-elle ; Clyde me les a donnés librement ; ils sont à moi.

— Quoi donc ?

— Les titres ; l'argent !

— Quels titres, quel argent ?

Elle alla à son bureau et ouvrit un tiroir.

Il contenait trois liasses de titres serrées par des bandes de caoutchouc. Sur l'une des liasses était posé un chèque rose sur la Park Avenue Trust Company, à l'ordre de Mimi Jorgensen, signé Clyde Wynant, d'un montant de dix mille dollars et portant la date du 3 janvier 1933.

— Post-daté de cinq jours ! dis-je, c'est irrégulier.

— Il a dit qu'il n'avait pas assez d'argent en banque et qu'il désirait faire un dépôt.

— Possible, mais si vous avez reçu de l'argent et des titres de Wynant, ça va faire toute une histoire, remarquai-je, vous vous en doutez, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ? pourquoi mon mari, mon ex-mari, ne pourrait-il s'occuper de mon bien-être et de celui de mes enfants ?

— Que vous a-t-il demandé en échange ? Qu'avez-vous promis de faire pour qu'il postdate le chèque de façon à l'annuler si vous ne vous exécutiez pas ?

Elle eut un geste d'impatience.

— Vraiment, Nick, s'écria-t-elle, il y a des moments où votre esprit inquiet vous fait dire des bêtises.

— Souvenez-vous que je vous ai avertie hier, vous finirez vos jours en...

— Assez ! cria-t-elle, mettant la main sur ma bouche, ne répétez pas toujours cette menace.

Je pris l'appareil pour appeler Alice Quinn.

— Allo ! C'est Nick ; Nora m'a...

— Oui. Avez-vous vu Harrison ?

— Non.

— Si vous le voyez, ne lui parlez pas de ce que j'ai dit hier soir, je n'en pensais pas un mot.

— Je m'en doutais, assurai-je. Comment allait-il ce matin ?

— Il est parti.

— Quoi ?

— Oui, il est parti, je crois qu'il ne reviendra pas.

— Il a déjà fait ça. Il reviendra.

— J'ai peur. Il n'est pas allé à son bureau. J'espère qu'il est ivre-mort dans quelque coin. Nick, croyez-vous qu'il soit vraiment amoureux de cette petite ?

— Il a l'air de le penser.

— Vous l'a-t-il dit ?

— Cela n'aurait pas grande signification.

— Croyez-vous que je devrais la voir ?

— Non.

— Pourquoi. Est-ce qu'elle l'aime ?

— Non.

— Mais qu'avez-vous, Nick, demanda Alice, irritée.

— Non, répondis-je, je ne suis pas chez moi.

— Quoi ? Ah ! vous ne pouvez pas me parler librement ?

— C'est ça.

— Êtes-vous... chez elle ?

— Oui.

— Est-elle là ?

— Non.

— Croyez-vous qu'elle soit avec lui ?

— Je ne crois pas.

— Voulez-vous m'appeler quand vous pourrez me parler librement ou venir me voir ?

— Entendu !

Je raccrochai.

Mimi me regardait : une lueur d'ironie brillait dans ses yeux bleus.

— Quelqu'un qui prend ma fille au sérieux ! ricana-t-elle.

— Oui.

— Quand je pense que vous croyez ce qu'elle vous raconte, Nick, vous qui refusez d'admettre que je... que, par exemple, je dise toujours la vérité.

La sonnette de la porte résonna.

Mimi reçut le médecin, un petit vieux voûté, qu'elle mena dans la chambre de Gilbert.

Je rouvris le tiroir qui contenait les titres pour les examiner : des Postal Telegraph and Cable, des Sao-Paulo, des American Type Founders, des Upper Austria, des Philippine Railways, Tokio Electric, etc., il y en avait pour environ soixante mille dollars.

La sonnette de la porte résonna de nouveau et je fermai le tiroir. Macaulay entra. Il paraissait très las et s'assit sans ôter son pardessus.

— Allons, me dit-il, racontez-moi le pire. Qu'est-il venu faire ici ?

— Je n'en sais encore rien, sinon qu'il a laissé à Mimi des titres et un chèque.

— Je sais, dit l'avocat, me tendant une lettre qu'il tira de sa poche.

« Mon cher Herbert,

« Je remets aujourd'hui à M^{rs} Mimi Jorgensen les titres dont vous trouverez la liste ci-dessous et un chèque de dix mille dollars sur la Park Avenue Trust, daté, du 3 janvier 1933. Voulez-vous faire le nécessaire pour verser la somme destinée à couvrir ce chèque. Vendez les titres d'État. Il m'est

impossible de demeurer davantage à New-York et je ne pourrai revenir avant plusieurs mois. Cependant ; je me tiendrai en rapport avec vous. Je regrette de ne pouvoir rester pour vous rencontrer ce soir et voir Mr. Charles.

« Sincèrement vôtre.

CLYDE WYNANT. »

Au-dessous de la signature figurait la liste des titres.

— Comment cette lettre vous est-elle venue ?

— Par porteur. Pourquoi donne-t-il de l'argent à Mimi ?

— Elle prétend qu'il veut assurer son avenir et celui de ses enfants.

— Cela me paraît aussi vrai que l'idée que Mimi puisse dire la vérité.

— Mais, dis-je, je croyais que tout ce que possédait Wynant était entre vos mains ?

— Je le croyais aussi, répondit-il, mais j'ignorais qu'il eût ces titres. Si toutes les choses que j'ignore étaient mises bout à bout, ajouta-t-il, les coudes aux genoux, la tête dans les mains.

XXX

Mimi entra, suivie du médecin et, apercevant Macaulay, elle lui serra la main et lui souhaita le bonjour d'un air un peu raide.

— Docteur Grant, Mr. Macaulay, Mr. Charles, dit-elle.

— Comment va le malade ? demandai-je.

Le médecin toussota puis déclara que l'état du jeune homme n'était pas alarmant ; une légère hémorragie interne ; il fallait du repos.

Mimi l'accompagna jusqu'à la porte.

— Qu'est-il arrivé à Gilbert ? interrogea Macaulay.

— Wynant l'a envoyé à l'appartement de Julia et un policier l'a un peu rudoyé.

Mimi revenait.

— Mr. Charles vous a-t-il parlé des titres et du chèque ? demanda-t-elle à Macaulay.

— Wynant m'a écrit, répondit l'avocat.

— Alors, il n'y aura pas de...

— De difficulté ? Non.

Elle se détendit et son regard perdit un peu de sa dureté.

— Je ne pensais pas qu'il pût y en avoir, mais, (elle me désigna du geste), il adore me faire peur.

L'avocat sourit poliment.

— Est-ce que Wynant vous a fait part de ses projets ? dit-il.

— Il a parlé de quitter New-York, répondit Mimi, mais je ne l'écoutais pas très attentivement. Je ne me souviens pas qu'il ait mentionné le jour et l'heure de son départ.

Je grognai pour manifester mon doute.

— Vous a-t-il parlé de Julia Wolf, reprit Macaulay, ou de toute autre chose se rapportant au meurtre ?

Elle fit non de la tête, avec beaucoup d'insistance.

— Pas un mot, dit-elle. Je lui ai posé des questions, mais vous savez comme il peut être désagréable : je n'ai pu tirer de lui le moindre grognement.

Je posai la question qui semblait brûler les lèvres de l'avocat.

— De quoi vous a-t-il parlé ?

— De rien, de nous, des enfants, de Gilbert. Il voulait voir son fils et il a attendu près d'une heure dans l'espoir de le rencontrer. Il a paru s'intéresser un peu moins à Dorothy.

— A-t-il parlé de sa lettre à Gilbert ?

— Non. Je puis répéter notre conversation tout entière si vous voulez. J'ignorais qu'il dût venir ; il n'a pas téléphoné : il a sonné à la porte et quand j'ai ouvert je l'ai aperçu, très vieilli et plus mince que jamais. « Clyde ! » m'écriai-je. « Êtes-vous seule ? » demanda-t-il, et il entra ; puis...

La sonnette de la porte résonna et Mimi alla ouvrir.

Elle revint avec Guild et Andy. Le lieutenant me fit un bref signe de tête, serra la main de Macaulay et se tourna vers Mimi.

— Madame, dit-il, je vous demanderai de...

L'avocat l'interrompt.

— Si vous me laissiez parler le premier, lieutenant ; ce que j'ai à dire vient avant les déclarations de M^{rs} Jorgensen.

Guild fit un geste de la main et s'assit sur le canapé.

— Nous vous écoutons ! dit-il.

Macaulay répéta ce qu'il m'avait raconté le matin même. Quand il mentionna que j'étais au courant, le policier me lança un regard de réprobation, puis m'ignora complètement, tourné vers l'avocat qui s'exprimait clairement et avec précision. Deux fois Mimi sursauta, comme si elle allait parler ; deux fois elle demeura bouche bée. Quand Macaulay se tut, il tendit à Guild la dernière lettre de Wynant.

Le policier la lut avec attention puis s'adressa à Mimi.

— Alors, M^{rs} Jorgensen ?

Elle répéta à son tour ce qu'elle venait de nous dire, répondant à l'interrogatoire patient du lieutenant et soutenant que son ex-mari n'avait pas dit un mot se rapportant au meurtre de Julia Wolf et qu'il désirait, en remettant les titres et le chèque, assurer l'avenir de Mimi et de ses enfants.

Elle ne semblait pas gênée par le fait que nous paraissions tous persuadés qu'elle mentait.

Elle sourit et dit :

— C'est un brave garçon, mais il est fou !

— Est-il réellement fou, à votre avis, demanda Guild à Mimi, fou à enfermer ?

— Oui.

— Sur quoi basez-vous cette opinion ?

— On voit bien que vous n'avez pas vécu avec lui ! répondit-elle.

Le lieutenant ne paraissait pas satisfait.

— Comment était-il habillé ? demanda-t-il.

— Complet marron, pardessus et chapeau mou de même couleur ; chemise blanche, cravate grise avec des dessins rouges.

Guild fit un signe de tête à Andy.

— Allez les avertir ! grogna-t-il.

Andy sortit.

Le lieutenant se gratta le menton pendant quelques secondes, puis regarda Mimi et Macaulay. Il semblait toujours m'ignorer.

— Quelqu'un d'entre vous, demanda-t-il enfin, connaît-il un homme dont les initiales soient : D.W.Q. ?

L'avocat secoua lentement la tête à droite et à gauche.

— Non, fit Mimi ; pourquoi ?

Guild se tourna vers moi.

— Non, je ne connais pas, répondis-je.

— Pourquoi ? répéta Mimi.

— Faites un effort pour essayer de vous souvenir ; il s'agit d'un homme qui a eu affaire à Wynant.

— Il y a longtemps ? demanda Macaulay.

— Difficile à dire : des mois, des années peut-être. Un homme assez corpulent ; probablement boiteux.

— Je ne vois pas, dit Macaulay.

— Moi non plus, assura Mimi, mais dites vite qui c'est.

— Certainement.

Guild tira un cigare de la poche de son gilet, l'examina longuement puis le remit dans sa poche.

— Nous avons découvert le cadavre de cet homme enterré sous le parquet du magasin de Wynant, dit-il.

— Ah ! fis-je.

Mimi porta les deux mains à sa bouche sans rien dire : ses yeux écarquillés paraissaient sans vie.

— Êtes-vous sûr ? dit Macaulay, les sourcils froncés.

Guild soupira.

— On n'invente pas des trucs pareils ! murmura-t-il.

Macaulay rougit et sourit d'un air embarrassé.

— Pardonnez cette question idiote, dit-il ; comment l'avez-vous trouvé ?

— Voici : Mr. Charles répétait sans cesse que nous devrions prêter un peu plus d'attention à ce magasin, et, comme

Mr. Charles est un homme qui sait beaucoup plus de choses qu'il n'en dit, j'envoyai quelques hommes là-bas, ce matin. Nous avons déjà visité l'endroit, sans résultat, mais, cette fois, j'ordonnai que tout fût minutieusement examiné, à cause de l'insistance de Mr. Charles. Et Mr. Charles avait raison !

Il s'interrompit et me regarda froidement.

— Nos hommes découvrirent donc, reprit Guild, un coin de parquet cimenté qui paraissait plus récent et, dessous, les restes de Mr. D.W.Q. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que Mr. Charles a su deviner ! dit l'avocat. Comment avez-vous... ajouta-t-il, tourné vers moi.

— Ne dites pas qu'il a deviné, coupa le policier, Mr. Charles vaut mieux que ça et il ne s'est pas fié au hasard.

— Je comprends, dis-je, je suis en quarantaine, lieutenant, parce que je ne vous ai pas rapporté mon entretien avec Mr. Macaulay, n'est-ce pas ?

— Pour cela... entre autres choses, approuva tranquillement Guild.

— Comment Mr. D.W.Q. a-t-il été tué ? demandai-je.

Le lieutenant hésita puis, brusquement, haussant les épaules :

— Je n'en sais rien encore ; le médecin légiste n'a pas fini d'examiner ce qui reste du cadavre qui a été scié en morceaux et enterré dans de la chaux vive qui a rongé la chair ; ses vêtements, roulés en paquet, étaient à côté, ainsi qu'un fragment de canne à bout de caoutchouc. C'est ce qui nous fait supposer qu'il s'agit d'un boiteux.

Il s'interrompt : Andy entrerait.

— Eh bien ? fit Guild.

L'inspecteur secoua la tête.

— Personne ne l'a vu entrer ni sortir, dit-il. Il est si mince. N'est-ce pas vous, lieutenant, qui plaisantiez l'autre jour, à propos de Wynant, en disant qu'il est si maigre qu'il faut qu'il se tienne deux fois debout au même endroit pour que son ombre apparaisse sur le sol à ses pieds ?

J'éclatai de rire, mais pas pour la plaisanterie idiote d'Andy.

— Il n'est pas si mince que cela, dis-je, mais disons qu'il est mince comme le papier du chèque ou celui des lettres qu'il a envoyées.

— Que voulez-vous dire ? grommela Guild, qui rougit soudain et me jeta un regard méfiant.

— Je veux dire que Wynant est mort... depuis longtemps, sauf sur le papier. Je vous parie – à égalité – que ce sont ses os que l'on a découverts sous le ciment.

Macaulay se pencha vers moi.

— Vous êtes sûr, Charles ? dit-il.

— Qu'est-ce que cette nouvelle blague ? ricana Guild.

— Le pari tient toujours, répondis-je. Ne trouvez-vous pas bizarre que l'on prenne tant de précautions pour faire disparaître le cadavre et que l'on abandonne auprès de lui des choses dont on peut si facilement se débarrasser : des vêtements intacts...

— Ils n'étaient pas intacts.

— Bien entendu, Cela eût paru suspect : ils étaient juste assez endommagés pour que cela parût normal, mais je suis sûr que les initiales étaient très visibles.

— Sur une boucle de ceinture, dit Guild.

J'éclatai de rire.

— C'est ridicule, Nick ! s'exclama Mimi. Comment s'agirait-il de Clyde qui était ici tout à l'heure ?

— Chut, chut ! répondis-je, pourquoi jouez-vous un jeu si dangereux, Mimi, et si peu avantageux ; Wynant est mort et vos enfants sont sans doute ses seuls héritiers ; cela représente plus d'argent qu'il y en a dans ce tiroir. Pourquoi vous contenter d'une partie de sa fortune quand vous pouvez avoir tout ?

— Je ne comprends pas ! dit-elle, très pâle.

— Charles pense, dit Macaulay, que Wynant n'était pas ici cet après-midi et que quelqu'un d'autre vous a remis les titres et le chèque, ou bien que vous les avez volés. C'est bien cela, Charles ?

— À peu près !

— Mais c'est ridicule ! insista Mimi.

— Ne dites donc pas de bêtises, Mimi, repris-je. Supposons que Wynant ait été tué, il y a trois mois, et que son cadavre ait été « maquillé ». Votre ex-mari paraît avoir disparu en laissant à Macaulay une procuration générale. Dans ce cas la fortune de Wynant est entre les mains de son avocat, pour toujours, ou, au moins, jusqu'à ce qu'il l'ait dépensée, car...

Macaulay se leva et dit :

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, Charles.

— Doucement ! intervint Guild, laissez-le parler !

— Macaulay a tué Wynant, continuai-je ; il a tué Julia ; il a tué Nunheim. Voulez-vous être la quatrième victime, Mimi ? Vous devriez comprendre que, du fait que vous l'avez aidé en déclarant avoir vu votre ex-mari vivant, – car c'est là le point faible de sa théorie : il est le seul qui prétende avoir vu Wynant depuis octobre – vous devez comprendre qu'il ne vous permettra pas de changer d'avis là-dessus ; il se débarrassera de vous, avec le même revolver, et l'on accusera Wynant une fois de plus. Et pourquoi avez-vous consenti ? Pour une partie de la fortune qui doit vous revenir par l'intermédiaire de vos enfants quand la mort de votre ex-mari sera prouvée !

Elle se tourna vers Macaulay et dit :

— Salaud !

Guild la regardait, bouche bée, plus surpris par cette injure que par ce que je venais de dire.

L'avocat allait bondir, mais je ne lui en laissai pas le temps ; d'un direct du gauche au menton je l'étendis sur le tapis. J'éprouvai au même instant la sensation d'une brûlure, sous le sein gauche, et je compris que ma blessure s'était rouverte.

— Eh bien, dis-je à Guild, qu'attendez-vous pour l'arrêter ? Que je vous l'enveloppe dans un étui de cellophane ?

XXXI

Il était près de trois heures du matin quand j'arrivai au Normandie. Nora, Dorothy et Larry Crowley étaient au salon. Dorothy lisait un journal. Larry et ma femme jouaient au jacquet.

— Est-ce que les éditions de nuit parlent de l'affaire ? demandai-je.

— Rien de Wynant, dit Nora. On annonce seulement l'arrestation de Macaulay.

— Il a aussi tué Wynant ! affirmai-je.

— Vraiment, fit Nora.

— Nom de Dieu ! s'écria Larry.

— Je veux retourner auprès de maman ! sanglota Dorothy.

— Je vous accompagnerai si vous voulez, dit Larry comme à regret.

Nora n'insista pas pour retenir la jeune fille qui partit avec Crowley.

Ma femme referma la porte sur eux et me fit face, appuyée au battant.

— Maintenant, expliquez-moi tout, Mr. Charalambides, dit-elle.

Je secouai la tête.

Elle s'assit près de moi sur le canapé.

— Vas-y, fit-elle, et si tu omets un seul détail...

— Je ne parlerai pas avant d'avoir bu ! répondis-je.

Elle jura, se leva et revint m'apportant un verre plein.

— A-t-il avoué ? demanda-t-elle.

— Non. Pourquoi ? Il va se défendre !

— Mais il est coupable ?

— Certainement !

Elle arrêta ma main qui portait le verre à mes lèvres.

— Pas de faux fuyant, dit-elle. Raconte.

— Voici : il volait Wynant depuis longtemps, d'accord avec Julia dont il connaissait le passé. On est en train d'examiner la comptabilité.

— Alors tu n'es pas certain qu'il volait ?

— Mais si, sinon rien ne collerait dans notre histoire. Sans doute Wynant avait-il l'intention de s'absenter vers le 3 octobre, puisqu'il a touché à la banque cinq mille dollars en espèces, mais il n'avait ni donné congé de son appartement, ni fermé son magasin. C'est Macaulay qui a fait cela, quelques jours plus tard. L'inventeur a été tué chez l'avocat, à Scarsdale, dans la nuit du 3 au 4, puisque le matin du 4, la cuisinière de Macaulay a été renvoyée brusquement, sans motif, avec une indemnité, sans qu'on lui permît de mettre le pied au rez-de-chaussée de la maison.

— Comment as-tu trouvé ça ? Les détails ?

— Toujours le même vieux procédé. Après l'avoir arrêté nous sommes allés à son bureau et chez lui, interrogeant tout

le monde. Tu connais la méthode – où étiez-vous la nuit du 6 juin 1894..., etc.... – et la cuisinière actuelle nous a mis sur la bonne piste. Nous avons aussi découvert une table portant des traces de sang. Nous espérons qu'il s'agit de sang humain : les experts sont à l'ouvrage. (En fait, c'était du sang de bœuf !)

— Alors, vous n'êtes pas sûrs...

— Tu répètes toujours la même chose ! Mais si, nous sommes sûrs ! Cela ne peut être autrement. Wynant s'était aperçu que Macaulay et Julia le volaient et, quand l'avocat s'est vu menacé de la prison, il a tué son client. Ne dis pas que nous ne sommes pas sûrs ; il est impossible qu'il en soit autrement, je le répète ! Puis-je m'interrompre pour boire une gorgée de whisky ?

— Rien qu'une ! fit Nora, mais tout cela n'est qu'une théorie ?

— Appelle-le du nom que tu voudras ; je m'en contente.

— Mais, je croyais que l'inculpé était présumé innocent jusqu'à ce que les preuves...

— Ça, c'est l'affaire du jury et non celle des détectives. Nous arrêtons celui que nous croyons être coupable, nous faisons publier sa photo dans les journaux et le *District Attorney* échafaude une bonne petite accusation tandis que nous recherchons de nouveaux arguments : les gens qui ont reconnu l'accusé viennent nous voir et ça y est ; l'homme est bon pour la chaise électrique.

(Deux jours plus tard, une femme de Brooklyn déclara que Macaulay lui avait loué un appartement depuis le mois d'octobre, sous le nom de George Foley.)

— Mais il y a des trous dans ta théorie ! s'exclama Nora.

— Quand les crimes sont commis par des méthodes mathématiques il faut les résoudre par des méthodes mathématiques ! dis-je. Mais il n'en est pas question pour ceux qui nous occupent. Il est probable que l'avocat a dépecé le cadavre et l'a emporté au magasin, par morceaux, dans une valise. Cela devait être vers le 6 octobre, date à laquelle il a congédié les deux préparateurs et fermé le magasin. Il a enterré les restes du corps avec les vêtements d'un homme corpulent, une ceinture marquée D.W.Q. et une canne à bout de caoutchouc, prenant bien soin que tous ces accessoires ne fussent pas trop détériorés par la chaux vive. Puis, il a refait le parquet de ciment. Nous trouverons certainement les endroits où il a acheté les vêtements, la canne et le ciment.

— Je l'espère ! dit Nora, d'un air de doute.

— En renouvelant le bail du magasin, sous prétexte que Wynant pouvait revenir, il était à peu près sûr que l'on ne découvrirait pas le cadavre. Si on le découvrait, il avait pris toutes les précautions nécessaires et l'inventeur serait vraisemblablement soupçonné. La procuration générale est un faux obtenu grâce à la complicité de Julia. Je suppose que celle-ci a été effrayée par l'idée d'un crime ; c'est Macaulay qui l'a forcée de rompre avec Morelli, créant le motif de jalousie qui rendrait vraisemblable la culpabilité de l'inventeur. L'avocat craignait, d'autre part, que Julia se confiât à Shep ou, un peu plus tard, à Face Pepler qui est sur le point d'être libéré. Et voici que Mimi et ses enfants arrivent et cherchent Wynant. Macaulay croit que je les aide dans ces recherches. Il décide de se débarrasser de Julia. Tu suis ?

— Oui, mais...

— Tout va de mal en pis. En venant déjeuner ici, ce jour-là, il s'arrête pour téléphoner à son bureau, comme s'il était Wynant ; il imagine le rendez-vous du Plaza, pour établir la présence de l'inventeur à New-York. Il va au Plaza, interroge le personnel, pour rendre l'histoire plausible ; il téléphone à son bureau, puis à Julia qui l'avertit qu'elle attend la visite de Mimi. À ce moment il décide d'arriver avant Mimi. Il tue Julia ; il tire très mal : je l'ai constaté pendant la guerre. Il a dû la manquer la première fois (la balle qui a cassé le récepteur du téléphone) et il a tiré les quatre autres projectiles. Il a ensuite jeté sur le parquet le bout de chaîne et le canif – cela prouve la préméditation – puis il s'est rendu chez Hermann où il a arrangé son alibi. Il n'a pas prévu deux choses : 1° que Nunheim l'avait vu quitter l'appartement et avait probablement entendu les détonations ; 2° que Mimi, qui a une âme de maître-chanteur, cacherait la chaîne pour s'en servir et taper son ex-mari. Voilà pourquoi il est allé à Philadelphie d'où il m'a envoyé ce télégramme et les lettres qu'il s'adressait à lui-même et à la tante Alice espérant que Mimi, furieuse d'être soupçonnée, livrerait la chaîne à la police. Macaulay n'ignorait pas qui était Jorgensen : nous avons trouvé les rapports des détectives français dans son bureau. (Il prétend qu'il avait fait procéder à cette enquête sur les instructions de Wynant.) Puis, je l'ai moi-même inquiété, par mon entêtement à croire Wynant innocent !

— Qu'est-ce qui te poussait à le croire ?

— Pourquoi Wynant aurait-il menacé Mimi qui détenait la preuve de sa culpabilité ? C'est cela qui m'a fait penser que la chaîne avait été placée là pour donner le change. Je croyais même que Mimi l'avait déposée elle-même. Morelli préoccupait aussi l'avocat qui ne désirait pas voir soupçonner quelqu'un qui, pour se justifier, lançât la police sur la bonne

piste. Le fait de suspecter Wynant était le seul qui empêchât de penser que l'inventeur pût être mort. D'autre part, pourquoi Macaulay aurait-il tué les deux autres s'il n'avait pas assassiné Wynant ? L'affaire entière repose sur l'idée que l'inventeur devait logiquement être mort.

— Tu vas me dire que tu as trouvé ça au début ? demanda Nora en me jetant un regard de doute.

— Non, chérie, bien que je sois honteux de n'y avoir pas pensé ; mais, quand Guild a déclaré qu'on avait découvert un cadavre au magasin, cent mille médecins légistes auraient pu jurer qu'il s'agissait d'une femme, j'aurais persisté à déclarer que c'était le corps de Wynant. Il ne pouvait en être autrement.

— Tu dois être bien fatigué, chéri, dit Nora ; c'est cela sans doute qui te rend si bavard !

— Puis, Nunheim l'a inquiété, continuai-je. Ce dernier, après avoir dénoncé Morelli pour conserver de bonnes relations avec la police est allé trouver Macaulay. Là, je suppose encore : Tu te souviens de l'homme qui m'a appelé au téléphone, prétendant se nommer Albert Norman, et qui a raccroché brusquement ? Je crois que Nunheim était allé voir Macaulay pour le faire chanter et que l'avocat a voulu bluffer. Alors le petit homme m'a appelé à l'appareil pour le dénoncer et Macaulay l'a forcé de raccrocher. Mais, après l'entrevue que nous eûmes, Guild et moi, avec Nunheim, dès que celui-ci se fut enfui, il a téléphoné à l'avocat en exigeant une somme importante pour disparaître. L'opérateur du standard, au bureau de Macaulay, a noté la communication demandée cet après-midi-là par Mr. Albert Norman. L'avocat est sorti immédiatement après avoir raccroché et il a tué le petit homme à un endroit choisi d'avance où il l'avait convoqué.

— Probable ! dit Nora.

— Voilà un mot qu'il faut employer largement dans cette affaire, dis-je. La lettre à Gilbert était destinée à démontrer que Wynant possédait une clef de l'appartement de Julia. Envoyer le jeune homme, c'était avertir la police qui n'ignorerait rien de la lettre et de la provenance de la clef. Enfin, Mimi livre le bout de chaîne, mais elle pousse Guild à me soupçonner et cela gêne Macaulay. J'ai l'impression qu'il avait l'intention, ce matin, en venant me voir, de m'attirer à Scarsdale pour ajouter mon nom à la liste des victimes. A-t-il changé d'avis au dernier moment ? S'est-il méfié quand j'ai parlé d'amener les policiers ? N'importe, le mensonge de Gilbert qui prétendait avoir vu son père lui a suggéré une idée : S'il pouvait trouver quelqu'un qui affirmât avoir vu Wynant, tout irait bien. Il est donc allé voir Mimi, dans l'après-midi, prenant l'ascenseur jusqu'à un ou deux étages au-dessus de l'appartement occupé par les Jorgensen et descendant par l'escalier, de façon que le garçon ne put se rappeler l'avoir déposé à ce palier. Il a affirmé à Mimi que Wynant était coupable mais que jamais la police ne pourrait le prouver. Il avait, lui, Macaulay, la disposition de la fortune de Clyde. Il lui était difficile de se l'approprier, mais il pouvait se servir d'elle comme d'un intermédiaire si elle consentait à partager. Il lui remettrait le chèque et les titres qu'il avait apportés, mais elle soutiendrait qu'elle les tenait de Wynant qui était venu la voir au Courtland. Il a dû insister en faisant remarquer que Wynant, en fuite, ne pouvait donner de démenti et qu'aucune autre personne que Mimi et ses enfants n'était fondée à réclamer la fortune de l'inventeur. Mimi n'est pas très fine quand il s'agit d'argent, elle a accepté et Macaulay a trouvé enfin quelqu'un qui avait vu l'insaisissable Wynant vivant. Il avertit sa complice que tous les intéressés croiraient qu'elle avait été payée

par son ex-mari pour lui rendre un service, mais que personne n'en pourrait administrer la preuve.

— Alors, dit Nora, ce qu'il a raconté ce matin en prétendant que Wynant désirait qu'il remît à Mimi toute somme raisonnable qu'elle demanderait, c'était une préparation ?

— Peut-être. Es-tu convaincue que nous le tenons bien ?

— Oui, en un sens. Il y a beaucoup de choses contre lui, mais ce n'est pas très clair.

— C'est assez clair pour l'envoyer à la chaise, dis-je, et il n'y a que cela qui compte. Bien entendu, il serait intéressant de retrouver le revolver et la machine à écrire employée pour dactylographier les lettres signées Wynant. (Nous les trouvâmes dans l'appartement qu'il avait loué à Brooklyn sous le nom de George Foley.)

— Comme tu, voudras, dit ma femme, mais j'avais toujours pensé que les détectives attendaient d'avoir réuni toutes les preuves avant...

— Et qu'ils étaient tout surpris, interrompis-je, de constater que le coupable avait passé la frontière pour gagner un pays avec lequel nous n'avons pas de traité d'extradition !

Elle éclata de rire.

— Ça va, ça va ! Tu veux toujours partir demain pour San-Francisco ?

— Non, à moins que tu ne sois pressée. Restons encore un peu pour profiter de nos vacances : il y a deux jours que je n'ai pas été saoul !

— Restons. Mais que vont devenir Mimi, Gilbert et Dorothy ?

— Rien. Ils continueront à être Mimi, Gilbert et Dorothy, comme nous resterons Nora et Nick et que les Quinn demeureront les Quinn. Un meurtre n'est fatal que pour une personne : la victime ; quelquefois pour le meurtrier !

— Peut-être, dit Nora, mais c'est ton idée ; tes explications ne satisfont que toi !

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

Juillet 2025

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, MichelB, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**